I

18

ŒUVRES LITTÉRAIRES

PQ
1988
H47
1907

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Un Épicurien sous la Terreur. **Hérault de Séchelles** (1759-1794), d'après des documents inédits, par M. Émile Dard. 1 vol. in-8° écu, orné de huit gravures . . . . . 5 fr.

DU MÊME AUTEUR :

Un acteur caché du drame révolutionnaire. **Le général Choderlos de Laclos**, *auteur des Liaisons dangereuses* (1741-1803), d'après des documents inédits. 1 vol. in-8° écu, orné d'un portrait par Carmontelle, 2e édition, *(couronné par l'Académie française)* . . . . . 5 fr.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

HÉRAULT DE SÉCHELLES

HÉRAULT DE SÉCHELLES

Œuvres Littéraires

PUBLIÉES

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR

ÉMILE DARD

Ouvrage orné d'un portrait

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1907

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

PRÉFACE

Offrir en régal aux délicats les œuvres d'un membre du Comité de salut public peut sembler un paradoxe. Hérault de Séchelles, méditant sur sa courte vie, s'étonnait lui-même de la bizarrerie de sa destinée. Marie-Antoinette en avait fait à vingt-cinq ans un avocat général du Parlement de Paris. C'était un fin lettré, un érudit de la race du président de Brosses. Comment les illusions philosophiques, les séductions de l'éloquence et l'ennui du bonheur précipitèrent dans la tempête ce bel épicurien, cousin de la duchesse de Polignac, neveu du maréchal

de Contades, prince, en son temps, des « intellectuels », c'est ce que nous avons essayé de raconter ailleurs. Nous n'ajouterons que quelques explications indispensables à la lecture des pages qui vont suivre.

A vingt ans, Hérault fit appel à l'indulgence du public en publiant un *Eloge de Suger* (1779)[1]. Nous ne l'avons pas jugé digne de figurer ici ; c'est l'œuvre d'un débutant. Cependant des aperçus fort philosophiques, un ton d'inquiétant respect y donnèrent à sa famille l'occasion de premières alarmes. Hérault s'affirmait déjà comme un ironiste.

La VISITE A BUFFON est son chef-d'œuvre. C'est le premier modèle d'un genre qui a fait fortune, l'*interview* irrévérencieuse des hommes célèbres. Mais où trouver dans les

1. *Eloge de M. Suger, abbé de Saint-Denis, ministre d'Etat sous le règne de Louis VI, dit le Gros, et régent du royaume pendant la croisade de Louis VII, dit le Jeune*, par M. HÉRAULT. Paris, Demonville, 1779. — Avec cette épitaphe : *Justissimus unus* (*Virgile*).

« actualités » de nos journaux cette exquise impertinence, ce raffinement exempt de toute affectation, la pointe sèche de Stendhal avec la légèreté du grand monde? La *Visite à Buffon* vaut surtout par son naturel. Dans le genre précieux on peut lui comparer les *Huit jours chez M. Renan* de M. Maurice Barrès. Si ce dernier ne parut jamais à Tréguier, il faut dire qu'Hérault de Séchelles ne passa que deux jours au plus à Montbard, le dimanche 30 et le lundi 31 octobre 1785. C'est par une supercherie qu'il a daté sa visite de septembre, comme s'il eût habité tout un mois chez Buffon ; pour compléter l'illusion, il a semé son récit de phrases comme celles-ci : « Je disais *un soir* à M. de Buffon... *un jour*, il me dit... *le premier dimanche* que je me trouvai à Montbard... je quittai *peu de jours après* ce grand homme... » La première édition parut à la fin de 1785, sans nom d'auteur ; il n'est pas certain qu'elle soit due à Hérault de Séchelles. Millin publia, en 1801, une seconde édi-

tion, sous le titre de *Voyage à Montbard;* il restitua d'après le manuscrit un important fragment que nous lui avons emprunté. L'édition de 1829 par Noëllat est tronquée; celle de M. Aulard, en 1890, chez Jouaust, précédée d'une préface, est épuisée. Le Parallèle de J.-J. Rousseau et de M. de Buffon, qu'Hérault soumit malicieusement à l'appréciation de Buffon, figurait en note dans la *Visite*. Il fut en même temps édité à part et, cette fois, l'auteur y mit son nom.

Hérault de Séchelles s'est livré tout entier dans le Codicille politique et pratique d'un jeune habitant d'Epone, publié dans les derniers mois de 1788. C'est un recueil de pensées ingénieuses et d'un tour énergique gâtées quelquefois par le maniérisme et l'obscurité. Il fut rédigé à la suite d'un « assaut d'idées » qu'Hérault provoqua dans son château d'Epone, en présence du philosophe Antoine de Lassalle, qui en a reproduit l'année suivante un chapitre (la théorie

du charlatanisme) dans sa *Mécanique morale*. Le *Codicille* traite assez cyniquement de l'art de parvenir et du culte du moi ; il effraya la famille de l'auteur. L'édition fut anéantie sans avoir eu le temps de se répandre. Nous en possédons un exemplaire, qui, d'après Quérard, serait peut-être unique ; nous en avons suivi le texte, et non celui de la réimpression très fautive qu'en a faite Salgues en 1802, d'après une copie, sous ce titre : *Théorie de l'ambition*.

Les Réflexions sur la déclamation et le fragment Sur la conversation, composés vers 1789, parurent en 1795 dans le *Magasin encyclopédique*, t. II, p. 118, ainsi que les Pensées et Anecdotes, qu'on trouvera à la fin de ce volume. Millin les joignit à son édition du *Voyage à Montbard*. Hérault est le seul orateur de la Révolution qui nous ait laissé une technique de son art ; il l'avait empruntée au théâtre et au barreau. Ses *Réflexions sur la déclamation* sont un pendant du discours de Buffon sur le style. Son

éloquence fut aussi pompeuse que sa prose était simple et naturelle.

On avait négligé jusqu'ici les DÉTAILS SUR LA SOCIÉTÉ D'OLTEN, dont la Bibliothèque nationale possède heureusement un exemplaire, qui ne figure pas au Catalogue. L'ouvrage est anonyme, mais l'authenticité n'en est pas douteuse ; l'auteur l'a signé dans le texte d'un jeu de mots. Il peut prendre place, pour la verve et la malice, à côté de la *Visite à Buffon*. Hérault le publia dans les dernières semaines de 1790, en revenant d'un voyage en Suisse, où il comptait beaucoup d'amis ; à son usage, il se moqua d'eux.

Dans l'ELOGE D'ATHANASE AUGER, le célèbre traducteur de Démosthène, qui avait fait d'Hérault de Séchelles un excellent helléniste, on verra comme celui-ci savait fleurir sa prose, choisir ses épithètes et jouer de la flûte, même au bruit des combats et sur le tombeau d'un ami. Sous couleur d'admirer Démosthène, il s'y loue lui-même. Cet *Eloge* fut lu à la séance publique de la

Loge des Neuf-Sœurs, le 25 mars 1792, et imprimé ensuite.

Notons enfin que Barbier et Quérard ont faussement attribué à Hérault le *Discours pour la distribution des prix de l'Ecole royale gratuite de dessin de la ville de Troyes, prononcé dans la grande salle de l'hôtel de ville, le 9 septembre* 1788, *par l'abbé de Champagne... Troyes*, 1788. Il suffit de lire ce discours, qui est à la bibliothèque de la ville de Troyes, pour voir qu'il est de l'abbé de Champagne. Peut-être Hérault était-il l'auteur des huit cahiers sur le gouvernement et la constitution de quelques villes de Hollande, du discours sur la liberté, des lettres sur les femmes, sur l'histoire, du dialogue intitulé *Simon ou des Facultés de l'âme*, manuscrits qui figurent au catalogue pour la vente de sa bibliothèque. Les *Souvenirs d'Hérault à Lavater*, parus à la fin de 1793, sont perdus.

Nous n'avons pu trouver la trace des manuscrits d'Hérault de Séchelles. Seul, celui de la constitution de 1793, dont il est le

principal auteur, est encore aux Archives nationales, ainsi que plusieurs brouillons de ses discours. La Bibliothèque nationale (n. a. fr. 10108) possède des exemplaires de ses œuvres reliés à la main, corrigés et augmentés par un anonyme E. B. A., qui préparait en 1848 une réimpression d'après les manuscrits, qu'il avait alors sous les yeux. Il ignorait cependant les *Détails sur la société d'Olten*. Pour la *Visite à Buffon*, nous avons suivi comme lui, avec quelques corrections, le texte de 1801 ; on trouvera dans les notes, en italiques, plusieurs variantes ou additions qui présentaient un intérêt. Dans les *Réflexions sur la déclamation* et le fragment *Sur la conversation*, nous avons rétabli plusieurs passages omis par Millin.

Ces petits morceaux, d'une extrême distinction à la Meilhan, présentent sous ses divers aspects l'esprit du brillant et malheureux Séchelles. Ils sont tombés au pied de l'échafaud avec son masque, sa toge et ses cothurnes ; — telles les premières fleurs

d'un arbre trop fragile, mais d'une élégante frondaison. Ils plairont sans doute à ceux qui, dans le drame étonnant de l'histoire, aiment à retrouver derrière la scène la figure originale de l'homme.

ÉMILE DARD.

VISITE A BUFFON

(SEPTEMBRE 1785)

VISITE A BUFFON

(SEPTEMBRE 1785)

> Le vieillard Aristonoüs vivait seul dans l'île de Délos. Il chantait sur une lyre d'or les révolutions des sphères célestes, les merveilles de la nature, les grâces, l'amitié, la vertu.
>
> FÉNELON.
> *Aventures d'Aristonoüs.*

J'avais une extrême envie de connaître M. de Buffon. Instruit de ce désir, il voulut bien m'écrire une lettre très honnête, où il allait de lui-même au-devant de mon impatience, et m'invitait à passer dans son château le plus de temps qu'il me serait possible.

Il est à propos, comme on le verra dans un moment, que je fasse ici mention de la lettre que je lui répondis. Elle finissait par ces mots :

« Mais quelle que soit mon avidité, Monsieur le « Comte, de vous voir et de vous entendre, je « respecterai vos occupations ; c'est à dire une « grande partie de votre journée. Je sais que « tout couvert de gloire, vous travaillez en- « core ; que le génie de la nature monte avec « le lever du soleil au haut de la tour de Mont- « bard, et n'en descend souvent que le soir. Ce « n'est qu'à cet instant que j'ose solliciter « l'honneur de vous entretenir et de vous con- « sulter. Je regarderai cette ÉPOQUE comme la « plus glorieuse de ma vie, si vous voulez bien « m'honorer d'un peu d'amitié, SI L'INTERPRÈTE « DE LA NATURE DAIGNE quelquefois communiquer « ses pensées à celui qui devrait être l'interprète « de la société. »

Je me rendis en effet à Montbard, mais à mon passage à Semur, qui n'en est distant que de trois lieues, j'appris que M. de Buffon endurait des douleurs de pierre excessives, qu'il grinçait des dents et frappait du pied, lui qui a toujours affecté d'être plus fort que la douleur ; qu'il était enfermé dans sa chambre, et ne voulait voir absolument personne, pas même ses gens ; qu'il ne souffrait auprès de lui aucun de

ses parents, ni sa sœur, ni son beau-frère, et qu'il permettait tout au plus à son fils d'entrer pendant quelques minutes. Je pris donc le parti de rester quelques jours à Semur, n'osant pas même envoyer savoir des nouvelles du malade, de peur d'être importun en lui annonçant mon arrivée.

Malgré mes précautions, je ne restai que trois jours à Semur. M. de Buffon apprit, par une lettre de Paris, que j'étais parti pour sa terre : il eut aussitôt, au milieu même de ses douleurs, l'attention de m'envoyer un exprès; de me faire dire que, quoiqu'il ne vît personne, il voulait me voir; qu'il m'attendait chez lui, et me recevrait dans les intervalles de ses souffrances. Je partis à l'instant. Quelle palpitation de joie me saisit, lorsque j'aperçus de loin la tour de Montbard, les terrasses et les jardins qui l'environnent ! J'observais la position des lieux, la colline sur laquelle cette tour s'élève, les montagnes et les coteaux qui la dominent, les cieux qui la couvrent. Je cherchais le château de tous mes yeux. Je n'en avais pas assez pour voir la demeure de l'homme célèbre auquel j'allais parler. On ne peut découvrir le château que lors-

qu'on y est ; mais au lieu d'un château, vous vous imagineriez entrer dans quelque maison de Paris. Celle de M. de Buffon n'est annoncée par rien ; elle est située dans une rue de Montbard, qui est une petite ville. Au reste elle a une très belle apparence.

En arrivant, je trouvai M. le comte de Buffon fils, jeune officier aux gardes, qui vint à ma rencontre, et me conduisit chez son père. De quelle vive émotion j'étais pénétré en montant les escaliers, en traversant le salon, orné de tous les oiseaux enluminés, tels qu'on les voit dans la grande édition de l'*Histoire naturelle!* Me voici maintenant dans la chambre de Buffon. Il sortit d'une autre pièce ; et je ne dois pas omettre une circonstance qui m'a frappé, parce qu'elle marque son caractère : il ouvrit la porte, et quoiqu'il sût qu'il y avait un étranger dans son appartement, il se retourna fort tranquillement, et fort longtemps, pour la fermer ; ensuite il vint à moi. Serait-ce un esprit d'ordre qui met dans tout la même exactitude? C'est la tournure de M. de Buffon. Serait-ce le peu d'empressement d'un homme qui, rassasié d'hommages, les attend

plutôt qu'il ne les recherche? On peut aussi le supposer. Serait-ce enfin la petite adresse d'un homme célèbre, qui, flatté de l'avidité qu'on témoigne de le connaître, augmente encore avec art cette avidité en reculant, ne fût-ce que d'une minute, l'instant même où il satisfait votre désir, et se prodigue d'autant moins que vous le poursuivez davantage? Cet artifice ne serait pas tout à fait invraisemblable dans M. de Buffon. Il vint à moi majestueusement, en ouvrant ses deux bras. Je lui balbutiai quelques mots, avec l'attention de dire toujours M. le comte ; car c'est à quoi il ne faut pas manquer. On m'avait prévenu qu'il ne haïssait pas cette manière de lui adresser la parole. Il me répondit en m'embrassant : « Je dois vous regarder comme une an-
« cienne connaissance, car vous avez marqué du
« désir de me voir et j'en avais aussi de vous
« connaître. Il y a déjà du temps que nous
« nous cherchons. »

Je vis une belle figure, noble et calme. Malgré son âge de soixante-dix-huit ans, on ne lui en donnerait que soixante ; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que venant de passer seize nuits sans fermer l'œil, et dans des souffrances inouïes

qui duraient encore, il était frais comme un enfant, et tranquille comme en santé. On m'assura que tel était son caractère ; toute sa vie, il s'est efforcé de paraître supérieur à ses propres affections. Jamais d'humeur, jamais d'impatience. Son buste, par Houdon, est celui qui me paraît le plus ressemblant ; mais le sculpteur n'a pu rendre sur la pierre ces sourcils noirs qui ombragent des yeux noirs, très actifs, sous de beaux cheveux blancs. Il était frisé lorsque je le vis, quoiqu'il fût malade ; c'est là une de ses manies, et il en convient. Il se fait mettre tous les jours des papillotes, qu'on lui passe au fer plutôt deux fois qu'une ; du moins, autrefois, après s'être fait friser le matin, il lui arrivait très souvent de se faire encore friser pour souper. On le coiffe à cinq petites boucles flottantes ; ses cheveux, attachés par derrière, pendaient au milieu de son dos. Il avait une robe de chambre jaune, parsemée de raies blanches et de fleurs bleues. Il me fit asseoir, me parla de son état, me fit des compliments sur le peu d'indulgence dont il prétendit que le public me favorisait, sur l'éloquence, sur les discours oratoires ; pour moi je l'entretenais de sa gloire, et ne me lassais point d'ob-

server ses traits. La conversation étant tombée sur le bonheur de connaître jeune l'état auquel on se destine, il me récita sur-le-champ deux pages qu'il avait composées sur ce sujet dans un de ses ouvrages. Sa manière de réciter est infiniment simple et commune, le ton d'un bonhomme, nul apprêt, levant tantôt une main, tantôt une autre, disant comme les choses lui viennent, y mêlant seulement quelques inflexions. Sa voix est assez forte pour son âge : elle est d'une extrême familiarité ; et en général, quand il parle, ses yeux ne fixent rien ; ils errent au hasard, soit parce qu'il a la vue basse, soit plutôt parce que c'est sa manière. Ses mots favoris sont : *tout ça*, et *pardieu*, qui reviennent continuellement ; sa conversation paraît n'avoir rien de saillant, mais quand on y fait attention, on remarque qu'il parle bien, qu'il y a même des choses très bien exprimées, et que, de temps en temps, il y sème des vues intéressantes. Un des premiers traits de son caractère, c'est sa vanité ; elle est complète, mais franche, et de bonne foi. Un voyageur (M. Target) disait de lui : « Voilà « un homme qui a beaucoup de vanité au ser- « vice de son orgueil. »

On sera curieux d'en connaître quelques traits. Je lui disais qu'en venant le voir, j'avais beaucoup lu ses ouvrages. « Que lisiez-vous? » me dit-il. Je répondis : « Les vues sur la nature ».« Il « y a là, répliqua-t-il à l'instant, des morceaux de « la plus haute éloquence! » Ensuite il parla nouvelles et politique, contre son ordinaire, ce qui lui donna occasion de me faire lire une lettre de M. le comte de Maillebois, sur les événements de la Hollande. Il en vint, un moment après, à la mort du pauvre M. Thomas, pour me faire lire une lettre que son fils avait reçue de madame Necker, lettre étrange, où madame Necker paraît déjà consolée de la perte de son ami intime, malgré l'emphase et l'enthousiasme qu'elle met à la décrire, en s'appuyant sur M. de Buffon, qu'elle célèbre avec plus d'emphase encore. Il y a une phrase qu'il me fit remarquer avec complaisance. Madame Necker, mettant un moment en parallèle ses deux amis, dit en parlant de M. Thomas : L'HOMME DE CE SIÈCLE; et en parlant de M. de Buffon : L'HOMME DE TOUS LES SIÈCLES.

Le comte de Buffon fils venait d'élever un monument à son père, dans les jardins de Montbard. Auprès de la tour, qui est d'une grande élévation,

il avait fait placer une colonne avec cette inscription :

Excelsæ Turri, Humilis Columna.
Parenti suo, Filius Buffon, 1785.

A LA HAUTE TOUR, L'HUMBLE COLONNE
A SON PÈRE, BUFFON FILS, 1785.

On m'a dit que le père avait été attendri jusqu'aux larmes de cet hommage. Il disait à son fils : « Mon fils, cela te fera honneur. »

Il termina notre première entrevue, parce que ses douleurs de pierre lui reprirent. Il m'ajouta que son fils allait me mener partout, et me ferait voir les jardins et la colonne. Le jeune comte de Buffon me conduisit d'abord dans toute la maison, qui est très bien tenue, fort bien meublée : on y compte douze appartements complets; mais elle est bâtie sans régularité, et quoique ce défaut dût la rendre plutôt commode que belle, elle a encore de la beauté. De la maison nous parcourûmes les jardins, qui s'élèvent au-dessus. Ils sont composés de treize terrasses, aussi irrégulières dans leur genre que la maison ; mais d'où l'on découvre une vue immense, de magni-

fiques aspects, des prairies coupées par des rivières, des vignobles, des coteaux brillants de culture, et toute la ville de Montbard ; ces jardins sont mêlés de plantations, de quinconces, de pins, de platanes, de sycomores, de charmilles, et toujours des fleurs parmi les arbres. Je vis de grandes volières où Buffon élevait des oiseaux étrangers qu'il voulait étudier et décrire. Je vis aussi la place d'une fosse qu'il avait comblée, et où il avait nourri des lions et des ours. Je vis enfin ce que j'avais tant désiré de connaître, le cabinet où travaille ce grand homme : il est dans un pavillon que l'on nomme la tour de Saint-Louis. On monte un escalier : on entre par une porte verte à deux battants; mais on est fort étonné de voir la simplicité du laboratoire. Sous une voûte assez haute, à peu près semblable aux voûtes des églises et des anciennes chapelles, dont les murailles sont peintes en vert, il a fait porter un mauvais secrétaire de bois, au milieu de la salle, qui est carrelée, et devant le secrétaire, est un fauteuil ; voilà tout. Pas un livre, pas un papier ; mais ne trouvez-vous pas que cette nudité a quelque chose de frappant? On la revêt des belles pages de Buffon, de la magnifi-

cence de son style et de l'admiration qu'il inspire! Cependant ce n'est pas là le cabinet où il a le plus travaillé : il n'y va guère que dans la grande chaleur de l'été, parce que l'endroit est extrêmement frais. Il est un autre sanctuaire où il a composé presque tous ses ouvrages, LE BERCEAU DE L'HISTOIRE NATURELLE, comme disait le prince Henri, qui voulut l'aller voir, et où J.-J. Rousseau se mit à genoux et baisa le seuil de la porte. J'en parlais à M. de Buffon. « Oui, me dit-il, Rousseau y fit un hommage. » Ce cabinet a, comme le premier, une porte verte, à deux battants. Il y a intérieurement un paravent de chaque côté de la porte. Le cabinet est carré, boisé et tapissé des images des oiseaux et de quelques quadrupèdes de l'*Histoire naturelle*. On y trouve un canapé, quelques chaises antiques, couvertes de cuir noir, une table sur laquelle sont des manuscrits, une autre petite table noire ; voilà tous les meubles. Le secrétaire où il travaille est dans le fond de l'appartement, auprès de la cheminée. C'est une pièce grossière de bois de noyer. Il était ouvert : on ne voyait que le manuscrit dont Buffon s'occupait alors : c'était un *Traité sur l'aimant ;* à côté était sa plume ; au-dessus du

secrétaire était un bonnet de soie grise dont il se couvre. En face, le fauteuil où il s'assied, antique et mauvais fauteuil sur lequel est jetée une robe de chambre grise, à raies blanches. Devant lui, sur la muraille, la gravure de Newton. Là Buffon a passé la plus grande et la plus belle portion de sa vie. Là ont été enfantés presque tous ses ouvrages. En effet, il a beaucoup habité Montbard, et il y restait huit mois de l'année : c'est ainsi qu'il a vécu pendant plus de quarante ans. Il allait passer quatre mois à Paris, pour expédier ses affaires et celles du Jardin du roi, et venait se jeter dans l'étude. Il m'a dit lui-même que c'était son plus grand plaisir, son goût dominant, joint à une passion extrême pour la gloire.

Son exemple et ses discours m'ont confirmé, que qui veut la gloire passionnément, finit par l'obtenir, ou du moins en approche de bien près. Mais il faut vouloir, et non pas une fois ; il faut vouloir à tous les instants. J'ai ouï dire qu'un homme qui a été maréchal de France et grand général, se promenait tous les matins un quart d'heure dans sa chambre, et qu'il employait ce temps à se dire à lui-même : « Je veux être maréchal de

« France et grand général. » M. de Buffon me dit à ce sujet un mot bien frappant, un de ces mots capables de produire un homme tout entier : « Le génie n'est qu'une plus grande aptitude à la « patience. » Il suffit en effet d'avoir reçu cette qualité de la nature : avec elle on regarde longtemps les objets, et l'on parvient à les pénétrer. Cela revient au mot de Newton. On disait à ce dernier : « Comment avez-vous fait tant de dé- « couvertes ? — En cherchant toujours, répon- « dit-il, et cherchant patiemment. » Mais remarquez que le mot patience doit s'appliquer à tout : patience pour chercher son objet, patience pour résister à tout ce qui s'en écarte ; patience pour souffrir tout ce qui accablerait un homme ordinaire.

Je tirerai mes exemples de M. de Buffon lui-même. Il rentrait quelquefois des soupers de Paris, à deux heures après minuit, lorsqu'il était jeune ; et à cinq heures du matin, un domestique venait le tirer par les pieds, et le mettre sur le carreau, avec ordre de lui faire violence, dût-il se fâcher contre lui. Il m'a dit aussi qu'il travaillait jusqu'à six heures du soir. « J'avais « alors, me dit-il, ma petite maîtresse que j'ado-

« rais : eh bien ! je m'efforçais d'attendre que six « heures fussent sonnées pour l'aller voir, sou- « vent même au risque de ne plus la trouver. » A Montbard, après son travail, il faisait venir une petite fille, car il les a toujours beaucoup aimées ; mais il se relevait exactement à cinq heures. Il ne voyait que des petites filles, ne voulant pas avoir de femmes qui lui dépensassent son terme [1].

Voici maintenant comme il distribuait sa journée, et on peut même dire comment il la distribue encore. A cinq heures, il se lève, s'habille, se coiffe, dicte ses lettres, règle ses affaires. A six heures, il monte à son cabinet, qui est à

1. M. de Buffon a toujours été fortement occupé de lui-même, et préférablement à tout le reste. Comme je savais que beaucoup de femmes avaient reçu son hommage, je demandais si elles ne lui avaient pas fait perdre de temps. Quelqu'un qui le connaissait parfaitement, me répondit : « M. de Buffon a vu constamment trois choses avant toutes « les autres; sa gloire, sa fortune et ses aises. » Il a presque toujours réduit l'amour au physique seul. Voyez un de ses discours sur la nature des animaux, où, après un portrait pompeux de l'amour, il l'anéantit d'un seul trait et le dégrade en prétendant prouver qu'il n'y a que du physique, de la vanité, de l'amour-propre dans la jouissance. C'est là qu'est son invocation à l'amour : « On l'a mise à côté de celle « de Lucrèce, » me dit-il un jour. Les femmes lui en ont voulu à la mort de cet effort, ou de cet abus de raison. Madame de Pompadour lui dit à Versailles : « Vous êtes un joli « garçon... »

l'extrémité de ses jardins, ce qui fait presque un demi-quart de lieue, et la distance est d'autant plus pénible qu'il faut toujours ouvrir des grilles, et monter de terrasses en terrasses. Là, ou il écrit dans son cabinet, ou il se promène dans les allées qui l'environnent. Défense à qui que ce soit de l'approcher : il renverrait celui de ses gens qui viendrait le troubler. Sa manière est de relire souvent ce qu'il a fait, de le laisser dormir pendant quelques jours ou pendant quelque temps. « Il importe, me disait-il, de ne pas se presser : on revoit alors les objets avec des yeux plus frais, et l'on y ajoute ou l'on y change toujours. » Il écrit d'abord : quand son manuscrit est trop chargé de ratures, il le donne à copier à son secrétaire, jusqu'à ce qu'il en soit content. C'est ainsi qu'il a avoué au théologal de Semur, homme d'esprit et son ami, qu'il avait écrit dix-huit fois ses *Époques de la nature,* ouvrage qu'il méditait depuis cinquante ans. Je ne dois pas oublier de dire que M. de Buffon, qui a beaucoup d'ordre, a placé ainsi son cabinet, loin de sa maison, non seulement pour n'être pas distrait [1] ;

1. A l'égard de ces complaisants, de ces courtisans, de ces adorateurs, j'ai une réflexion à faire, que je n'ai trouvée nulle

mais parce qu'il aime à séparer ses travaux de ses affaires. « Je brûle tout, me disait-il ; on ne « trouvera pas un papier quand je mourrai. J'ai « pris ce parti-là en considérant qu'autrement je « ne m'en tirerai jamais. On s'ensevelirait sous « ses papiers. » Il ne conserve que les vers à sa louange, dont j'aurai occasion de parler dans un moment. Aussi, dans sa chambre à coucher, on ne trouve que son lit, qui est, comme la tapisserie, de satin blanc, avec un dessin de fleurs. Auprès de la cheminée est un secrétaire, où l'on ne

part. Outre qu'il est bien difficile à un grand homme de vivre sans cette espèce de cercle qui s'attache à lui naturellement, soit par la curiosité, soit par l'admiration, par l'envie de l'imiter, comme font les jeunes gens, soit par la vanité et l'idée que l'on est quelque chose, lorsque l'on tient du moins à un grand homme, ne pouvant l'être soi-même Pour moi je ne suis pas révolté de voir un tel homme aimer à être entouré. Je ne dirai pas seulement c'est une consolation de ses efforts, un adoucissement à ses fatigues, une ressource qui lui rappelle sans cesse sa gloire au milieu même de ses maux et de ses souffrances ; je dirai plus, c'est un encouragement même pour ses études, et il serait possible qu'il en reçût une nouvelle facilité. Ces admirateurs vous rappellent sans cesse la présence de votre génie et de votre grandeur. D'ailleurs, il est de fait que l'on a plus de supériorité avec les inférieurs eux-mêmes. On a remarqué que la conversation devenait plus riche, plus libre, plus abondante ; il y a plus d'aisance dans les manières, et la liberté y fait beaucoup. Ainsi, loin de trouver une petitesse dans le cortège qui peut environner un homme célèbre, j'y découvre souvent une excuse et un moyen d'être fidèle à sa renommée.

voit auprès du tiroir d'en haut, qu'un livre, qui est apparemment son livre de pensées. Auprès de son secrétaire, qui est toujours ouvert, est le fauteuil sur lequel il est toujours assis, et dans un coin de la chambre est une petite table noire pour son copiste.

Il ne prend la plume que lorsqu'il a longtemps médité son sujet, et encore une fois, n'a guère d'autre papier que celui sur lequel il écrit. Cet ordre de papiers est plus nécessaire qu'on ne croit. M. Necker le recommande avec soin dans son livre ; l'abbé Terray le pratiquait de même. L'ordre que l'on contemple autour de soi se répand en effet sur nos productions. Si un écrivain aussi célèbre, et surtout si deux contrôleurs généraux aussi laborieux ont donné pareil exemple, il serait bien difficile qu'il restât des prétextes pour ne point l'imiter.

Je reprends la journée de M. de Buffon. A neuf heures, on lui apporte à déjeuner dans son cabinet, ou bien quelquefois, il le prend en s'habillant. Ce déjeuner est composé de deux verres de vin et d'un morceau de pain ; il travaille ensuite jusqu'à une ou deux heures. Il revient alors dans sa maison. Il dîne, il aime à dîner longtemps ;

c'est à dîner qu'il met son esprit et son génie de côté ; là il s'abandonne à toutes les gaietés, à toutes les folies qui lui passent par la tête. Son grand plaisir est de dire des polissonneries, d'autant plus plaisantes, qu'il reste toujours dans le calme de son caractère ; que son rire, sa vieillesse, forment un contraste piquant avec le sérieux et la gravité qui lui sont naturels, et ces plaisanteries sont souvent si fortes que les femmes sont obligées de déserter. En général la conversation de Buffon est très négligée[1]. On le lui a dit, et il a répondu que c'était le moment de son repos, et qu'il importait peu que ses paroles fussent soignées ou non. Ce n'est pas qu'il ne dise d'excellentes choses quand on le met sur

1. Sa manière est ordinairement peu de suite : il aime mieux les conversations coupées. Il est une raison de cette manière de converser, que l'on peut alléguer en faveur des gens de lettres : premièrement, ils n'ont plus, comme autrefois, cette habitude qu'avaient les philosophes de converser sous des platanes, avec leurs disciples, et de rendre compte de leurs idées. En second lieu, leurs idées sont bien plus combinées et plus réfléchies que celles des philosophes anciens. On a besoin de pensées neuves ; le lecteur et les auditeurs les demandent ; l'homme de génie, inexorable pour lui-même, ne se permet donc qu'un petit nombre de phrases, qu'il place de temps à autre dans sa conversation, à moins qu'il ne soit frappé, entraîné par l'attrait de quelque vue soudaine qui le domine, et dont il ne puisse éluder l'ascendant.

l'article du style ou sur l'histoire naturelle ; il est encore très intéressant, lorsqu'il parle de lui : il en parle souvent avec de grands éloges. Pour moi, qui ai été témoin de ses discours, je vous assure que loin d'en être choqué, j'y trouve du plaisir. Ce n'est point orgueil, ce n'est point vanité ; c'est sa conscience que l'on entend : il se sent, et se rend justice. Consentons donc quelquefois d'avoir des grands hommes à ce prix. Tout homme qui n'aurait pas le sentiment de ses forces, ne serait pas fort. N'exigeons pas des êtres supérieurs une modestie qui ne pourrait être que fausse. Il y a peut-être plus d'esprit et d'adresse à cacher, à voiler son mérite ; il y a plus de bonhomie et d'intérêt à le montrer [1].

Au reste, il ne se loue pas, il se juge : il se

1. On doit convenir d'ailleurs que son amour-propre n'a jamais offensé personne. — En voici un nouveau trait, mais il honore son caractère : c'est ce qui fait que nous ne craignons point de l'ajouter à ceux épars déjà peut-être en trop grand nombre dans cet ouvrage.

Buffon avait pour principe qu'en général les enfants tenaient de leur mère, leurs qualités intellectuelles et morales ; et lorsqu'il l'avait développé dans la conversation, il en faisait sur-le-champ l'application à lui-même, en faisant un éloge pompeux de sa mère, qui avait en effet beaucoup d'esprit, des connaissances étendues, une tête très bien organisée, et dont il aimait à parler souvent.

juge comme le jugera la postérité, avec cette différence, qu'un auteur a plus que qui que ce soit le secret de ses productions. Il me disait : « J'apprends tous les jours à écrire : il y a dans « mes derniers ouvrages, infiniment plus de per- « fection que dans les premiers. Souvent je me « fais relire mes ouvrages, et je trouve alors des « idées que je changerai, ou auxquelles j'ajoute- « rai. Il est d'autres morceaux que je ne ferais « pas mieux. »

Cette bonne foi a quelque chose de précieux, d'original, d'antique et de séduisant. On peut d'ailleurs s'en rapporter à M. de Buffon, personne n'est plus sévère que lui sur le style, sur la précision des idées, qu'il regarde comme le premier caractère du grand écrivain, sur la justesse et la correspondance exacte des contrastes que les idées demandent entre elles pour se faire valoir, ou des développements qu'elles exigent pour le manifester. Je lui ai entendu discuter des pages entières, avec une raison, un sens admirable, mais en même temps avec un sens inexorable. « J'ai été obligé, me disait-il, de prendre « tous les tons dans mon ouvrage ; il importe de « savoir à quel degré de l'échelle il faut monter. »

Par une suite naturelle, il exige dans un auteur de la bonne foi, de la bienséance dans le tissu de ses opinions, et surtout qu'il soit conséquent. Il ne pardonne pas à Rousseau ses contradictions ; ainsi l'on peut dire qu'il calcule sa phrase et sa pensée, comme il calcule tout ; qualité remarquable qui a pu naître de ses connaissances dans les mathématiques et de l'habitude de les appliquer. Il m'a dit qu'il les avait étudiées avec soin et de bonne heure ; d'abord dans les écrits d'Euclide, et ensuite dans ceux du marquis de l'Hôpital[1]. A vingt ans, il avait découvert le Binôme de Newton, sans savoir qu'il eût été découvert par Newton, et cet homme vain ne l'a imprimé

1. Dès ses plus jeunes années, lors même qu'il était écolier, il se passionna pour la géométrie. Cette passion fut telle, qu'il ne pouvait se séparer des éléments d'Euclide, dont il portait toujours un exemplaire avec lui, et qu'en jouant à la paume avec ses camarades, il lui arrivait souvent d'aller se cacher dans un coin, ou de s'enfoncer dans quelque allée solitaire pour ouvrir son livre, et tâcher de résoudre un problème qui le tourmentait. Un jour, entraîné par son goût extraordinaire pour le mouvement, il monta sur un clocher, en descendit ensuite avec une corde nouée, s'écorcha douloureusement les mains qui glissaient sur cette corde, et ne s'aperçut pas du mal qu'il s'était fait, tant il était occupé d'une proposition de géométrie qu'il n'avait pu comprendre et qui se présenta tout à coup à son esprit, au moment où il descendait.

nulle part ; j'étais bien aise d'en savoir la raison : « C'est, me répondit-il, que personne n'est « obligé de m'en croire. » Il y a donc cette différence entre sa vanité et celle des autres, que la sienne a fait ses preuves, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cette différence vient de la trempe de son âme, âme droite, qui veut partout la bonne foi, et proscrit l'inconséquence.

Il me disait, en parlant de Rousseau : « Je « l'aimais assez ; mais lorsque j'ai vu ses *Con-* « *fessions*, j'ai cessé de l'estimer. Son âme m'a « révolté, et il m'est arrivé pour Jean-Jacques le « contraire de ce qui arrive ordinairement : « après sa mort, j'ai commencé à le mésestimer. » Jugement sévère, je dirai même injuste ; car j'avoue que les *Confessions* de Jean-Jacques n'ont pas produit sur moi cet effet. Mais il se pourrait que M. de Buffon n'eût pas dans son cœur l'élément par lequel on doit juger Rousseau. Je serais tenté de croire que la nature ne lui a pas donné le genre de sensibilité nécessaire pour connaître le charme ou plutôt le piquant de cette vie errante, de cette existence abandonnée au hasard et aux passions. Cette sévérité, ou plutôt ce défaut, qui se trouve peut-

être dans l'âme de M. de Buffon, en annonce sous un autre rapport la beauté, et même la simplicité. Aussi, par une suite naturelle, il est facile à tromper, quel que soit l'ordre extrême qu'il mette dans ses affaires, et on vient d'en avoir la preuve.

Il y a un an que le directeur de ses forges lui a fait perdre 120.000 livres. M. de Buffon, depuis trois ans, avait consenti à n'en être pas payé, et s'était abandonné à tous les prétextes et tous les subterfuges dont la fraude se colorait. Heureusement cet événement n'a point altéré sa sérénité ni influé en rien sur la dépense et sur l'état qu'il en tient. Il a dit à son fils : « Je n'en « suis fâché que pour vous ; je voulais vous « acheter une terre, et il faudra que je diffère « encore quelque temps. » Il a toujours une année de son revenu devant lui. On croit qu'il a cinquante mille écus de rentes. Ses forges ont dû beaucoup l'enrichir. Il en sortait tous les ans huit cents milliers de fer ; mais il y a fait d'un autre côté des dépenses énormes. Cet établissement considérable lui a coûté cent mille écus à créer. Elles languissent aujourd'hui, à cause du procès qu'il a avec ce directeur ; mais

lorsqu'elles sont en activité, on y compte quatre cents ouvriers.

Il n'est pas étonnant que M. de Buffon, avec une âme aussi simple, croie tout ce qu'on lui dit ; il y a plus, il aime à écouter les rapports et les propos. Ce grand homme est quelquefois un peu commère ; du moins une heure par jour, il faut en convenir. Pendant le temps de sa toilette, il se fait raconter par son perruquier et par ses gens tout ce qui se passe dans Montbard, toutes les histoires de sa maison. Quoiqu'il paraisse livré à ses hautes pensées, personne ne sait mieux que lui les petits événements qui l'entourent. Cela tient aussi peut-être au goût qu'il a toujours eu pour les femmes, ou plutôt pour les petites filles. Il aime la chronique scandaleuse ; et se faire instruire de cette chronique dans un petit pays, c'est en apprendre presque toute l'histoire.

Cette habitude des petites filles, ou bien aussi la crainte d'être gouverné, a fait aussi qu'il a mis toute sa confiance dans une paysanne de Montbard qu'il a érigée en gouvernante, et qui a fini par le gouverner. Elle se nomme mademoiselle Blesseau : c'est une fille de quarante ans,

bien faite, et qui a dû être assez jolie. Elle est depuis près de vingt ans auprès de M. de Buffon. Elle le soigne avec beaucoup de zèle. Elle participe à l'administration de la maison ; et comme il arrive en pareil cas, elle est détestée des gens. Madame de Buffon, morte depuis beaucoup d'années, n'aimait pas non plus cette fille : elle adorait son mari, et l'on prétend qu'elle en était d'une jalousie extrême. Mademoiselle Blesseau n'est pas la seule qui commande à ce grand homme.

Il est un autre original qui partage l'empire, c'est un capucin : il se nomme le père Ignace. Je veux m'arrêter un instant sur l'histoire d'Ignace Bougot, né à Dijon. Ce moine possède éminemment l'art précieux dans son ordre, de se faire donner ; si bien que celui qui donne semble devoir lui en être bien obligé. « Ne me donne pas « qui veut », dit souvent le père Ignace. Avec ce talent, il est parvenu à faire rebâtir la capucinière de Semur. Ce mérite est assez ordinairement celui des gens d'Église. J'ai vu un curé, rival d'Ignace dans ce genre de gueuserie : il ensorcelait de vieilles femmes, au point qu'elles se croyaient trop heureuses de lui donner ce qu'elles

avaient, et souvent plus qu'elles n'avaient. Les gens d'un caractère pareil ont aussi de l'intelligence. Ils aiment à se mêler de tout, ils ont de l'exactitude pour les affaires et les commissions ; l'activité ne leur est pas étrangère ; ils sont aussi attentifs à ne pas déplaire aux laquais, par qui ils ont besoin de se faire pardonner les profits qu'ils leur dérobent, qu'à plaire aux maîtres dont ils s'occupent à capter la faveur : tel est Ignace.

Si vous voulez vous faire une idée de sa personne, vous vous représenterez un gros homme à tête ronde, à peu près semblable à un masque d'Arlequin de la Comédie italienne, et cette comparaison me paraît d'autant plus juste, qu'il parle précisément comme parlait Carlin : même accent, même patelinage. C'est à ce révérend père, curé de Buffon, village à deux lieues de Montbard, que M. de Buffon abandonne une grande partie de sa confiance, et même sa conscience, s'il suffisait de s'en rapporter à l'extérieur. En effet, Ignace est le confesseur de Buffon. Il est tout chez lui : il s'intitule capucin de M. de Buffon. Il vous dira quand vous voudrez qu'un jour M. de Buffon le mena à l'Aca-

démie française ; qu'il y attira tous les regards ; qu'on le plaça dans un fauteuil des quarante ; que M. de Buffon, après avoir prononcé le discours, le ramena dans sa voiture aux yeux de tout le public, qui n'avait des yeux que pour lui. M. de Buffon l'a cité comme son ami dans l'article du serin. Il est aussi son laquais : je l'ai vu le suivre en promenade, tout en clopinant derrière lui, parce qu'il est boiteux, ce qui faisait un tableau à peindre, tandis que l'auteur de l'*Histoire naturelle* marchait fièrement, la tête haute, le chapeau en l'air, toujours seul, daignant à peine regarder la terre, absorbé dans ses pensées, semblable à l'homme qu'il a dépeint dans son histoire de l'homme, sans doute d'après lui-même, tenant une canne dans sa main droite, et appuyant avec majesté l'autre main sur sa hanche gauche. Je l'ai vu, lorsque les valets de M. de Buffon étaient absents, ôter sa serviette et la petite table sur laquelle il venait de dîner. Buffon lui répondait : « Je te remercie, mon « cher enfant. » Et Ignace, prenant une humble attitude, avait l'air plus domestique que les domestiques eux-mêmes.

Ce même Ignace, capucin laquais, est encore

le laquais confesseur de M. de Buffon. Il m'a conté qu'il y a trente ans, l'auteur des *Époques de la nature,* sachant qu'il prêcherait un carême à Montbard, le fit venir au temps de Pâques, et se fit confesser par lui dans son laboratoire ; dans ce même lieu où il développait le matérialisme ; dans ce même lieu où Jean-Jacques devait venir, quelques années après, baiser respectueusement le seuil de la porte. Ignace me contait que M. de Buffon, en se soumettant à cette cérémonie, avait reculé d'un moment, « effet de la « faiblesse humaine », ajoutait-il, et qu'il avait voulu faire confesser son valet de chambre avant lui. Tout ce que je viens de dire vous étonne peut-être. Oui ! Buffon, lorsqu'il est à Montbard, communie à Pâques, tous les ans, dans la chapelle seigneuriale. Tous les dimanches, il va à la grand'messe, pendant laquelle il sort quelquefois pour se promener dans les jardins qui sont auprès, et revient se montrer aux endroits intéressants. Tous les dimanches, il donne la valeur d'un louis aux différentes quêteuses.

C'est dans cette chapelle qu'est inhumée sa femme, femme charmante qu'il a épousée à quarante-cinq ans, par inclination, et dont il a

toujours été adoré, malgré les nombreuses infidélités qu'il lui faisait. Elle était reléguée dans un couvent de Montbard : de bonne naissance, mais sans fortune. Il lui fit la cour pendant deux ans ; et au bout de ce temps, il l'épousa malgré son père, qui vivait encore, et qui, étant ruiné, s'opposait au mariage de son fils par des vues d'intérêt. Elle se nommait mademoiselle de Saint-Belin.

Je tiens de M. de Buffon qu'il a pour principe de respecter la religion ; qu'il en faut une au peuple ; que dans les petites villes on est observé de tout le monde, et qu'il ne faut choquer personne. « Je suis persuadé, me disait-il, que dans « vos discours, vous avez soin de ne rien avan- « cer qui puisse être remarqué à cet égard. J'ai « toujours eu la même attention dans mes livres ; « je ne les ai fait paraître que les uns après les « autres, afin que les hommes ordinaires ne pus- « sent pas saisir la chaîne de mes idées. J'ai « toujours nommé le créateur ; mais il n'y a « qu'à ôter ce mot, et mettre mentalement à la « place la puissance de la nature, qui résulte « des deux grandes lois, l'attraction et l'impul- « sion. Quand la Sorbonne m'a fait des chi-

« canes, je n'ai fait aucune difficulté de lui don-
« ner toutes les satisfactions qu'elle a pu dési-
« rer : ce n'est qu'un persiflage ; mais les
« hommes sont assez sots pour s'en contenter.
« Par la même raison, quand je tomberai dan-
« gereusement malade et que je sentirai ma
« fin s'approcher, je ne balancerai point à
« envoyer chercher les sacrements. On le doit
« au culte public. Ceux qui en agissent autre-
« ment, sont des fous. Il ne faut jamais heurter
« de front, comme faisaient Voltaire, Diderot,
« Helvétius. Ce dernier était mon ami : il a passé
« plus de quatre ans à Montbard, en différentes
« fois ; je lui recommandais cette modération,
« et s'il m'avait cru, il eût été plus heureux. »

On peut juger en effet si cette méthode a réussi à M. de Buffon. Il est clair que ses ouvrages démontrent le matérialisme, et cependant c'est à l'imprimerie royale qu'ils se publient.

« Mes premiers volumes parurent, ajoutait-il,
« en même temps que l'*Esprit des lois :* nous
« fûmes tourmentés par la Sorbonne, M. de
« Montesquieu et moi ; de plus, nous nous
« vîmes en butte au déchaînement de la critique.
« Le président était furieux. Qu'allez-vous ré-

« pondre? me disait-il. Rien du tout, président, « répliquai-je ; et il ne pouvait concevoir mon « sang-froid. »

Je lisais un soir, à M. de Buffon, des vers de M. Thomas sur l'immortalité de l'âme, il riait : « *Pardieu*, la religion nous ferait un beau pré- « sent, si *tout ça* était vrai ! » Il critiquait ces vers sévèrement, mais avec justice, car il est inexorable pour le style, et surtout pour la poésie qu'il n'aime pas. Il prétend qu'il est impossible dans notre langue d'écrire quatre vers de suite sans y faire une faute, sans blesser ou la propriété des termes, ou la justesse des idées. Il me recommandait de ne jamais faire de vers. « J'en aurais fait tout comme un autre, me di- « sait-il ; mais j'ai bien vite abandonné ce genre, « où la raison ne porte que des fers. Elle en a « bien assez d'autres, sans lui en imposer encore « de nouveaux. »

Ces vers me rappellent un petit mouvement de vanité plaisant, qui les suivit. Le matin du jour dont, je parle M. de Buffon, sous le prétexte de sa santé qui ne lui permettait pas de se fatiguer à parcourir des papiers, m'avait prié de lui faire la lecture d'une multitude de vers

qu'on lui avait adressés ; il les conservait presque tous, quoique presque tous fussent médiocres. Quand on l'appelait génie créateur, esprit sublime : « Eh ! eh ! disait-il avec complaisance, il « y a de l'idée, il y a quelque chose là. » Le soir, en écoutant les vers de M. Thomas, il me dit, avec une naïveté charmante : « *Tout ça*, ne « vaut pas les vers de ce matin. » Je veux joindre ici un autre trait du même genre : « Un « jour, me disait-il, que j'avais travaillé long- « temps, et que j'avais découvert un système « très ingénieux sur la génération, j'ouvre Aris- « tote, et ne voilà-t-il pas que je trouve toutes « mes idées dans ce malheureux Aristote ? Aussi, « *pardieu!* c'est ce qu'Aristote a fait de mieux. »

Le premier dimanche que je me trouvai à Montbard, l'auteur de l'*Histoire naturelle* demanda son fils la veille au soir : il eut avec lui une longue conférence, et je sus que c'était pour obtenir de moi que j'allasse le lendemain à la messe. Lorsque son fils m'en parla, je lui répondis que je m'emmesserais très volontiers, et que ce n'était pas la peine de tant comploter pour me déterminer à une action de la vie civile. Cette réponse charma M. de Buffon. Lorsque je

revins de la grand'messe, où ses douleurs de pierre l'avaient empêché d'aller, il me fit un million de remerciements de ce que j'avais pu supporter trois quarts d'heure d'ennui ; il me répéta que dans une petite ville comme Montbard la messe était d'obligation.

Quand Buffon sort de l'office, il aime à se promener sur la place, escorté de son fils, et entouré de ses paysans. Il se plaît surtout à paraître au milieu d'eux en habit galonné. Il fait le plus grand cas de la parure, de la frisure, des beaux habits ; lui-même, il est toujours mis comme un vieux seigneur, et gronde son fils lorsqu'il ne porte qu'un frac à la mode. Je savais cette manie, et je m'étais muni, pour m'introduire chez lui, d'un habit galonné, avec une veste chargée d'or. J'ai appris que ma précaution avait réussi à merveille : il me cita pour exemple à son fils. Voilà un homme, s'écriait-il ; et son fils avait beau dire que la mode en était passée, il n'écoutait rien. En effet, c'est lui qui a imprimé, au commencement de son *Traité sur l'Homme,* que nos habits font partie de nous-mêmes. Notre machine est tellement construite, que nous commençons par nous prévenir en

faveur de celui qui brille à nos yeux ; on ne le sépare pas d'abord de son habit, l'esprit saisit l'ensemble, le vêtement et la personne, et juge par le premier du mérite de la seconde. Cela est si vrai, que M. de Buffon a fini par s'y prendre lui-même, et j'ai opéré sur lui, avec mon habit, l'illusion qu'il voulait communiquer aux autres. Que sera-ce, surtout, si nous connaissons déjà le personnage dont nous approchons, si nous sommes instruits de sa gloire, de ses talents, alors le génie et l'or conspirent ensemble à nous éblouir, et l'or semble l'éclat du génie même.

Buffon s'est tellement accoutumé à cette magnificence, qu'il disait un jour qu'il ne pouvait travailler que lorsqu'il se sentait bien propre et bien arrangé. Un grand écrivain s'assied à sa table d'étude, comme, pour paraître dans nos actions solennelles, nous produisons nos plus belles parures. Il est seul; mais il a devant lui l'univers et la postérité; ainsi, les Gorgias et les sophistes de la Grèce, qui étonnèrent des peuples frivoles par l'éloquence de leurs discours, ne se montraient jamais en public que parés d'une robe de pourpre.

Il me reste à terminer la journée de M. de

Buffon. Après son dîner, il ne s'embarrasse guère de ceux qui habitent son château, ou des étrangers qui sont venus le voir. Il s'en va dormir une demi-heure dans sa chambre, puis il fait un tour de promenade, toujours seul, et à cinq heures il retourne à son cabinet se remettre à l'étude jusqu'à sept heures ; alors il revient au salon, fait lire ses ouvrages, les explique, les admire, se plaît à corriger les productions qu'on lui présente, et sur lesquelles on le consulte. Telle a été sa vie pendant cinquante ans [1]. Il disait à quelqu'un qui s'étonnait de sa renommée : « J'ai passé cinquante ans à mon bureau. » A neuf heures du soir il va se coucher, et ne soupe jamais; cet infatigable écrivain menait encore cette vie laborieuse jusqu'au moment où je suis arrivé à Montbard, c'est-à-dire à soixante-dix-huit ans; mais de vives douleurs de pierre

1. Indépendamment de ceux qui le consultaient sur leurs ouvrages, il était peu d'écrivains qui ne tinssent à honneur de lui faire hommage de leurs productions ; mais il lui restait peu de temps pour lire les livres qu'on lui envoyait, il se bornait ordinairement à la table des chapitres, pour voir ceux qui paraissaient les plus intéressants ; dans les quinze dernières années de sa vie, il y a peu d'ouvrages qu'il ait lus autrement. Parmi les auteurs qui n'existent plus, outre ceux dont ci-après on verra qu'il conseille l'étude, il faisait un cas particulier de Fénelon et de Richardson.

lui étant survenues, il a été obligé de suspendre ses travaux. Alors, pendant quelques jours, il s'est enfermé dans sa chambre, seul, se promenant de temps en temps, ne recevant qui que ce soit de sa famille, pas même sa sœur, et n'accordant à son fils qu'une minute dans la journée. J'étais le seul qu'il voulût bien admettre auprès de lui; je le trouvais toujours beau et calme dans les souffrances, frisé, paré même : il se plaignait doucement de sa santé, il prétendait prouver, par les plus forts raisonnements, que la douleur affaiblissait ses idées. Comme les maux étaient continus, ainsi que l'irritation des besoins, il me priait souvent de me retirer au bout d'un quart d'heure, puis il me faisait rappeler quelques moments après. Peu à peu les quarts d'heure devinrent des heures entières. Ce bon vieillard m'ouvrait son cœur avec tendresse; tantôt il me faisait lire le dernier ouvrage qu'il composait, c'est un Traité de l'Aimant; et en m'écoutant, il retravaillait intérieurement toutes ses idées, auxquelles il donnait de nouveaux développements, ou changeait leur ordre, ou retranchait quelques détails superflus ; tantôt il envoyait chercher un volume de ses ouvrages, et me faisait lire les

beaux morceaux de style, tels que le discours du premier homme, lorsqu'il décrit l'Histoire de ses sens, ou la peinture du désert de l'Arabie, dans l'article du Chameau, ou une autre peinture plus belle encore selon lui, dans l'article du Kamichi ; tantôt il m'expliquait son système sur la formation du monde, sur la génération des êtres, sur les moules intérieurs, etc. ; tantôt il me récitait des lambeaux entiers de ses ouvrages, car il sait par cœur tout ce qu'il fait; et c'est une preuve de la puissance de sa mémoire, ou plutôt du soin extrême avec lequel il travaille ses compositions. Il écoute toutes les objections qu'on peut lui faire, les apprécie et s'y rend quand elles sont fondées. Il a encore une manière assez bonne de juger si les écrits doivent réussir, c'est de les faire lire de temps en temps sur son manuscrit même ; alors si, malgré les ratures, le lecteur n'est point arrêté, il en conclut que l'ouvrage se suit bien [1]. Sa principale attention

1. Il avait aussi une autre manière de juger ses ouvrages. Lorsqu'on les lui lisait, il priait son lecteur de traduire en d'autres mots certains morceaux dont la composition lui avait beaucoup coûté : alors si la traduction rendait fidèlement le sens qu'il s'était proposé, il laissait le morceau tel qu'il était ; pour peu, au contraire, que l'on s'écartât du sens, il

pour le style, c'est la précision des idées, et leur correspondance ; ensuite il s'applique, comme il le recommande dans son excellent discours de réception à l'Académie Française, à nommer les choses par les termes les plus généraux : ensuite vient l'harmonie qu'il est bien essentiel de ne pas négliger ; mais elle doit être la dernière attention du style.

C'est de l'histoire naturelle et du style qu'il aime le mieux à s'entretenir. Je ne sais même si le style n'aurait pas la préférence. Nul homme n'en a mieux senti la métaphysique, si ce n'est peut-être Beccaria ; mais Beccaria, en donnant le précepte, n'a pas également donné l'exemple comme M. de Buffon. « Le style est l'homme « même, me répétait-il souvent, les poètes n'ont « pas de style, parce qu'ils sont gênés par la « mesure du vers qui fait d'eux des esclaves ; « aussi quand on vante devant moi un homme, « je dis toujours : voyons ses papiers. » Comment trouvez-vous le style de M. Thomas, lui demandais-je ; « assez bon, me répondit-il, mais « trop tendu, trop enflé. » Et le style de Rous-

revoyait le passage, cherchait ce qui pouvait y nuire à la clarté, et le corrigeait.

seau? « Beaucoup meilleur; mais Rousseau a « tous les défauts de la mauvaise éducation; il « a l'interjection, l'exclamation en avant, l'apos- « trophe continuelle. »

Donnez-moi donc vos principales idées sur le style. « Elles sont dans mon discours à l'Aca- « démie; au reste, en deux mots, il y a deux « choses qui forment le style, l'invention et « l'expression. L'invention dépend de la pa- « tience; il faut voir, regarder longtemps son « sujet, alors il se déroule et se développe peu à « peu, vous sentez comme un petit coup d'élec- « tricité qui vous frappe la tête, et en même « temps vous saisit le cœur; voilà le moment du « génie, c'est alors qu'on éprouve le plaisir de « travailler, plaisir si grand, que je passais douze « heures, quatorze heures à l'étude, c'était tout « mon plaisir; en vérité je m'y livrais bien plus « que je ne m'occupais de la gloire, la gloire « vient après si elle peut; et elle vient presque « toujours. Mais voulez-vous augmenter le plai- « sir, et en même temps être original? Quand « vous aurez un sujet à traiter, n'ouvrez aucun « livre, tirez tout de votre tête, ne consultez les « auteurs que lorsque vous sentirez que vous ne

« pouvez plus rien produire de vous-même, c'est
« ainsi que j'en ai toujours usé ; on jouit vérita-
« blement par ce moyen quand on lit les auteurs,
« on se trouve à leur niveau, ou au-dessus
« d'eux, on les juge, on les devine, on les lit
« plus vite. A l'égard de l'expression, il faut
« toujours joindre l'image à l'idée ! il faut même
« que l'image précède l'idée pour y préparer
« l'esprit ; on ne doit pas toujours employer le
« mot propre, parce qu'il est souvent trivial ;
« mais on doit se servir du mot auprès ; en gé-
« néral une comparaison est ordinairement né-
« cessaire pour faire sentir l'idée ; et pour me
« servir moi-même d'une comparaison, je me
« représenterai le style sous l'image d'une dé-
« coupure qu'il faut rogner, nettoyer dans tous
« les sens, afin de lui donner la forme qu'on lui
« désire. Lorsque vous écrivez, écoutez le pre-
« mier mouvement, c'est en général le meilleur,
« puis laissez reposer quelques jours, ou même
« quelque temps ce que vous avez fait. La
« nature ne produit pas de suite, ce n'est que
« peu à peu qu'elle opère, après le repos et avec
« des forces rafraîchies ; il faut seulement s'oc-
« cuper de suite du même objet, le suivre, ne

« pas se livrer à plusieurs genres. Quand je « faisais un ouvrage, je ne songeais pas à autre « chose. J'excepte cependant votre état, me dit « M. de Buffon; vous avez souvent plusieurs « plaidoyers à composer à la fois, et dans des « matières peu intéressantes; le temps vous « manque, vous ne pouvez parler que sur des « notes; dans ces cas, au lieu de correction, il « faut donner davantage à l'éloquence des pa- « roles, c'en est assez pour des auditeurs; *par- « dieu, pardieu*, la lettre que vous m'avez « écrite » (j'en ai cité la fin au commencement de cet article, pour avoir occasion d'en parler maintenant) « fournirait un beau parallèle entre « l'interprète de la nature et l'interprète de la « société. Faites cela dans quelques discours, le « morceau produirait un effet superbe. Il serait « curieux de considérer les bases des opinions, « et de montrer combien elles sont flottantes « dans la société. »

Je demandai ensuite à M. de Buffon quelle serait la meilleure manière de se former. Il me répondit qu'il ne fallait lire que les ouvrages principaux; mais les lire dans tous les genres et dans toutes les sciences, parce qu'elles sont

parentes, comme dit Cicéron, parce que les vues de l'une peuvent s'appliquer à l'autre, quoiqu'on ne soit pas destiné à les exercer toutes. Ainsi, même pour un jurisconsulte, la connaissance de l'art militaire, et de ses principales opérations, ne serait pas inutile. C'est ce que j'ai fait, me disait l'auteur de l'*Histoire naturelle;* au fond l'abbé de Condillac a fort bien dit, à la tête de son quatrième volume du *Cours d'éducation,* si je ne me trompe, qu'il n'y a qu'une seule science, la science de la nature. M. de Buffon était du même avis, sans citer l'abbé de Condillac, qu'il n'aime pas, ayant eu jadis des discussions polémiques avec lui; mais il pense que toutes nos divisions et classifications sont arbitraires, que les mathématiques elles-mêmes ne sont que des arts qui tendent au même but, celui de s'appliquer à la nature, et de la faire connaître; que cela ne nous effraye point au surplus. Les livres capitaux dans chaque genre sont rares, et au total ils pourraient peut-être se réduire à une cinquantaine d'ouvrages qu'il suffirait de bien méditer.

C'est surtout la lecture assidue des plus grands génies que me recommandait M. de Buf-

fon, il en trouvait bien peu dans le monde. « Il « n'y en a guère que cinq, me disait-il, New- « ton, Bacon, Leibnitz, Montesquieu et MOI. A « l'égard de Newton, il a découvert un grand « principe ; mais il a passé toute sa vie à faire « des calculs pour le démontrer, et par rapport « au style il ne peut pas être d'une grande uti- « lité. » Il faisait plus de cas de Leibnitz que de Bacon lui-même ; il prétendait que Leibnitz emportait les choses à la pointe de son génie, au lieu que, chez Bacon, les découvertes ne naissent qu'après de profondes réflexions ; mais il disait en même temps que ce qui montrait mieux le génie de Leibnitz, n'était peut-être pas dans la collection de ses ouvrages ; qu'il fallait le chercher dans les mémoires de l'Académie de Berlin. En citant Montesquieu, il parlait de son génie, et non pas de son style, qui n'est pas toujours parfait, qui est trop écourté, qui manque de développement. « Je l'ai beaucoup connu, me di- « sait-il, et ce défaut tenait à son physique. Le « président était presque aveugle, et il était si vif « que la plupart du temps il oubliait ce qu'il vou- « lait dire, en sorte qu'il était obligé de se res- « serrer dans le moindre espace possible. » Enfin,

j'étais bien aise de savoir ce que M. de Buffon me dirait de lui-même, comment il s'appréciait ; et voici le tour dont je m'avisai.

Il m'avait demandé à voir de mon style, je craignais ce moment ; cependant l'extrême envie d'entendre ses observations, et de me former par ses critiques, me fit oublier les intérêts de mon amour-propre. Je lui récitai donc la seule chose dont je me souvinsse pour lors ; je vis avec plaisir qu'il ne corrigea qu'un seul mot, qu'il critiqua avec rigueur, mais avec raison, et il me dit avec sa franchise accoutumée : « Voilà une page « que je n'écrirais pas mieux. » Enhardi par cette première réussite, il me parut plaisant d'écrire une autre page sur lui-même, et de la lui présenter. Il était téméraire d'oser ainsi juger le génie en présence du génie même. Je pris le parti de comparer l'invention de M. de Buffon avec celle de Rousseau, me doutant pour qui, sans injustice, pencherait la balance. Voilà donc que je m'enferme le soir dans ma chambre, je prends l'*Émile* et le volume des *Vues sur la Nature*, je me mets à lire alternativement une page de l'un, une page de l'autre ; j'écoutais ensuite les impressions que je ressentais intérieurement. J'en

comptais les différentes espèces ; au bout d'une heure je parvins à les réaliser, et à les écrire. Le lendemain je portai cette page à M. de Buffon ; je puis dire qu'il en fut prodigieusement satisfait. A mesure que je la lui lisais, il se récriait, ou bien il corrigeait quelques mots ; enfin il passa cinq jours à relire, à retoucher lui-même ce morceau. Continuellement il me faisait appeler pour me demander si j'adhérais à tel changement ; je le combattais quelquefois, je me rendais presque toujours. M. de Buffon, depuis ce temps, ne mit plus de bornes à son affection pour moi. Tantôt il s'écriait : « Voilà une haute conception, *par-* « *dieu*, *pardieu*, on ne peut pas faire mieux une « comparaison, c'est une page à mettre entre « Rousseau et moi. » Tantôt il me conjurait de la mettre au net de ma main, et de la signer, et de permettre qu'il l'envoyât à M. et Madame Necker. Tantôt il m'engageait à la faire insérer, sans me nommer, dans le *Journal de Paris*, ou dans le *Mercure*. Voulant me divertir un peu de la bonne et franche vanité du personnage, je lui demandai si je ne ferais pas bien d'envoyer en même temps aux journaux l'inscription que son fils venait de lui dédier au pied de la colonne

qu'il lui avait élevée. « Pour une autre fois, me « répondit-il, il ne faut pas diviser l'attention. « Ce sera le sujet de deux lettres. »

Enfin, ne sachant quelle fête me faire, ni comment me témoigner sa joie, voici ce qu'il me dit un jour. Je ne devrais pas le dire ; car je vais tomber dans un amour-propre bien plus ridicule et bien moins fondé que le sien ; mais la fidélité de ma narration exige que je dise tout ; je parlerais même contre moi si cette même narration l'exigeait. J'entendis donc un matin sa sonnette dont il sonne toujours trois coups, et l'instant d'après son valet de chambre vint me dire : M. de Buffon vous demande. Je monte ; il vient à moi, m'embrasse, et dit : « Permettez-moi de « vous donner un conseil » ; je ne savais où il en voulait venir, je lui promis que tout ce qu'il voudrait bien me dire serait reçu avec une entière reconnaissance. « Vous avez deux noms, « me dit-il ; on vous donne dans le monde, tan- « tôt l'un, tantôt l'autre, et quelquefois tous les « deux ensemble. Croyez-moi, tenez-vous-en à « un seul ; il ne faut pas que l'étranger puisse « s'y méprendre. »

Il me parla ensuite avec passion de l'étude,

du bonheur qu'elle assure ; il me dit qu'il s'était toujours placé hors de la société, que souvent il avait recherché des savants, croyant gagner beaucoup dans leur entretien ; qu'il avait vu que pour une phrase quelquefois utile qu'il en recueillait, ce n'était pas la peine de perdre une soirée entière ; que le travail était devenu pour lui un besoin, qu'il espérait s'y livrer encore pendant trois ou quatre ans qui lui restaient à vivre, qu'il n'avait aucune crainte de la mort ; que l'idée d'une renommée immortelle le consolait ; que s'il avait pu chercher des dédommagements de tout ce qu'on appelle des sacrifices au travail, il en aurait trouvé d'abondance dans l'estime de l'Europe, et les lettres flatteuses des principales têtes couronnées. Ce vieillard ouvrit alors un tiroir, et me montra une lettre magnifique du prince Henri, qui était venu passer un jour à Montbard ; qui l'avait traité avec une sorte de respect ; qui, sachant qu'après son dîner il avait coutume de dormir, s'était assujetti à ses heures ; qui venait de lui envoyer un service de porcelaine, dont lui-même avait donné les dessins, et où des cygnes sont représentés dans toutes leurs attitudes, en mémoire de l'histoire du

Cygne que M. de Buffon lui avait lue à son passage; enfin, qui lui écrivait ces paroles remarquables : « Si j'avais besoin d'un ami, ce serait « lui; d'un père, encore lui; d'une intelligence « pour m'éclairer, eh! quel autre que lui. »

M. de Buffon me montra ensuite plusieurs lettres de l'Impératrice de Russie, écrites de sa propre main, pleines de génie, où cette grande femme le loue de la manière qui lui a été la plus sensible, puisqu'il est clair qu'elle a lu ses ouvrages, et qu'elle les a compris en savant. Elle lui mandait : « Newton avait fait un pas, vous « avez fait le second. » En effet, Newton a découvert la loi de l'attraction, Buffon a démontré celle de l'impulsion, qui, à l'aide de la précédente, semble expliquer toute la nature. Elle ajoutait : « Vous n'avez pas encore vidé votre « sac au sujet de l'homme », faisant allusion par là au système de la génération, et Buffon s'applaudissait d'avoir été plus entendu par une femme, que par une Académie. Il me montra aussi des questions très épineuses que lui proposait l'Impératrice sur les *Époques de la nature ;* il me confia les réponses qu'il y faisait. Dans cette haute correspondance de la puissance et du

génie, mais où le génie exerçait la véritable puissance, je sentais mon âme attendrie, élevée ; la gloire paraissait se personnifier à mes yeux ; je m'imaginais la toucher, la saisir, et cette admiration des Souverains, forcés de s'humilier ainsi eux-mêmes devant une grandeur réelle, touchait mon cœur, comme un hommage bien au-dessus de tous les honneurs qu'ils eussent pu décerner dans leur empire.

Je quittai peu de jours après ce bon, ce grand homme, emportant dans mon cœur un souvenir profond et immortel, de tout ce que j'avais vu, de tout ce que j'avais entendu. Je me récitais, en m'éloignant, ces deux beaux vers de l'*Œdipe* de Voltaire :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux,
Je lisais mon devoir, et mon sort dans ses yeux.

Il était dit que j'aurais encore une fois le bonheur de le voir. En quittant Semur, pour retourner à Paris, la poste me ramena par Montbard, contre mon attente. Je ne pus m'empêcher, quoiqu'il fût sept heures du matin, d'envoyer mon valet de chambre savoir des nouvelles de M. de Buffon. Il me fit dire qu'il voulait absolument me voir.

Lorsque je le revis, je me jetai dans ses bras, et ce bon vieillard me serra longtemps contre son sein, avec une tendresse paternelle. Il voulut déjeuner avec moi, remplit ma voiture de provisions, et me parla pendant trois heures avec plus de chaleur et d'activité que jamais. Il semblait m'ouvrir son âme, et m'y laisser pénétrer à loisir ; l'amour de l'étude ne fut point oublié dans cet entretien.

Je consultai M. de Buffon sur un projet d'ouvrage que j'ai formé sur la législation, qui occuperait, il est vrai, une grande partie de la vie, et peut-être la vie tout entière. Mais quel plus beau monument pourrait laisser un magistrat? Nous en raisonnâmes longtemps. Il s'agirait de faire une revue générale de tous les droits des hommes, et de toutes leurs lois ; de les comparer, de les juger, et d'élever ensuite un nouvel édifice. Il approuva mes vues, m'encouragea ; il augmenta mon plan, et en fixa la mesure. Il me persuada, comme c'était mon projet, de ne prendre que les sommités des choses, *capita rerum*, mais de les bien développer, quoique sans longueur, de resserrer l'ouvrage en un volume in-4°, ou deux tout au plus ; de le travailler sur quatre

parties : 1° morale universelle, ce qu'elle doit être dans tous les temps et dans tous les lieux; 2° législation universelle, prendre l'esprit de toutes les lois qui existent dans l'univers. Comme je lui disais qu'il y aurait un bel ouvrage à faire sur la manière de rédiger une loi, en suivant toutes les circonstances possibles, où la raison humaine pourrait avoir à s'exercer; il me dit que ce serait la troisième partie de mon ouvrage; 3° d'une réforme qu'il faudrait introduire dans les différentes lois du globe; 4° enfin, il m'ajouta qu'il y aurait une magnifique conclusion, qui serait de terminer par un grand chapitre sur la nécessité et sur l'abus des formes. Par ce moyen on embrasserait tous les objets possibles qui peuvent concerner la législation. Ce plan, quoiqu'immense dans le détail, m'a paru très satisfaisant, et je me suis proposé de l'exécuter. Je sais tout ce qu'il m'en coûtera; mais un grand plan et un grand but laissent du bonheur dans l'âme, chaque jour qu'on se met à l'œuvre. M. de Buffon ne me cacha point, et je le sentais bien, que j'aurais plus à travailler qu'un autre, ayant en outre à remplir les devoirs de ma charge, qui suffisaient pour absorber un homme; mais quelle supériorité une

pareille étude constamment suivie ne me donnait-elle pas, même pour remplir ces mêmes devoirs? Il me conseilla donc de ne les point négliger; mais il m'avertit qu'avec de la patience et de la méthode, je m'apercevrais chaque jour du progrès et de la vigueur de mon intelligence. Il m'exhorta à faire comme lui, à prendre un secrétaire uniquement pour ce travail. En effet, M. de Buffon s'est toujours beaucoup fait aider; on lui fournissait des observations, des expériences, des mémoires, et il combinait tout cela avec la puissance de son génie. J'en ai trouvé une fois la preuve dans le peu de papiers qu'il avait laissé dans un carton. Je vis un mémoire sur l'aimant, auquel il travaille, envoyé par le comte de Lacépède, jeune homme plein d'ardeur et de connaissances.

Buffon a raison; il y a mille choses qu'il faut laisser à des manœuvres, autrement on serait écrasé, et on n'arriverait jamais à son but. Il me dit que dans le temps de ses plus grands travaux, il avait une chambre remplie de cartons, qu'il a depuis brûlés. Il me fortifia dans la résolution de ne point consulter les livres, de tirer tout de moi-même, de ne les ouvrir que quand je ne pourrais plus aller plus loin que le point où

je me trouvais. Encore, parmi les livres il me conseilla de ne lire que l'histoire naturelle, l'histoire et les voyages ; il avait bien raison. La plupart des hommes manquent de génie, parce qu'ils n'ont pas la force ni la patience de prendre les choses de haut ; ils partent de trop bas, et cependant tout doit se trouver dans les origines. Quand on connaît l'histoire naturelle d'un peuple, on doit trouver sans peine quelles sont ses mœurs, quelles sont ses lois. On trouverait presque son histoire civile tout entière ; mais quand on connaît de plus son histoire civile, on doit encore plus aisément découvrir et juger ses lois en les combinant, soit avec sa constitution, soit avec les événements.

« Je ne suis pas en peine de vous, me disait « M. de Buffon, pour la première partie ; savoir, « pour la morale universelle, vous vous en ti- « rerez bien : il suffit d'avoir une âme droite et « un esprit pénétrant et juste ; mais c'est lors- « qu'il s'agira de découvrir et classer cette mul- » titude innombrable d'institutions et de lois ; « voilà un grand effort, et digne de tout le cou- « rage humain. » Je ne pus m'empêcher de lui faire une observation délicate : et la religion,

monsieur, comment nous en tirerons-nous? Il me répondit : « Il y a moyen de tout dire; vous re-
« marquerez que c'est un objet à part; vous vous
« envelopperez dans tout le respect qu'on lui doit
« à cause du peuple; il vaut mieux être compris
« d'un petit nombre d'intelligents, et leur suf-
« frage seul vous dédommage de n'être point
« compris par la multitude. Quant à moi, je trai-
« terais avec un égal respect le christianisme et
« le mahométisme. » Ainsi s'écoulaient les heures dans ces entretiens de gloire et d'espérance. Je ne pouvais m'arracher du sein de ce nouveau père, que la science et le génie m'avaient donné. Il fallut enfin le quitter : ce ne fut pas sans être resté longtemps dans les plus étroits embrassements, et sans une promesse réitérée de me nourrir beaucoup de ses ouvrages qui contiennent toute la philosophie naturelle, et de le cultiver en même temps avec une assiduité filiale, le reste de sa vie. Voilà tout ce que je sais sur M. de Buffon ; comme ces détails ne sont que pour moi, je m'y suis étendu avec complaisance, et avec une sorte de vénération.

PARALLÈLE

DE

J.-J. ROUSSEAU ET DE M. DE BUFFON

PAR M. HÉRAULT

Avocat-général.

PARALLÈLE DE J.-J. ROUSSEAU ET DE M. DE BUFFON

En lisant, dans le dessein de les comparer, les morceaux philosophiques du célèbre Rousseau, et de l'illustre auteur de l'*Histoire naturelle*, voici le parallèle que j'ai cru pouvoir établir entre ces deux grands écrivains.

Rousseau a l'éloquence des passions ; Buffon, la parole du génie.

Rousseau analyse chaque idée ; Buffon généralise la sienne, et ne daigne particulariser que l'expression.

Rousseau démêle et réunit les sensations qu'un objet fait naître ; Buffon ne choisit que les plus

grandes, et combine pour en composer de nouvelles.

Rousseau n'a rien écrit que pour des auditeurs ; Buffon, que pour des lecteurs.

Dans les belles amplifications auxquelles s'est livré Rousseau, on voit qu'il s'enivre de sa pensée ; il s'y complaît, et tourne autour d'elle jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée dans ses plus petites nuances ; c'est un cercle qui, dans l'onde la plus pure, s'élargit souvent au point de disparaître : Buffon, lorsqu'il présente une vue générale, donne à ses conceptions le mouvement qui naît de l'ordre, et ce mouvement, plus il est mesuré, plus il est rapide ; semblable à une pyramide immense, dont la base couvre la terre, et dont le sommet va se perdre dans le ciel, sa pensée audacieuse et assurée recueille les faits, saisit leur chaîne invisible, les suspend à leurs origines, élève toutes ces origines les unes sur les autres, et se resserrant au lieu de croître, s'accélère en montant, et ne s'arrête qu'au point d'où elle embrasse et domine tout.

Rousseau, par une suite de son caractère, se fait presque toujours le centre de ses idées ; elles lui sont plus personnelles qu'elles ne sont propres

au sujet, et l'ouvrage ne produit ou plutôt ne présente que l'ouvrier. Buffon, par une connaissance intime et du sujet et de l'art d'écrire, rassemble toutes les opérations de l'esprit, pour révéler les mystères et développer les œuvres de la nature ; son style, formé d'une combinaison de rapports, devient alors un style nécessaire ; il grave tout ce qu'il peint, et il féconde en décrivant.

Enfin, Rousseau a mis en activité tous les sens que donne la nature ; et Buffon, par une plus grande activité, semble s'être créé un sens de plus.

Octobre, 1785.

CODICILLE
POLITIQUE ET PRATIQUE
D'UN JEUNE HABITANT D'ÉPONE

(A ÉPONE, 1788)

PRÉFACE

En lisant avec une attention particulière les livres des écrivains les plus célèbres, tels que Rousseau, Montesquieu et autres auteurs grecs; en observant la conduite des grands hommes qui ont étonné le monde, l'instinct des animaux qu'on y rencontre, et le mouvement de toute cette matière, un campagnard, au fond d'un vieux château élevé comme le nid des aigles au-dessus des plaines mantoises, a été frappé de plusieurs idées nouvelles qui, dans le moment, lui ont paru assez importantes; il s'est persuadé qu'il avait découvert, perfectionné même dans bien des points, le secret de tant d'honnêtes gens; ce genre de méditation lui a

rappelé le moyen qu'employait César, et il a écrit avec bonhomie cette petite *Théorie de l'Ambition,* pour se faire rire tout seul, ou au moins avec un ami qui ne soit pas ambitieux.

> *Fas mihi Graiorum sacrata resolvere jura.*
> *Fas odisse viros, atque omnia ferre sub auras,*
> *Si qua tegunt : teneor patriæ nec legibus ullis.*
>
> VIRG., *Æn.* L. II, v. 157 et seq.

Le véritable but de cet ouvrage est dans le paragraphe VI, du chap. IV.

CODICILLE POLITIQUE ET PRATIQUE

D'UN JEUNE HABITANT D'ÉPONE

Miratur molem Aeneas magalia quondam.
VIRG., *Æn.* L. I, v. 425.

CHAPITRE PREMIER

PRÉCEPTES GÉNÉRAUX POUR AVOIR DU GÉNIE

I

Crois-toi, connais-toi, respectes-toi. La pratique habituelle de ces trois maximes fait l'homme sain, éclairé, bon et heureux.

II

Principaux objets d'étude : homme intérieur et extérieur, univers, sciences, lettres, arts, métiers, agriculture, politique.

III

Qui benè definit et dividit tanquam Deus.

IV

Fixez l'œil successivement sur un certain nombre d'individus, en commençant par le vôtre, et le prenant pour terme de comparaison ; puis cherchez ce qu'ils ont de commun, vous trouverez que ce qui est dans un est partout ; que tous les composés, vivant les uns des autres, se dérobent et se renvoient sans cesse la matière, les qualités, le mouvement ; que tous ces composés, semblables quant à l'espèce, ne diffèrent que par la quantité et la situation de leurs éléments. Par ce procédé, vous acquerrez d'abord la science particulière, puis la science générale : or, pour le suivre, il suffit de s'abandonner à l'impulsion de l'instinct qui nous porte à commencer par l'analyse, et à finir par la synthèse. Tout homme suivrait cette route, s'il n'était tyrannisé par des maîtres qui, arrivés à cette époque où l'esprit, surchargé de faits, sent le besoin et a la faculté

de réunir les faits analogues, de les classer sous des noms communs pour éviter la confusion et abréger le travail, en négligeant les distinctions inutiles, se mettent entre nous et les objets réels, logent des noms dans notre mémoire, et au lieu des observations que le plaisir et la douleur y déposeraient, transportent à l'enfance la méthode de l'âge mûr, et nous font commencer par où nous devrions finir.

V

Ainsi, une fois que la tête a pris de l'activité, il faut éloigner de soi les raisonnements (hommes ou livres), s'entourer de praticiens (car un seul homme ne peut pas tout voir), trier leurs observations collectives, et leurs aperçus généraux, les vérifier, les étendre par l'analogie, et vérifier encore.

VI

Une ménagerie serait une compagnie de bons praticiens guidés par l'instinct, et qui n'auraient ni le pouvoir, ni le désir de tromper un observateur.

VII

Tous les individus de l'espèce humaine, et tous ceux des espèces douées des mêmes organes que nous, ont à peu près les mêmes besoins, les mêmes facultés, les mêmes sentiments. Or, de ces choses communes aux animaux analogues, les unes très marquées et prédominantes dans un seul homme, composent ce que nous appelons son caractère ; les autres moins sensibles ou plus rares échappent à sa pénétration et à la sagacité de ceux qui le considèrent ; mais ces mêmes choses portées à leur *maximum*, et prédominantes dans d'autres hommes dont elles composent le caractère, ou dans d'autres espèces d'animaux dont elles constituent l'instinct, redeviennent sensibles, et font d'abord entrevoir, puis voir nettement ces nuances qu'on n'apercevait pas en soi-même : ainsi l'effigie de chaque homme morcelée en quelque sorte, et dispersée sur la surface de la terre, ne s'achève et ne se complète que par l'observation ; il voit dans les autres êtres les diverses portions de son être, et ne se voit en entier que dans le tout.

VIII

Pour faire des observations exactes, complètes, il faut savoir ce qu'on doit observer, et pour cela construire des tables de ces choses communes à tous les êtres, lesquelles ont une forme particulière dans chaque individu; nous venons de voir que l'histoire naturelle donnait celle de l'individu; s'il s'agit des relations domestiques, civiles et politiques, nous prendrons un citoyen, nous le rapporterons à tout ce qui l'entoure, aux différentes époques de la journée, de l'année, de la vie; nous consulterons les tables, des recueils de voyages, des histoires fort détaillées, des ouvrages de politique; et du tout bien analysé et bien classé, nous ferons une table de considérations qui nous montrera l'homme civilisé sous une infinité de faces différentes, et qui pourra nous servir à compléter nos analyses, en nous avertissant si nous avons passé quelque chose.

IX

Les quatre principaux éléments du génie phi-

losophique sont : observation ou aperçu des différences ; généralisation ou aperçu des analogies ; limitation ou jalonnement des échelles ; application ou détermination des circonstances, dont la combinaison singulière et unique constitue chaque cas particulier.

X

Temps, lieu, espèce et degré : quadrille qu'on rencontre dans toutes les questions et qui sert à les déterminer.

XI

Les opposés se succèdent naturellement en nous et hors de nous. Il ne m'est ni utile, ni possible de trouver *le pourquoi* des phénomènes ; ce qui m'importe, c'est de savoir qu'après tel mouvement j'aurai tel autre : le cercle vicieux est donc le meilleur de tous les raisonnements.

XII

La bonne analyse est mère de la bonne composition, et les différences sont la matière première des analogies ; car ce sont précisément les

choses différentes observées dans chaque tout, qui, comparées d'un tout à l'autre, sont analogues.

XIII

Observer en soi les mouvements, les tendances et les qualités, puis les chercher hors de soi ; prolonger les progressions, chercher la raison des phénomènes dans leur *maximum ;* trois grandes clefs.

XIV

Prenez les pinces de la faiblesse et de la vanité dans la femme.

XV

Pour bien établir une théorie, il faut toujours pousser l'analyse jusqu'à la première action ou passion.

XVI

Quand il s'agit des espèces, commencez par vous débarrasser du nombre ; s'il est question de la quantité, commencez par classer les espèces.

XVII

L'utilité des classifications est d'indiquer les groupes où nous devons chercher les choses déposées dans notre mémoire ; le jalonnement des échelles sert à marquer les limites entre lesquelles il faut chercher une quantité. Ces deux méthodes resserrent le champ du tâtonnement, diminuent l'incertitude et épargnent du temps.

XVIII

Si l'on voulait abréger les recherches difficiles, il faudrait imaginer en métaphysique des signes pour les espèces, comme il en existe en mathématiques pour les quantités.

XIX

La morale est la science des intentions ou tendances physiques. Elle a donc pour objet les phénomènes de l'attraction et de la répulsion.

XX

On peut toujours faire d'un axiome spéculatif une règle pratique à l'aide de cette proposition :

à telle qualité est attachée telle autre qualité. Voulez-vous l'une des deux, produisez l'autre.

XXI

Tout individu est le centre de l'univers ; une idée individuelle n'est que la représentation, la copie d'un individu. Toute idée individuelle peut donc être le centre de toutes les autres.

XXII

Physionomie intellectuelle, ou art de deviner à la première vue d'une proposition quel en sera le produit et la mesure, à quels êtres et à combien d'êtres pourra convenir la qualité ou le mouvement qu'elle exprime ; art plus utile que l'imagination la plus féconde, et qui rend presque inutile cette dernière faculté, car elle donne pour maîtres à celui qui la possède les hommes les plus grossiers, et tous les cerveaux travaillent uniquement pour son service. La tête d'un pareil physionomiste est aux autres têtes, ce qu'en lui-même sa tête est à son bras.

XXIII

Une image bien juste est toujours un cas par-

ticulier du principe qu'elle est destinée à éclaircir, ou un fait analogue à celui auquel elle est accolée.

XXIV

Faites toujours l'analyse de l'homme (sensations, sentiments, facultés intellectuelles) avant que de commencer une recherche, ou de discuter une question, afin de ne point vous méprendre sur le but, l'instrument et le procédé, de bien déterminer la signification des mots et de n'exiger de l'entendement que ce qu'il peut donner.

CHAPITRE II

CHOIX DE MOYENS ET DE CIRCONSTANCES POUR EXALTER LES FACULTÉS INTELLECTUELLES, SOIT TOUTES ENSEMBLE, SOIT LES UNES AUX DÉPENS DES AUTRES.

I

Les cinq appareils du corps humain, savoir, ceux de la respiration, de la circulation, de la digestion, de la génération, de la réflexion, s'échauffent et se refroidissent, se tendent et se détendent, s'emplissent et se vident ensemble. Ainsi, quand on veut échauffer ou refroidir, humecter ou dessécher, emplir ou dégager la tête, il suffit de donner ces qualités au ventre.

II

Quand la santé est au *maximum*, il y a pléni-

tude dans les viscères, et spasme dans les solides ; la tête s'embarrasse, les trois facultés opèrent avec peine : détendez à l'aide d'une femme, ou par quelque moyen analogue ; tout s'amollit et s'assouplit ; le cerveau se dégage, la pensée redevient libre et aisée comme la parole, le geste, la démarche, et toutes les opérations extérieures.

III

Venus sæpe excitata, raro peracta acuit ingenium.

IV

Il y a plus ; les images voluptueuses dégagent la tête en attirant la vie au centre du corps.

V

La force cogitative est proportionnelle à la vie (chaleur et mouvement) intérieure, supérieure, et postérieure, en deçà toutefois du degré où le spasme a lieu.

VI

Pour bien étudier la nature par ses analogies et ses consonnances, il faut à la vérité l'avoir

bien observée, mais il ne faut pas la voir actuellement ; car tout ce qui tire la chaleur, le mouvement, la sensibilité, la vie du dedans au dehors, diminue d'autant la force cogitative, et évente le génie.

VII

Les objets extérieurs nuisent à celui qui veut lier les phénomènes et former le système. Au contraire, ils remontent et font penser celui qui a besoin d'archet.

VIII

Pour détruire cette fixation du mouvement, de la chaleur et des humeurs, qui résulte d'une méditation trop prolongée, et fait qu'un homme rebat toujours le même sujet, rien de mieux que de changer de lieu, d'homme, de choses, d'attitude, etc.

IX

Pour renouveler la faculté cogitative, comme toute espèce de sensibilité, il faut contraster tout, temps, lieu, hommes, choses, situations, mouvements, qualités, etc.

X

Courir ou s'appesantir sur les sujets ; deux excès qu'il faut également éviter. Le premier rend vague, mobile, superficiel; l'autre étroit, monotone et ennuyeux. Il vaut mieux passer et repasser à plusieurs reprises sur sa matière, en faisant de petites pauses sur chaque partie.

XI

Le moment du réveil donne le ton à toute la journée pour les qualités du cœur et de l'esprit. Il faut donc commencer la journée par une étude, une composition, un exercice, une action difficile, afin que malgré le décroissement des facultés qui a lieu à mesure que le soleil descend, et que l'homme se lasse, on soit toujours au niveau de son travail.

XII

Pour agacer les facultés et les tenir éveillées, il faut sans cesse chercher des ennemis et courir au combat.

XIII

Mens excitatur ab oppositis : ergo mulier est

plectrum viri. Renixus sopitum experge facit intellectum.

XIV

Ayez une haute idée de vos facultés, et travaillez, vous les triplerez.

XV

Un livre et un homme, même médiocres, sont utiles à un méditatif. Ce sont des prétextes pour penser. De plus, la bêtise rafraîchit l'homme échauffé par le génie ou l'esprit ; enfin cette société est saine, parce qu'elle nous fait trouver hors de nous le principe de notre mouvement.

XVI

On ne fait les grands progrès qu'à l'époque où l'on devient mélancolique, qu'à l'heure où, mécontent du monde réel, on est forcé de s'en faire un plus supportable.

XVII

Il y a dans les opérations intellectuelles quelque chose de fortuit pour ceux qui pensent sans

méthode; mais celui qui sait choisir le temps et le lieu, suivre un régime approprié aux objets de ses travaux, qui médite en bon air et sur les hauteurs, qui sait se concentrer, isoler sa personne et les objets qu'il veut analyser, qui ne méprise point les petits profits; accumule sol à sol, et s'enrichit insensiblement, devient enfin un Crassus que les hommes regardent les yeux ouverts et la bouche béante.

XVIII

On se place à la longue, et l'on est placé par le public dans la société intellectuelle qu'on s'est donnée.

XIX

On ne traitera jamais bien une matière, si l'on n'y a quelque intérêt direct ou indirect.

XX

L'amour-propre piqué ou le dépit, émules évoqués dans le soliloque, grands excitateurs.

XXI

Pour donner une grande action au cerveau, il faut marcher, manger et dormir peu. Pour la

ralentir, il faut multiplier et faire durer toutes ces fonctions animales.

XXII

Le nombre et l'espèce des pensées d'un contemplatif dépendent un peu de la nature et de l'ampleur de ses vêtements. La pensée semble être emprisonnée dans un habit étroit, comme le corps de l'homme vain et esclave de la mode l'est dans le monde qui le comprime. Le génie est plus libre dans un habit flottant ; il semble qu'on prenne, quitte et reprenne tous les préjugés reçus en prenant, quittant et reprenant l'habit taillé par l'opinion.

XXIII

Les circonstances les plus favorables à l'invention bienfaisante sont le temps qui suit le premier sommeil, celui du réveil complet, celui de l'équilibre entre deux repas, mais principalement celui qui précède le dîner ; la convalescence, le lendemain d'une jouissance, la pointe de vin ; en un mot, tous les temps désignés dans la première colonne.

XXIV

Les temps les plus favorables à l'invention mal-

faisante, sont ceux qui se trouvent dans la seconde colonne et la troisième.

XXV

Pour bien saisir les différences, il faut refroidir sa tête, et ralentir le mouvement de sa pensée.

XXVI

Pour bien remarquer les analogies, il faut échauffer sa tête, et accélérer le mouvement de sa pensée.

XXVII

Or, les choses différentes en chaque individu, étant comparées en des individus différents, paraissent analogues.

XXVIII

Ainsi, pour bien composer, pour bien assembler des choses analogues (êtres ou idées) il faut commencer par refroidir sa tête et ralentir le mouvement de sa pensée, à l'aide de la troisième colonne, qui répond au degré moyen de refroidissement, et par conséquent à tête ferme, puis l'échauffer à l'aide de la première ou de la seconde colonne.

XXIX

La force et la netteté du jugement sont proportionnelles au degré de pureté d'air et à la quantité qu'on en respire dans un temps donné, sans excès toutefois.

XXX

Il faut juger ses œuvres dans les époques contraires à l'invention, dans ces époques de froideur et de dégoût indiquées par la troisième et la quatrième colonne, par exemple, dans le cas de la digestion ; car si elles paraissent bonnes dans une disposition où tout paraît mauvais, où l'on est si porté à tout déprimer, à plus forte raison le paraîtront-elles, dans les moments où le mauvais même paraît bon.

XXXI

Si l'on veut délasser l'organe de l'invention en conservant cette chaleur et ce mouvement rapide sans lequel l'imagination n'a ni mouvement ni force, il faut promener la pensée sur des sujets faciles, légers, plaisants, puis revenir au genre sérieux et difficile.

XXXII

La mécanique et la poésie sont fort analogues; elles ont cela de commun qu'elles accoutument l'esprit à se peindre vivement les corps en mouvement.

XXXIII

La grande invention tue la mémoire naturelle et mécanique, en augmentant la mémoire judicielle et clarificative.

XXXIV

Les idées abordent les premières celui qui se promène le long d'elles sans les chercher; mais elles fuient celui qui les poursuit avec trop d'âpreté.

XXXV

Pour ne pas oublier une proposition fournie par une autre, il faut la travailler par une action propre de sa tête, et la transformer en lui donnant son propre moule.

XXXVI

Pour rappeler aisément ce qu'on a composé,

et l'écrire avec facilité, repasser trois fois sur la ligne d'invention.

XXXVII

On rappelle encore aisément une idée en cherchant l'origine physique de cette idée avec le temps, le lieu et les autres circonstances où on l'a eue pour la première fois. Cette marche donne une mémoire judicielle et inventive, capable de réparer la perte de la mémoire mécanique, qui s'affaiblit à mesure que notre matière se sèche et se durcit.

XXXVIII

Semblable à une jolie femme que l'habitude commençait à nous rendre indifférente et qu'une mode nouvelle rajeunit à nos yeux, une idée, que la familiarité commençait à nous faire mépriser et oublier, se remontre et se fait estimer de nous en changeant de forme comme une Cléopâtre, et en nous faisant goûter les plaisirs de l'infidélité.

XXXIX

Souligner ce qu'on veut retenir, ou le distinguer par tout autre moyen de ce qui l'entoure ;

car les contrastes renouvellent toutes les espèces de sensibilité.

XL

Attacher les idées importantes aux dix doigts de la main et à leurs phalanges.

XLI

Ordonnez les choses que vous avez le plus fréquent besoin de vous rappeler, aux choses ou aux personnes que vous aimez, et surtout à celles que vous haïssez le plus.

XLII

Attachez-les à une série d'objets qui se représentent sur votre chemin quand vous allez employer ces choses ou traiter avec ces personnes.

XLIII

Pour lier dans sa mémoire les objets qui doivent être rappelés ensemble, il faut fixer son attention sur leur nombre, et l'y graver; car s'il nous échappe quelques-uns de ces objets, avertis par ce nombre, nous ferons nos efforts jusqu'à ce que nous ayons retrouvé le tout, et nous serons certains de n'avoir rien oublié.

CHAPITRE III

LECTURE

I

Voir plus tôt, et en peu de temps, ce qu'on aurait vu plus tard, et en beaucoup de temps ; jouir en un jour des résultats de l'expérience des nations et des siècles ; acquérir une prénotion des objets qu'on doit aller voir, récapituler ceux qu'on a vus soi-même ; apprendre à réfléchir un peu plus vite que l'instinct seul ne l'enseignerait ; devenir d'assez bonne heure prudent et sage ; enfin, augmenter son influence sur les autres hommes par une diction tout à la fois pleine, bien ordonnée, pure, correcte, fleurie, gracieuse, souple, fine, mâle, noble, élevée, majestueuse, tels sont les

principaux avantages qu'on recueille d'une longue familiarité avec les meilleurs écrivains.

II

Mais l'utilité des livres dépend tellement du choix qu'on peut faire, que tel érudit plein de mots et de sciences étrangères, en sait moins à trente ans, qu'il n'en eût appris s'il se fût contenté de parcourir le monde, les cinq sens ouverts aux impressions, en se jetant à droite, à gauche, et sautant d'objet en objet avec une curiosité d'enfant, pour jouir de la variété des êtres sans prétention, et sans songer à s'instruire.

III

Or, la nature même qui donne aux enfants le goût des contes et des historiettes, aux jeunes gens qui ont passé l'époque de la puberté, la soif des romans, des relations de voyages et de batailles, aux hommes faits, une prédilection pour les ouvrages pensés, et aux vieillards une inclination pour les livres de religion, avec le besoin de publier le livre de leur vie, première, seconde et troisième édition; en donnant au premier âge de l'homme le désir de savoir les nou-

velles du pays où il est entré ; au second, le besoin d'y jouer un rôle actif, de s'étendre, et de se multiplier par toutes les facultés ; au troisième, celui de commander, enfin au dernier, celui de recouvrer, par l'estime, la force qu'il a perdue, et de s'appuyer au bord de l'abîme sur l'espoir d'une meilleure vie ; cette nature, dis-je, qui inspire aux différents âges ces désirs variés analogues aux facultés qu'elle leur donne, ou qu'elle leur laisse, nous avertit que nous devons transporter en représentation dans nos bibliothèques les objets qu'elle nous fait aimer à ces différentes époques, afin d'employer le plus souvent, le plus agréablement et le plus utilement qu'il est possible les instruments qu'elle met dans nos mains tour à tour.

IV

La même distribution conviendra aux quatre tempéraments, aux temps, aux lieux qui répondent par leurs qualités aux quatre âges de l'homme, et qui par cette raison s'y trouvent rapportés dans les quatre colonnes de la première table.

V

Mais ce n'est pas assez de savoir choisir les

livres, il faut encore en déterminer la quantité, se bien placer, profiter de ses moments, faire naître les dispositions, ralentir et accélérer alternativement le mouvement de sa pensée, jouer tour à tour le rôle actif et le rôle passif, enfin, savoir se passer de livres.

VI

Je penserais d'abord avec Platon, Cicéron, Bacon, Buffon, qu'il faut profiter de la chaleur et de l'avide curiosité du premier âge, pour se jeter à corps perdu dans toutes sortes de genres. Cette marche vagabonde a ses avantages. En dévorant ainsi chaque jour un aliment nouveau, l'appétit se soutient, tout se digère et s'assimile. La mémoire se meuble sans efforts; elle devient un tableau riche et varié comme celui dont elle est la copie, et un vaste magasin d'analogies où puise l'imagination qui, sûre de ne point manquer, se renforce et s'enrichit encore par le sentiment de son opulence. Le jugement à qui rien n'est étranger, saisit sans peine les nuances délicates; tout l'entendement s'assouplit par la diversité des opérations; la tête n'est point sujette à ces fixations qui font exceller un homme

étroit dans un coin du monde scientifique, espèce de folie qu'on prend pour du génie. Ainsi préparé, l'homme qui se destine à la recherche des lois universelles a des droits réels au domaine dont il a visité une partie et effleuré l'autre. Au centre de ses états, il attend paisiblement l'idée lumineuse qui doit éclairer cette portion qu'il n'a qu'entrevue, et dès qu'elle brille, il voit le tout.

VII

Un autre avantage qu'on trouve dans ces études variées, c'est de se tâter en différentes attitudes, et de reconnaître son genre. Remarquons celui sur lequel nous rabattons dans les moments de tiédeur, de dégoût, de découragement; celui que nous cultivons avec une sorte de complaisance et toujours avec plaisir; ce genre est le nôtre. Car dans le physique, le moral, l'intellectuel, le plaisir continu est le signe de la santé, de la vertu, de la sagesse.

VIII

Il semble, au premier coup d'œil, que cette manière d'étudier ne puisse produire qu'une science vague et confuse. Ne craignez rien ; plus

tard tout s'arrangera, tout prendra une place, une mesure, car ce même instinct qui porte une âme active à se jeter tout entière d'un même côté, à son premier essai, lui montre aussi les qualités et les facultés qui lui ont manqué, et lui donne le besoin de les acquérir pour se compléter.

IX

Ainsi, après avoir passé la première partie de la vie à faire des acquisitions et à s'assortir, on passera l'autre à distribuer, en variant ses dons, selon les personnes.

X

On y parviendra en fixant son œil sur les hommes, sur les choses et sur les livres qui les représentent, en diminuant de plus en plus le nombre d'objets que l'on considère et en arrêtant sa vue par degrés sur un genre, sur un livre, un chapitre, un paragraphe, une ligne, un mot.

XI

Il y a plus. Il faut écarter de sa vue les livres

et les papiers qui ne sont point de notre objet actuel ; car l'attention est en raison composée de l'isolement du contemplatif, de celui de l'objet qu'il étudie, de la passion avec laquelle il le considère.

XII

A l'âge où la mémoire a sa mesure, une bonne ligne lue en un jour instruit plus que le livre entier dont elle fait partie ; car si l'on a toujours été occupé, de son objet dans ces deux cas, on a été, dans le premier, inventeur et maître, et dans le second, disciple et manœuvre.

XIII

Une preuve qu'il faut fixer sa vue sur un livre pour avoir droit de dire : je l'ai lu, c'est que de deux ou trois mille volumes qu'un lettré mobile peut avoir lus, il ne lui reste guère plus qu'à un marquis français des pays sur lesquels il a glissé en chaise de poste.

XIV

On ne peut pas dire qu'on ait lu un auteur, à moins qu'on ne se rappelle ses principales idées, son plan et son but.

XV

Au delà d'un certain point, l'esprit humain hait la nécessité, et le lecteur esclave ne vaut pas mieux que l'esclave citoyen. Pour se faire un esprit généreux, il ne faut être esclave que de soi-même, ou tout au plus se contraindre un instant, afin de mieux goûter la liberté. Ainsi on mettra sous ses yeux deux livres à la fois et de genre opposé. Par exemple, s'il s'agit du genre agréable, un livre de mathématique, *et vice versâ* ; ou s'il est question d'un genre difficile, on joindra à celui qu'on veut lire avec soin un livre encore plus difficile. On commencera par le livre accessoire pour mettre sa tête en mouvement, et monter ses facultés par la contradiction; puis on attendra que la tête se reporte d'elle-même sur le livre principal, et on y reviendra de toute sa force.

XVI

Ce que nous disons ici de la lecture peut s'appliquer à la composition.

XVII

Le bon moment pour lire comme pour com-

poser, est celui où l'on a le ton et le mouvement de son sujet, on peut se donner l'un et l'autre soit à l'aide d'un autre livre, soit par la réflexion.

XVIII

Quel que soit le mouvement de la pensée à l'époque où l'on est arrivé, il faut lire toute espèce de livres de deux manières différentes. D'abord rapidement, soit pour saisir facilement l'intention et le plan, soit pour jouir des beautés de style ; car on ne goûte pas plus les belles compositions en épluchant tous les mots, qu'on ne jouit de la beauté d'une femme en l'analysant une loupe à la main ; puis lentement, pour saisir les nuances, remarquer les défauts, et surpasser l'auteur.

XIX

Il y a aussi deux différents degrés de vitesse pour les genres opposés.

XX

Lisez rapidement les livres poétiques ou oratoires, mais lentement les livres analytiques et

raisonnés ; car les livres d'imagination ne peuvent être composés que dans les circonstances où la tête est très échauffée, et la pensée très rapide. Les livres de raisonnement ne peuvent être bien exécutés que dans les temps où la tête est froide et la pensée lente. Or, pour sentir et pour concevoir ces livres aussi bien que l'auteur, outre un certain degré de familiarité avec le sujet, il faut encore donner à sa tête le même degré de vitesse qu'avait celle de l'auteur au moment de la composition.

XXI

Jusqu'ici nous n'avons été que passifs, devenons actifs.

XXII

Pour bien entendre un livre philosophique, l'évaluer et en profiter, il faut attaquer la langue de l'auteur, et se procurer son vocabulaire, supposé qu'il en ait un, en cherchant la signification qu'il donne à ses mots habituels dans les différents lieux où il les place ; puis remonter à l'origine physique de chaque mot, considéré

soit comme signe conventionnel des sensations, soit comme imitant physiquement les sensations qu'il représente ; grande clef ; car une langue n'est qu'un assemblage plus ou moins régulier de noms, de sensations éprouvées, observées, comparées ou combinées, ou de comparaison et de combinaison de ces premières comparaisons ou combinaisons, et ainsi de suite, à mesure que les sensations deviennent plus nombreuses et les signes plus généraux.

XXIII

Se faire une loi de ne lire aucun membre de phrase, ou au moins aucune phrase, sans y mettre une action de sa tête.

XXIV

Généralisez les bons aperçus par l'analogie, ruinez les mauvais par les différences ; le livre lu, vous en saurez plus que l'auteur.

XXV

Ne le quittez pas que vous ne l'ayez tué par agrandissement, ou par la double exclusion de son

but et de ses moyens, ou par la découverte de ses plus secrètes intentions, et la révélation des ruses de son amour-propre.

XXVI

Avec ces précautions, on trouvera dans les livres autre chose que des noms d'êtres inconnus. Mais de tous les livres, le plus ancien, le mieux pensé, le mieux écrit, le plus clair, le plus lisible, c'est le monde ; livre dont la table, le premier et le dernier chapitre doivent être l'homme, qui doit être l'instrument et le but, le principe et la fin de tous les nôtres ; car encore faut-il voir quelque chose. La science d'un homme qui n'est instruit que par les livres, est une espèce de foi composée d'un petit nombre de vérités et de beaucoup de mensonges.

XXVII

Oui, mais nous n'en conclurons pas avec Rousseau, que tous les livres, hors les siens, ne sont bons à rien. La science d'un homme est très-peu de chose, et si chacun était réduit à tout tirer de lui-même, ce serait toujours à recommencer. Il est certain qu'un vieillard parlant seul peut

épargner à la jeunesse bien des sottises et des pas inutiles ; mais comment satisfera-t-il sa démangeaison d'instruire? Rassemblera-t-il tous les hommes de tous les temps dans la vallée de Josaphat ? Non : il se multipliera et s'éternisera lui-même à l'aide des caractères typographiques. Sa voix grossie et prolongée par les livres, franchissant les limites du temps et de l'espace, tonnera d'un âge et d'un pôle à l'autre contre le fanatisme et la tyrannie, et le genre humain sera libre et éclairé s'il veut l'être.

XXVIII

Enfin, si nous savons lire, nous apprendrons, par un bon livre, ce que notre tempérament, notre situation, et la distance des lieux nous eût toujours empêchés de savoir ; car il nous suffira de comparer les parties de ce livre qui nous sont bien familières, avec ce que nous avons vu et voyons encore nous-mêmes ; et s'il se trouve que l'auteur ait toujours voulu et pu dire la vérité, nous pourrons nous en rapporter à lui sur les choses que la nature et la fortune ont mis pour toujours hors de notre portée.

CHAPITRE IV

CARACTÈRE

I

Quelque plan de sagesse qu'on puisse former, en quelque lieu qu'on aille se cacher, on ne peut éviter d'être entraîné par la folie, flétri par l'opinion, heurté par la violence, enlacé par la ruse, calomnié par l'envie, raillé par les femmes d'un sexe ou de l'autre, emmailloté par des tyrans stupides, mais qui sont quelquefois respectables dans l'ordre de la nature ou de la société. Ainsi gardons-nous d'éteindre en nous la soif de l'immortalité. Autant souffrir glorieusement dans un grand cercle, que d'être percé de mille aiguilles dans un coin obscur de cette terre.

II

Se transporter dans le passé, s'élancer dans l'avenir, sentir et penser en tous lieux, cette triple et vaste existence vaut bien l'étroit sentiment qui enchaîne un avare ou un voluptueux au fugitif objet de ses espérances, et le tient accroupi sur un point du temps et de l'espace. Comme la lumière qui jaillit d'un corps embrasé pâlit en s'éloignant de sa source, et s'affaiblit en proportion de l'espace qu'elle emplit, le sentiment de la douleur semble s'affaiblir en divergeant du foyer, et se raréfier en proportion du nombre d'êtres qui en sont les objets. L'homme souffrant sent peu à peu ses maux s'adoucir à mesure que, s'éloignant de lui-même, et s'étendant sur tout ce qui respire, il agrandit la sphère de ses sentiments et de ses pensées. Animé d'une ambition bienfaisante, toujours en action, il fournit sa carrière d'un pas uniforme, ses jours sont pleins, tout vit de sa vie, et il commande au moins à une partie de ses ennemis en les punissant par des bienfaits.

III

Bien étudier son fort et son faible, faire par soi-même tout ce qu'on peut bien faire, et faire par un autre tout ce qu'on ferait mal, et qu'il peut faire mieux que nous, après avoir bien reconnu s'il est notre ami de cœur ou d'intérêt.

IV

Babil et constance, deux choses incompatibles. Ruminez, digérez vos projets en silence, afin que l'éruption soit en acte; car si elle est en parole, le vent emportera votre volonté avec elle. Tout projet élégamment babillé ne sera pas exécuté.

V

Les gens qui font métier d'avoir de l'esprit, n'ont pas le courage de couver leur projet jusqu'au temps marqué pour l'exécution. Ils vont et viennent, brûlants de montrer leur fécondité. Semblables aux femmes, ils laissent d'abord voir qu'ils ont un secret qui leur pèse et se vantent de ce poids. On les contredit, on les

raille, et bientôt tout est évaporé : *amen, amen dico vobis, receperunt mercedem suam.*

VI

Voulez-vous maintenir votre caractère à la même température, garantir vos résolutions des vicissitudes de la chaleur et des mouvements alternatifs de votre sang, méditez bien vos résolutions pour le présent et pour l'avenir ; écrivez-les en style simple et précis, puis allez de suite, agissant à l'heure marquée.

VII

Sinon, pour être constant dans son but et ses moyens, pour vouloir les mêmes choses dans le même sujet; il faudra les vouloir aux mêmes époques de la table.

VIII

Un grand but est un *sta sol.* Il détruit ces vacillations causées par les révolutions diurnes et annuelles du soleil, et tient notre rayon visuel attaché sur le même rhumb, fixe la girouette humaine, et l'empêche de parcourir en entier l'horizon de nos vains désirs. Mais cette

fixité est dangereuse avant l'âge de trente ans ; car pour reconnaître son but, il faut en avoir manqué plus d'un.

IX

La force habituelle de l'âme est en raison composée de la directe, du nombre, de la force physique et morale, de la proximité des ennemis qu'on surmonte habituellement sans exaltation, ou par lesquels on est vaincu sans dépit, et de l'inverse des armes que la fortune nous a mises entre les mains.

X

Pour se préserver de l'aigreur, du dépit et de la haine, il faut contracter l'habitude d'abaisser un regard spéculatif sur les événements humains, l'engouement et les petits dépits de notre espèce. Voit-on l'horloger s'irriter contre une montre dérangée? le médecin contre son malade ? le peintre contre ses modèles ?

XI

Audace froide, résultat des calculs. Pour retrouver son courage au besoin, il ne faut arrê-

ter les projets qui demandent de la fermeté, que dans ces moments de tiédeur où l'on sent une supériorité de raison sur ses ennemis. Si votre héroïsme est étayé par une passion, cette passion ôtée, que deviendrez-vous?

XII

Voulez-vous être et paraître géant de cœur et d'esprit, placez-vous toujours dans un grand cercle (temps, lieux, hommes et choses). Les hommes en dépit de l'envie qui les ronge, ne demandent pas mieux que de trouver dans les autres la grandeur qu'ils ne sentent pas en eux-mêmes.

XIII

Chaque homme communique mécaniquement ses talents et ses défauts, ses vices et ses vertus par l'énergie de cet instinct qui nous force à imiter tout ce qui frappe nos sens, notre cœur, notre esprit, et même ce que nous méprisons. Ainsi, fuir le petit et chercher le grand.

XIV

Opiniâtreté, solitude, deux principes d'originalité.

XV

La société guérit de l'orgueil, et la solitude de la vanité.

XVI

Quand un souci parasite s'empare de votre cœur, détendez-vous, laissez-vous aller jusqu'à l'indolence ; puis l'œil sur le but, remontez par une secousse.

XVII

La présence de la force amie rend fort ; de la force ennemie rend faible ; de faiblesse amie rend bon ; de faiblesse ennemie rend orgueilleux.

XVIII

Exclure tant qu'on peut de sa société les gens à personnalités ; ils habituent à les rendre, et rétrécissent l'âme ; ou du moins ne les fréquenter que par un acte positif de sa volonté.

XIX

L'homme n'est grand qu'en proportion de l'es-

time continue qu'il a pour lui-même. Ainsi évitez les rôles inférieurs et la compagnie des gens méprisants : ces dédaigneux finissent par se faire croire.

XX

Mettre en sa main tous les moyens possibles de faire le mal, afin de n'en plus sentir le besoin, de se rendre courageux, serein, doux et bienfaisant par le sentiment de sa puissance.

CHAPITRE V

CONNAISSANCE DES HOMMES

I

Marcher, parler, agir vite, trouver les analogies, les expédients, les remèdes, signe de caractère expansif.

II

Marcher, parler, agir lentement, trouver les différences, les inconvénients, les abus, signe de caractère contractif.

III

Céder quand on a l'avantage physique ou moral, signe de générosité.

IV

Abuser de son avantage et écraser le vaincu, signe de lâcheté.

V

On devine le caractère d'un homme par les choses qu'il blâme ou approuve habituellement.

VI

Par les expressions, les tours, les comparaisons, les figures, les termes qu'un homme emploie quand il ne s'écoute pas, on peut deviner sa profession, ses inclinations, ses habitudes, ses goûts secrets, et les images déposées dans le lieu le plus reculé de sa mémoire.

VII

On peut juger le naturel d'un homme par les saisons, les lieux, les aliments, les exercices du corps et de l'esprit et les sociétés qu'il préfère; par ses songes les plus fréquents et par ses incommodités habituelles.

VIII

La clef de la voix dans l'échelle musicale,

répond à la clef du caractère dans l'échelle morale.

IX

Les femmes dominent plus les hommes vains, que les hommes orgueilleux. Ceux-ci n'ont besoin que d'une femme, et cela de temps en temps ; ceux-là ont toujours besoin d'être préférés et surtout de le paraître.

X

Dépits fréquents, signes de caractère vain. Ce sentiment est la colère de la vanité ; il est propre aux femmes et aux hommes féminins ; il enfante les petites et les grandes atrocités.

XI

Il faut distinguer avec soin le cerveau femelle du cerveau mâle. Le premier est une sorte de matrice, il reçoit et il rend ; mais il ne produit pas.

XII

Grande mémoire et fréquents éloges, signes du premier. Mémoire faible et fréquentes néga-

tions accompagnées d'explications et de conseils, signes du second.

XIII

Vous connaîtrez la stature philosophique d'un homme, par la grandeur des masses qu'il embrasse habituellement ; il y a pinces et poignées, briarées et ragotins.

XIV

Mettre des allonges à une vérité, n'est pas dire du neuf ; c'est un signe de médiocrité. Vous mettez la vérité au point ; ils l'outrent, et croient vous passer en facultés, quand ils vous passent en dimensions.

XV

OEil fixe ; pensées et volonté fixes.

XVI

OEil mobile ; pensées et volonté mobiles.

XVII

Rayon visuel descendant ; signe de caractère fier, dédaigneux, emporté.

XVIII

Rayon visuel ascendant ; signe de caractère timide, humble, caché.

XIX

Rayon horizontal ; signe d'un caractère égal, constant, sociable ; signe d'une âme républicaine.

XX

Voix double ; caractère double.

XXI

Tel le tissu de la peau ; tel le tissu des opinions et du style.

XXII

Le caractère d'un homme a ordinairement les mêmes qualités que sa matière en repos ou en mouvement.

XXIII

Mouvements vifs, brusques, entrecoupés, saccadés, irréguliers ; signe d'un naturel ardent, sensible, colérique.

XXIV

Mouvements lents, traînants, avec uniformité, signe de timidité s'ils sont entrecoupés de mouvements vifs, et de stupidité s'ils ne le sont pas.

XXV

Mouvements d'une vitesse moyenne et circulaire ; signe d'un caractère doux, aimant, sensible avec modération.

XXVI

En comparant la forme, la couleur, la physionomie, le cri, l'allure, et pour tout dire, les qualités sensibles et les mouvements d'un homme avec les qualités sensibles des animaux, on peut, par le naturel connu de ceux-ci, découvrir le naturel caché des premiers.

XXVII

Exemple : le cri du paon et le bruit qu'il fait avec ses pieds pour se faire regarder, ressemble beaucoup aux grands éclats de voix et au bruit que font en s'annonçant les gens qui aiment à s'étaler et à occuper d'eux.

CHAPITRE VI

PLAN D'ACTION

I

Bien déterminer ce qu'il y a de singulier et d'individuel dans l'ensemble des circonstances de sa vie, et calquer son plan de gloire sur cet ensemble afin de ne pouvoir être imité par ses émules.

II

Il ne s'agit pas d'être modeste, mais d'être le premier.

III

Modestie fière, orgueil timide, deux grandes machines dans l'action et le discours.

IV

Tenir ses rivaux entre l'espérance et la crainte.

V

Se tenir à califourchon sur les deux partis opposés. Point de bannière, de peur de se couper en deux et de faire les seconds rôles.

VI

Comme il y a chien et chat dans chaque sexe, il faut être alternativement chien avec les chats, et chat avec les chiens.

VII

Faire à son début quelque chose de grand, au moins d'étonnant, de peur que la première idée ne soit la dernière.

VIII

Il faudrait que les politiques vécussent à la campagne comme les anciens Romains ; ils y apprendraient l'art d'attendre et de se taire, double science que le fracas des villes fait oublier, et qu'on rapprend machinalement en observant

la marche lente, graduée, uniforme et silencieuse de la nature.

IX

Où la femme domine seule, il n'y a point d'ordre moral ; où l'homme règne seul, il n'y a point d'ordre physique.

X

Envelopper les fourbes dans leurs propres filets, ne ruser que dans la forme, tenir registre des ruses qui auront réussi.

XI

Pour nuire invisiblement à un homme de beaucoup d'esprit qui a le cœur mauvais, amenez les discours et les situations où peuvent être mis en évidence les vices et les travers qui le feront le plus détester.

XII

Récapituler en se couchant toutes les opérations de la journée pour fondre le codicille dans sa substance et se l'assimiler.

XIII

Il s'agit moins d'agencer des phrases pour convaincre ou persuader, que de loger ses machines, dans la colonne qui répondra à son but, c'est-à-dire dans celles où se trouvent les sentiments et les idées qu'on veut leur inspirer, avec les moyens de toute espèce dont ils sont entourés. Dans le premier cas ils pourraient se défier des beaux discours, au lieu que dans le second, ils voudront mécaniquement ce que vous voudrez, et croiront commander en vous obéissant.

XIV

Les deux premières colonnes de la table donnent du courage et de l'activité ; les deux dernières diminuent la confiance et ralentissent le mouvement.

XV

Pour déterminer facilement les autres hommes avec les seuls instruments naturels, il faut de bonne heure donner de la force et de la souplesse à sa voix, à son regard, à sa physionomie, à

toute son action, afin de faire avancer ou reculer à son gré les marionnettes.

XVI

Donnez-vous à l'extérieur toutes les qualités sensibles qui accompagnent ordinairement les passions et les idées que vous voulez faire naître dans les autres, et souvenez-vous que le mouvement est le moyen le plus efficace et le plus général.

XVII

En fait de mesure, le vif l'emporte sur le lent ; mais ils influent tous deux l'un sur l'autre.

XVIII

Marchez un peu pour augmenter *l'impetus* du génie et du courage.

XIX

L'impetus ou l'abandon plein et entier est le secret de la force du corps et de l'âme. Si tu doutes, ne t'expose pas et lance-toi au moment où tu te sens presque certain de réussir.

XX

Aller à ses adversaires, y aller vite, y aller après avoir feint de les craindre, les lasser par une patiente activité ; quadruple ressource de César.

XXI

Art d'agir avec des mots, ridicule, proverbes, puissance de la nomenclature.

XXII

Se faire pardonner son mérite par la simplicité de ses manières et autres petits désavantages.

XXIII

Supposer aux autres verbalement et avec un air de confiance, les vertus dont on a besoin en eux, afin qu'ils se les donnent au moins en apparence et pour le moment.

XXIV

Effrontés personnages, excellent en second. Laisser tomber des papiers pour faire courir des nouvelles ou de petites plaques, par le moyen des chercheurs curieux et indiscrets.

XXV

Se consoler des malheurs réels par un bonheur idéal ; se réfugier de son cœur dans sa tête.

CHAPITRE VII

CONVERSATION

I

Si vous voulez savoir le secret de quelqu'un, jasez vous-même beaucoup, l'œil fixé sur la chose que vous voudrez taire, en vous laissant aller sur le reste. Mettez votre homme en colère, par la contradiction, par l'apparence du mépris ou de l'indifférence; jetez-lui des éloges à la tête, de votre part ou de celle des autres; faites vous-même des confidences peu importantes; annoncez une bonne nouvelle; profitez d'un moment de joie; en un mot, employez les moyens et placez-le dans les circonstances de la première et de la seconde colonne; vous le jetterez de dedans en dehors et il s'éventera.

II

Couper la parole brusquement et faire une

question imprévue, simple, courte et claire dont la réponse soit oui ou non : excellent moyen pour savoir la vérité.

III

La grande vivacité et l'étourderie avec laquelle on se jette à la tête d'un homme froid, fait du tort dans son esprit, et le fait se replier sur lui-même. Il faut l'aborder avec un air encore plus froid et plus réservé que le sien, s'échauffer peu à peu, et accélérer peu à peu le mouvement de sa parole ; enfin le démonter en le menant au galop ; allure à laquelle il n'est pas habitué.

IV

Le babillard qui laisse éventer son secret est un sot. Le taciturne qui, à force de se taire, rend les autres discrets, l'est un peu moins ; le babillard discret qui ne tait que son secret, recueille le bien d'autrui, en gardant le sien.

V

Ne jamais parler de soi et de ses affaires sans nécessité, et mettre tant qu'on peut les autres sur le tapis.

VI

Faire dire par les autres le mal qu'on pense de ses ennemis, en les louant des qualités voisines de leurs défauts et de leurs vices.

VII

Ne jamais parler le premier, si ce n'est de la santé, de la pluie et du beau temps.

VIII

Avant que de parler, il faut se recueillir un instant, afin de se bien mettre en scène, c'est-à-dire afin de fixer l'œil alternativement sur le but probable de l'interlocuteur, et sur le sien propre ; à peu près comme au jeu de dames, on s'occupe d'abord des coups à parer, puis des coups à faire.

IX

Quand on a en tête de ces gens agressifs dont la conversation est un tissu de personnalités, ne se jamais mettre sur la défensive, mais toujours porter la botte au corps, leur faire dire leur catéchisme en leur demandant par ces questions des

déterminations dans le genre qui leur est le moins familier, et dont ils se piquent pourtant.

X

Veux-tu surmonter en apparence l'homme qui parle bien, ne parles pas, ou ne parles que du visage.

XI

Dans les discours d'action, il faut éviter le style littéraire dont on se défie, et être fin en style simple.

XII

Quand on veut émouvoir fortement, rendre son homme malade, fou, et l'enlacer par la parole d'honneur, ou par un écrit, il faut contraster fortement, brusquement et fréquemment.

XIII

Veut-on insinuer, et rendre la persuasion durable, il faut employer des mouvements plus lents, plus doux, moins fréquents ; en un mot mettre de l'harmonie dans le fond et la forme.

CHAPITRE VIII

FORME DES LIVRES

I

Faire la charpente ou le squelette de son sujet, avant que d'écrire de plein vol ; c'est-à-dire, ordonner les propositions générales, puis ébrancher à l'aide d'une composition numérique.

II

Entamer tout livre ou mémoire dont le but doit être visible, en montrant clairement de quoi il s'agit.

III

Faire mentalement ou par écrit la table de son

sujet, avant que de le traiter, afin d'en prévoir l'étendue ; c'est-à-dire, faire un dénombrement des circonstances dont les combinaisons variées donnent les cas particuliers qu'on doit parcourir.

IV

On peut donner à une composition philosophique ces différentes formes : 1° Dialogues ; 2° mettre les préceptes en exemple dans un récit historique, romanesque ou poétique ; 3° mettre les exemples en représentation sur la scène ; 4° discours continu, préceptes, exemples ; 5° assertions, preuves, objections, réponses et répliques ; 6° faire dans la première partie la description exacte des faits qui établissent l'assertion avancée ; tirer dans la seconde les inductions générales, et mettre dans la troisième les résultats d'action ou applications ; 7° choisir une progression naturelle pour la suivre depuis le commencement jusqu'à la fin : telle que la vie d'un homme, d'un peuple, l'année, le jour, etc. ; première table ; 8° aphorismes, observations rédigées sur des titres collectifs ; 9° tables.

V

L'ordre soulage la mémoire, détruit l'irrésolution, donne de l'audace et raffermit la marche de l'écrivain.

VI

Pour donner de la base à une composition, il faut pousser l'analyse jusqu'à ce qu'on arrive aux choses simples métaphysiquement, puis distribuer.

CHAPITRE IX

STYLE DES LIVRES ET DES DISCOURS PUBLICS

I

Progression oratoire, timidité apparente en commençant, laquelle vienne se fondre peu à peu dans une noble assurance, et se terminer par une orgueilleuse timidité.

II

Le *maximum* du style didactique est de mettre dans la même période la proposition à établir, sa preuve, l'objection la plus forte et la réponse.

III

Mettre, dans toutes les phrases qui expriment

quelque vérité importante, une forme générale pour tous les peuples de tous les temps et de tous les lieux, et une forme singulière pour le peuple ou l'individu présent.

IV

Commencez par l'idée générale pour donner au style de la pompe et de la magnificence ; puis développez élégamment, à l'aide d'exemples bien choisis. Enfin une queue proverbiale dans le genre noble ou badin.

V

Commencer par les formes paradoxales pour étonner l'auditeur, et le forcer d'écouter, puis développer peu à peu et finir par l'extrême clarté.

VI

L'homme, vu son orgueil et sa vanité, ne veut point être convaincu, mais persuadé. Aussi les meilleures expressions sont celles qui, ayant la vérité pour base, expriment une passion ou un mouvement physique, parce que l'orateur a l'air d'être maîtrisé par les choses mêmes, et non de vouloir maîtriser l'auditeur.

VII

Pour écrire dans le ton et le style dont on a besoin, il faut, par des réminiscences, se donner la disposition de cœur et d'esprit à laquelle ce style et ce ton conviennent.

VIII

On peut encore demander le ton et le mouvement de son style à un livre.

IX

Mais il faut tremper hardiment sa plume dans le cornet, soit que pensant à soi-même on ait le sentiment de sa force, soit qu'animé par la passion, on ait cette hardiesse machinale que donnent un cœur et une imagination exaltés.

X

Pour s'exercer à écrire d'une manière variée, énoncer une pensée juste sur tous les tons et dans tous les styles en parcourant tous les degrés de la double échelle morale.

XI

Il faut choisir, pour peindre les sensations

agréables, les instants où le désir étant très vif et les obstacles très grands, la privation est très sentie; et pour peindre les sensations désagréables, les moments de crainte vive.

XII

Le style mélancolique est plus attachant que le style gai. Pourquoi?

XIII

Place de la phrase relative à ce qui précède, à ce qui suit, au paragraphe, au chapitre, à la section, à l'ouvrage entier, etc., l'œil sur le tout, en arrière et en avant.

XIV

Remarquons les expressions, les tours et les mouvements les plus heureux que nous inspirent les passions; tâchons de les tourner en habitude, afin de faire, dans nos pires moments, ce que nos émules ne peuvent faire que dans les meilleurs moments.

XV

Graduer pour se faire aimer, et produire une

longue persuasion ; contraster pour se faire craindre, et déterminer promptement.

XVI

Pour faire du style mélancolique, s'occuper des tristes destinées de l'homme, et méditer sur la vanité de ses espérances, la réalité de ses maux, l'absence de la puissance moyenne et cette solitude où retombe toujours une âme aimante et élevée après de vains essais.

XVII

Toutes les fois qu'un homme qui n'est pas actuellement gêné par les circonstances n'a pas le style d'accord avec son caractère d'action, son ton, son geste et son extérieur, c'est un écrivain copiant, un animal d'habitude.

XVIII

Pour se faire valoir, il faut remarquer les endroits où l'on a le mieux fait, chercher à quoi cela tient, et faire de *ce pourquoi* une règle, sans se nommer.

XIX

Graver l'idée fâcheuse par le plus de répéti-

tions possibles, en la faisant reparaître comme sujet, comme attribut, comme adjectif, comme adverbe, etc.

XX

Outrez une vertu, un sentiment, une idée, un air, un ton, un geste, une expression, et rendez votre homme géant ou magot, vous le rendrez ridicule.

XXI

Ne jamais s'aparesser en travaillant, et toutes les fois qu'*un mieux* se présente dans l'ensemble ou les détails d'un ouvrage, renoncer *au bien* et se saisir *du mieux*.

XXII

Promesses gasconnes : éclats de voix et de style.

XXIII

Transitions passionnées, interrogations, apostrophes, etc., toutes choses qui rapprochent le style didactique du style dramatique, et lui donnent de la vie.

XXIV

Aller toujours au but dans chaque membre de la phrase.

XXV

Machines du style : rapprochements, contrastes, gradations, conglobations, etc... *Bal. Nat.*, *tom. II, p. 275*, pour l'énumération, table du troisième chapitre pour les déterminations.

XXVI

Style aigu, *hais :* style doux, *aimes :* style élevé, *admires.*

XXVII

Style, fils de renvois gradués de la tête au cœur.

XXVIII

Contracter l'habitude de se représenter la règle, et d'exécuter en la voyant ; de faire, de sang-froid, du style admiratif, indigné, compatissant, pleureur, naïf.

XXIX

Il faut d'abord tâcher de connaître le dictionnaire et le répertoire de ses auditeurs ; et, comme tout se ressemble, puiser les exemples, les figures, les mouvements, les termes dans l'ordre des choses qu'ils connaissent le mieux.

XXX

Le fonds d'un écrivain n'étant pas le même que celui d'un autre, il ne faut pas rapporter leur style à la même mesure.

XXXI

Des exemples jeunes et femelles feront aimer les préceptes.

XXXII

Le meilleur style est celui qui fait supposer dans l'écrivain la force d'âme, les douces affections et des vues élevées.

XXXIII

Les grands et fréquents mouvements du pathé-

tique font aimer et mépriser un peu l'orateur; le style grave et monotone est celui du commandement, et impose le respect.

XXXIV

Un proverbe n'est que la traduction d'une expression générale, en langue vulgaire, à l'aide de termes particuliers et fort connus.

XXXV

Puiser dans les sources basses pour se rendre clair, dans les sources moyennes pour se faire aimer, dans les sources élevées pour se faire admirer.

XXXVI

Les sources basses sont : artisan, paysan, marchand; moyennes : les arts, l'histoire, les conditions nobles ; élevées : les sciences, astronomie, rapports généraux et communs, grandes dimensions.

XXXVII

La grandeur d'une idée vient de la grandeur physique de l'objet dont cette idée est la repré-

sentation : l'expression se proportionne naturellement aux idées qu'elle exprime; ainsi, il faut meubler sa mémoire d'objets grands physiquement.

XXXVIII

Les tableaux et les mouvements tirés de la famille sont les meilleurs, parce qu'ils sont communs dans une assemblée nombreuse.

XXXIX

Pour exciter une forte pitié en faveur de son client, il faut commencer par exciter l'indignation contre ses ennemis; car la commisération est l'effet d'un mouvement expansif moindre que celui de la colère : l'on revient aisément du dernier au premier.

XL

L'imprévu est la base du style dans tous les genres.

XLI

Rien de plus oratoire que de demander le

consentement de l'auditeur, d'un style et d'un ton plaintif ; cette manière le rend sot et facile.

XLII

Citer peu et fondre toujours la citation dans le discours, de peur d'en couper le fil et de le refroidir.

XLIII

Se rendre si familier avec sa matière, qu'on puisse la traiter en se jouant.

XLIV

Musique du style.

CHAPITRE X

THÉORIE DU CHARLATANISME

I

Faire le petit et le gros public capitaine d'un grand lieutenant.

II

Se faire le second de beaucoup de gens, le premier de tous les absents, et le second de tous les présents.

III

Se louer d'un ton plaintif et indigné, comme si l'on y était forcé par l'injustice de ses ennemis.

IV

Avouer de soi un petit défaut qui tienne à un talent fort estimé.

V

Louer ses interlocuteurs sur les choses dont ils se piquent le plus, pour se faire passer les éloges qu'on fera de soi.

VI

Dire à beaucoup de gens qu'on a de la réputation : ils le répéteront, et ces répétitions feront réputation.

VII

Donner toujours, et surtout aux femmes, une haute idée de soi par des mots fiers.

VIII

Parler d'un air dégagé des grands objets et des grands hommes.

IX

Prendre toujours, ne fût-ce qu'indirectement, ses avantages sur quelqu'un.

X

Art de se réhabiliter en remontrant sa belle moitié.

XI

Donner un grand nombre de définitions du génie, il y a du profit.

XII

Louer ceux de nos émules que nous avons surpassés.

XIII

Prendre sur le fait les grands hommes anciens et modernes, montrer leurs machines, leurs contradictions, *le pourquoi* et *le comment* de leur grandeur apparente, pour détruire le merveilleux, et se faire croire plus grand qu'eux ; ce qui sera un peu vrai.

XIV

Porter la botte à une masse d'ennemis ; vous aurez un air de hardiesse quoiqu'il y ait moins de danger.

XV

Louer un homme entre deux blâmes, pour faire ressortir la critique par le contraste.

XVI

Louer un homme avec emphase, en lui accor-

dant le moindre de ses talents pour le limiter, et faire croire qu'il n'a que celui-là.

XVII

Celui qui, ayant mis en sa main l'instrument universel, s'occuperait chaque année d'un nouveau genre, et continuerait ainsi pendant vingt-cinq ans, passerait pour les avoir possédés tous à la fois.

XVIII

Mettre dans ses livres et dans sa conversation des problèmes, sans en donner la solution; des logogriphes, sans en donner le mot, afin de se faire demander et de fixer l'attention sur l'auteur; car on se rappelle aisément le nom des lieux où l'on s'est arrêté malgré soi.

XIX

Se ménager une porte de derrière dans ses énumérations, en disant : *les principaux éléments, les principales causes sont;* au lieu de dire *les éléments, les causes sont,* etc.

CHAPITRE XI

LOGIQUE DES CONTRACTIFS

I

Anatomiser un homme à l'aide des moyens du quatrième chapitre, et déterminer ses éléments par le moyen de la table des époques.

II

Ne point se mettre sur la défensive quand on est attaqué ; mais toujours la botte au corps, soit dans la parole, soit dans l'action.

III

Traiter son adversaire avec les plus grands égards, l'excuser, l'encourager, le conseiller, le

tancer d'un air de supériorité, employer tour à tour le ton respectueux, amical, ironique, méprisant, froid, humain, raisonnable, léger, patriotique, plaintif, simple, naïf, etc.

IV

Renverser ses majeures en accumulant ses exceptions, c'est-à-dire, des faits en sens contraire, et en profitant de cette partie de l'opinion publique qui fait préjugé contre lui.

V

Ajouter à ses preuves, à ses objections, et à ses réponses, d'autres preuves, d'autres objections, d'autres réponses en plus grand nombre, pour faire voir qu'il n'a presque rien vu dans le sujet.

VI

Adresser tantôt aux qualités morales, tantôt aux facultés intellectuelles ; lui refuser, en chaque lieu du sujet, la faculté dont il se pique, en lui accordant celle dont il rougirait, en sorte que tout compensé il ne lui reste rien.

VII

Montrer les différences qu'il n'a pas saisies dans les faits ou dans leurs circonstances.

VIII

Faire semblant d'abord de lui donner raison, puis le renverser.

IX

Faire deux aveux, soit en donnant à son adversaire bonne part dans ses confessions, soit en s'attribuant un défaut estimé, et en lui faisant cadeau d'une vertu bafouée.

X

Tirer de ses majeures des conséquences absurdes ou ridicules, par forme de concession.

XI

Choisir des faits et des exemples dans les défauts personnels et actuels de l'adversaire, et, avec précaution, dans ses défauts naturels, soit pour appuyer sa propre proposition qu'on a établie, soit pour ridiculiser la sienne.

XII

Charger ses majeures, ses exemples et ses conséquences ; charger ses propositions particulières en les généralisant.

XIII

Nier, par une proposition contraire ou contradictoire, une proposition qui n'est pas exceptive.

XIV

Éplucher ses expressions et montrer qu'il ne sait pas écrire.

XV

Lâcher un reproche, en faisant semblant de l'épargner.

XVI

Saisir le faible de son adversaire, et avoir toujours l'œil dessus.

XVII

Discuter ses autorités, prouver qu'il cite faux,

tronque les passages, ne les comprend pas, tord les faits.

XVIII

Outrer l'analyse, multiplier les divisions et les distinctions inutiles.

XIX

Le jeter dans le pyrrhonisme, en montrant qu'il n'a rien démontré, ce qui est toujours facile, vu que les preuves ne sont que des analogies, et qu'il ne résulte d'un bon syllogisme qu'une probabilité.

XX

L'égarer dans les questions de la liberté morale et dans le progrès à l'infini.

XXI

Prouver que son opinion tient à quelque système odieux, en avertissant qu'il ne s'en est pas aperçu.

XXII

Énoncer le problème sous forme interrogante,

et le poser de manière qu'il soit résolu par le seul énoncé; ce qui sera facile en généralisant un exemple où l'adversaire ait tort.

XXIII

Déterminer ce qui est vague, et confondre ce qui est distinct.

XXIV

Se pavaner dans toutes les parties qui manquent à l'adversaire, et se faire plus grand que lui dans les parties même où il paraît exceller.

XXV

Attaquer d'abord son but; puis prouver que, son but fût-il bon, ses moyens seraient mauvais.

XXVI

Chercher son faible, son ridicule et le peindre à l'aide d'images et de mouvements pris dans la classe d'animaux ou d'hommes méprisés, à laquelle ses discours ou ses actions se rapportent.

RÉFLEXIONS

SUR LA DÉCLAMATION

RÉFLEXIONS SUR LA DÉCLAMATION

Le talent le plus propre à faire briller les autres talents est ce que les anciens nommaient Action, et ce que nous appelons Déclamation. On sait quel prix ils y attachaient. Démosthène, interrogé quel était le premier mérite de l'orateur, répondit : l'Action. Le second? l'Action. Le troisième? l'Action. Il avait pris lui-même des leçons de Satiras, le plus célèbre acteur de son temps.

L'action consiste dans trois choses, la mémoire, la voix et le geste, qui tous trois se cultivent par l'exemple, la réflexion et la pratique.

Le personnage seul nous plaît et nous étonne,
Tout le charme est détruit si l'on voit la personne.

On peut dire qu'un homme qui parle en public, joue un personnage quelconque. La principale attention de l'orateur doit donc être de ne laisser voir que son personnage. L'illusion est détruite, s'il ne cache pas avec soin qu'il répète ce qu'il a appris. Donc la mémoire est nécessairement la première partie de l'art oratoire.

Les discours se présentent même trop tard, si l'on ne se rappelle chaque phrase qu'au moment où l'on en a besoin. Il faut que la mémoire embrasse d'une seule vue, non seulement tout ce que l'on doit dire dans le moment actuel, mais encore tout ce que l'on dira dans la suite.

La liaison des idées, dit très bien Condillac, est le principe de la mémoire. Elle dépendra donc principalement de l'ordre et de l'analyse que l'on met dans ses idées. Le meilleur genre de mémoire et le plus sûr, est celui qui consiste à faire de la mémoire avec du jugement. Je veux, par exemple, apprendre un discours; j'en médite l'idée principale, les idées accessoires, leur nombre, leur ordre, leur liaison, le plan de chaque partie, les divisions, les sous-divisions de chaque objet. J'ose affirmer qu'il est impossible alors de se tromper. Si l'on oubliait le discours,

on serait en état de le refaire sur-le-champ ; et combien d'ailleurs les phrases cadencées, un peu ornées, un peu brillantes, en un mot, tout ce qui flatte l'amour-propre de celui qui doit parler, ne se gravent-elles pas dans la mémoire avec une extrême facilité !

Le but principal de l'ordre, c'est de nous représenter les choses au moment où nous en avons besoin. Ainsi, classez tout, faites des extraits de tout ce que vous lirez, ayez de l'ordre dans tout, dans vos affaires, dans vos pensées, plus que ceux même qui ont la prétention d'en avoir le plus.

Il est surtout important de bien concevoir un tout un peu étendu, d'être en état de le saisir et de le bien méditer.

Un procédé très utile et très commode, auquel il faut s'accoutumer pour rendre son esprit prompt et se rappeler à la fois une multitude d'idées, c'est, quand vous possédez ces idées, de ne retenir de chacune que le mot qui porte, et dont le seul souvenir reproduit la phrase tout entière. Voltaire a dit quelque part : « Les mots « sont les courriers des pensées. » En appliquant ici cet adage dans un autre sens, je dirai qu'il

faut habituer son cerveau à n'avoir besoin que des mots *têtes* dans toute l'étendue de la plus longue discussion.

Comme dans la composition il n'y a peut-être que le plan et les idées principales qui soient l'œuvre du génie, les idées intermédiaires naissent de leur propre fonds, de même, dans l'art de la mémoire, il n'y a à retenir que les liaisons particulières qui ne se devinent pas, et qui sont proprement l'œuvre de la mémoire. Trois opérations graveront dans votre esprit ce que vous exigez de lui qu'il retienne. D'abord, bien concevoir ; ensuite, raisonner chaque chose ; enfin, relire souvent son écrit. Cependant il arrive souvent de relire dix fois la même chose, et de sentir qu'elle n'entre point dans la tête, quoiqu'on entende tous les mots. Il semble qu'il en devrait être autrement, puisque l'écriture donne un corps aux idées. Je crois en saisir la cause. C'est qu'on veut se remplir de l'écriture avant de se remplir de la chose même. Quand on compose, les idées naissent, l'écriture vient ensuite qui les réalise, et les idées se retiennent. Vous voyez que l'écriture n'est ici qu'en second : au lieu que, lorsqu'on apprend par cœur, l'écriture se présente d'abord,

et pour peu que l'esprit sente l'intérêt s'affaiblir, il a beau être à l'écriture, il n'est plus à la chose. Le travail de la mémoire est donc précisément le même que celui de la composition.

Apprendre *par cœur ;* ce mot me plaît. Il n'y a guère en effet que le *cœur* qui retienne bien, et qui retienne vite.

La moindre chose qui vous frappe dans un endroit vous le fait retenir. L'art serait donc de se frapper le plus qu'il serait possible.

Les anciens et les modernes ont imaginé divers moyens pour aider la mémoire. Cette ressource n'est pas non plus à dédaigner, ainsi que les grands exemples de mémoire. On ne saurait croire jusqu'à quel point ils donnent de l'émulation.

Se commander de savoir une chose dans un tel temps donné, dans un quart d'heure, une demi-heure, un jour, deux jours, car l'esprit est naturellement paresseux ; et lorsqu'il n'est point pressé par quelque motif, il se laisse aller au premier objet qui vient s'emparer de lui.

J'ai vu un homme, assez sot d'ailleurs, qui faisait imprimer ses brouillons, afin d'y mieux voir pour les corriger : je sens que cette méthode me

conviendrait, non seulement pour composer, mais même pour apprendre ; car je n'ai point de peine à retenir l'imprimé. Peut-être, dans les occasions importantes, ferais-je bien d'employer cette ressource.

Écrire : la mémoire se rappelle mieux ce qu'elle a vu par écrit. S'en faire comme un tableau dans lequel on lise en quelque sorte au moment où on parle.

J'ai observé que la mémoire, du moins pour moi, tenait surtout à la place où j'avais vu une chose. Avais-je un souvenir confus de je ne sais quoi ? peu à peu je reportais mon esprit à la place, et la place me rendait l'idée que j'y avais *vue*. Si l'on voulait bien s'observer soi-même, on trouverait mille secours infaillibles pour se faciliter le travail. Le cœur, l'esprit, la mémoire sont encore un champ d'observations tout neuf. Tout est neuf, parce que rien n'est net.

La mémoire s'aide aussi par les chiffres ; ainsi comptez le nombre de choses que vous avez à apprendre, dans un discours par exemple.

J'ai éprouvé aussi qu'il m'était très utile de parler pour me disposer à retenir ; j'ai essayé souvent de parler en public pendant une heure et

quelquefois deux, sans aucune espèce de préparation. Je sortais de cet exercice avec une aptitude singulière, et il me semblait, dans ces moments, que si j'avais eu à dire un discours, que je n'aurais même fait que lire, je m'en serais tiré avec un grand avantage.

Il y a encore une manière que Leibnitz recommande ; apprendre une phrase et la répéter, puis répéter la première et la seconde, puis la première, la seconde et la troisième, etc., et ainsi de suite. Il faut s'éprouver ; si cela vous est commode, à la bonne heure.

J'ai imaginé pour moi une mémoire artificielle ; c'est une manière de mettre sa mémoire dans les différents plis de ses mains. Je m'en suis souvent servi avec succès ; mais j'ai besoin d'y réfléchir encore, et je développerai cette idée quelque jour.

Lekain, pour apprendre un rôle, le lisait deux fois le matin, deux fois le soir ; il le lisait ainsi pendant longtemps, et ensuite il apprenait les vers.

J'ai ouï dire à Larive qu'il avait étudié longtemps ses rôles, *couplet* par *couplet*. Cette manière le fatiguait beaucoup ; il en a imaginé une

autre dont il se trouve mieux ; c'est de lire dix fois, vingt fois, un rôle tout entier, sans même l'apprendre ; il suffit de le comprendre. Cette méthode est la même que celle dont j'ai parlé, l'analyse ; saisir l'ensemble ; elle fortifie la tête.

Gerbier se plaignait à moi de sa mémoire. Comment faites-vous donc, lui disais-je, vous qui parlez des heures entières? Il me répondit : je passe cinq à six jours auparavant à me dire et à me répéter : tu diras cela, tu diras cela, etc. Il ajoutait : savez-vous pourquoi l'on m'accorde réputation? je ne la dois peut-être qu'au quelque très petit nombre de mes connaissances. Comme je ne sais presque rien, je ne suis jamais tenté de sortir de mon sujet. La nature a tout fait pour ce malheureux homme, et il n'a rien fait pour elle ; il le sent bien, il s'en repent ; mais qui ne voudrait posséder, au même prix, une âme aussi expansive, aussi sensible, aussi prompte à recevoir et à communiquer toutes les émotions? Il est le même dans la conversation qu'au barreau ; il raconte à merveille ; son organe et ses gestes peignent tout ce qu'il dit. Je l'ai vu se mettre devant un buste, et lui plaider sa cause, comme devant un auditoire.

Bonnières m'a dit qu'il avait travaillé les deux premières années, comme un forçat, pour apprendre ses causes et se les mettre dans la tête. Il n'osait parler d'abondance, et cependant ne voulait pas lire. Il se promenait dans sa chambre pendant des journées entières; il répétait vingt fois la même chose; il plaidait vingt fois la même cause tout seul : ensuite il a pris plus d'audace, il s'est livré à lui-même, et il est parvenu à cette extrême facilité dans laquelle il sera difficile de le surpasser comme écrivain.

Jefferson, un des libérateurs de l'Amérique, me disait qu'il n'avait jamais pu retenir les choses qu'en masse.

Devenez supérieur à votre mémoire, me disait Larive. L'acteur qui joue un rôle n'est pas digne de jouer la tragédie, s'il néglige un seul vers. J'ai souvent pensé que les grands exemples de mémoire étaient d'une grande utilité et qu'entendre un bel organe donnait de la voix.

L'artifice de la mémoire, c'est l'exercice.

J'ai été pendant quelque temps prendre des leçons de mademoiselle Clairon. « Avez-vous de la voix? » me dit-elle, la première fois que je la vis. Un peu surpris de la question, et d'ailleurs, ne

sachant trop que dire, je répondis : « J'en ai comme tout le monde, mademoiselle. — Eh bien ! il faut vous en faire une. »

Voici quelques-uns de ses principes :

« Il y a une éloquence des sons. S'étudier surtout à donner de la rondeur à sa voix : pour qu'il y ait de la rondeur dans les sons, il faut qu'on les sente réfléchir contre le palais. Surtout aller doucement, simple ! simple ! La variété des intonations fait le charme de la diction. — Quand un mot est fort par lui-même, comme *horreur*, *sacré*, il est inutile de le renforcer ; il suffit de le bien prononcer. Soutenir les sens non terminés, ceux qui suspendent.

« Changer de ton à chaque changement de sens. Ne jamais commencer la phrase suivante sur le même ton sur lequel on a fini la phrase précédente. — Avoir soin de donner aux mots leur juste valeur, leur véritable étendue ; mérite plus rare qu'on ne pense. — Chaque chose a son accent qui lui est propre. — Beaucoup ménager la voix et ses mouvements ; c'est principalement par l'économie que l'on fait briller sa dépense. — Quelquefois, pour n'être pas embarrassé du dernier mot d'une phrase, appuyer sur le mot qui

précède. Une phrase bien commencée finit presque toujours bien. — Par-dessus tout, se bien pénétrer de ce qu'on veut rendre. Que voulez-vous être? orateur; soyez-le partout, dans votre chambre, dans la rue. Rien n'est plus fort que l'habitude; elle vient à bout de tout. — Cherchez dans la phrase le mot qui porte, ou qui vient à l'appui de la phrase précédente. — En général, on doit, s'il est permis de parler ainsi, *teindre* les mots du sentiment qu'ils font naître. Par exemple, il y a dans Massillon : « Cet enfant auguste vient de naître pour la perte, comme pour le salut de plusieurs. » Elle voulait qu'on dît : « Cet enfant auguste vient de naître — pour la perte — comme pour le salut — de plusieurs. » En parlant de la perte, marquez sur votre visage de la douleur de voir des hommes condamnés. En parlant du salut, marquez de la joie. »

M. Thomas m'a raconté les traits suivants :

Mademoiselle Clairon criait beaucoup les dix premières années qu'elle était au théâtre; elle s'aperçut qu'il devait exister une autre manière plus naturelle, que les grands éclats produisent moins d'effets que les accents sentis et pénétrés; mais comment faire? on était accoutumé à son

jeu ; cette disparate aurait choqué, on l'aurait comparée avec elle-même, et son nouveau projet aurait eu le désavantage. Elle prend le parti de se retirer pendant quelque temps, elle va à Bordeaux et s'y essaie avec un succès prodigieux ; et lorsqu'elle revint à Paris, elle y excita le plus vif enthousiasme. — Un jour elle s'assit dans un fauteuil, et sans proférer une seule parole, sans faire un seul geste, elle peignit, avec le visage seul, toutes les passions : la haine, la colère, l'indignation, l'indifférence, la tristesse, la douleur, l'amour, l'humanité, la nature, la gaieté, la joie, etc. Elle peignit non seulement les passions en elles-mêmes, mais encore toutes les nuances et toutes les différences qui les caractérisent. Par exemple, dans la crainte, elle exprima la frayeur, la peur, l'émotion, le saisissement, l'inquiétude, la terreur, etc. ; sur ce qu'on lui témoignait de l'admiration, elle répondit qu'elle avait fait une étude particulière de l'anatomie, qu'elle savait quels muscles elle devait faire agir, et qu'ensuite, la grande habitude l'avait mise en état de faire, pour ainsi dire, agir tous ces fils.

« Formez votre voix, me répétait mademoi-

selle Clairon, le reste là... m'ajouta-t-elle, en portant la main sur mon front. »

J'éprouve qu'il faut avoir dans la tête, et dans la mémoire, habituellement les voix qui nous plaisent le plus, et qui sont les plus analogues à notre manière. Je ferais bien de penser souvent à la voix de Larive, à celle de Brizard, de Gerbier, de mademoiselle Clairon.

Je préférerais de me rappeler le plus souvent possible la voix de mademoiselle Clairon, et de me rapprocher de son genre, parce que c'est celui où je trouve le plus de facilité pour moi. Elle prend sa voix dans le milieu, tantôt doucement, tantôt avec force, et toujours de manière à la diriger à son gré. Surtout elle la modère souvent, ce qui fait beaucoup briller le moindre éclat qu'elle vient à lui donner. Elle va très lentement ; ce qui contribue en même temps à fournir à l'esprit les idées, la grâce, la pureté et la noblesse du style. Je prétends qu'il y a dans le discours, comme dans la musique, une sorte de mesure des tons, qui aide à l'esprit, du moins au mien. J'ai éprouvé que d'aller vite offusque, et empêche l'exercice de mes idées. J'ai remarqué qu'il en était ainsi du plus grand nombre de ceux

qui parlent sur-le-champ; et au fond, Gerbier, le meilleur des orateurs que j'aie entendus, parle avec cette sorte de lenteur. Quand il débite, il a l'air de méditer avant chaque phrase, et de ne la donner que comme un résultat nécessaire ; différant en cela de tous les autres, qui semblent lâcher des mots à tort et à travers.

Il a cette mesure que je conçois, et que je ne puis noter; ne croyez pas que ce soit là une véritable lenteur; on la déguise tantôt par la force, tantôt par la chaleur qu'on donne à certains mots, à certaines phrases. Il en résulte une variété qui plaît, mais le fond est toujours grave et posé.

Linguet me disait qu'il ne pouvait composer que pendant les deux nuits qui précédaient le jour où il devait parler; que cette fermentation remuait ses idées, et même qu'en l'échauffant ainsi, sa voix y gagnait. Il est sûr qu'il n'y a pas de mal, quand on doit parler, de s'échauffer un peu la gorge avec du sucre. Linguet n'a pas le débit le plus naturel; mais il est plein de grâce; il appuie sur certains mots avec affectation peut-être, mais c'est une affectation qui plaît. Il trouve l'art de tout faire ressortir.

Savez-vous pourquoi il est essentiel de prendre sa voix dans le milieu, en un mot de *parler* sa voix? c'est qu'on ne prononce jamais bien, on n'articule jamais avec la rondeur et l'étendue convenable, on n'est jamais maître de soi ni de ses intonations, que quand on a de la force : or, on n'a de force que lorsqu'on n'est point gêné. Si vous êtes gêné, vous enflez votre voix, vous la forcez ; dès lors plus de variété, plus d'intonation, plus de vérité, tout disparaît. C'est encore par cette raison qu'il ne faut point chercher à imiter la voix d'autrui, à moins qu'elle ne se rapproche du genre de la nôtre.

La voix basse fait le plus d'effet et de plaisir, mais sans perdre les sons hauts qui sont les plus pathétiques.

La clef de la voix, dans l'échelle musicale, répond à la clef du caractère dans l'échelle morale.

L'âme de la voix est dans les sons prolongés et soutenus.

Mademoiselle Clairon dit certains mots avec une force incroyable. — Il faut, disait-elle, établir la prononciation sur une base stable et fortement appuyée, enfler la voix sur certains mots

pour les faire valoir, ne pas élever, mais appuyer la voix. S'étudier chaque jour à monter imperceptiblement sa voix, s'appliquer à la fortifier afin que chacune de ses paroles paraisse venir du commandement. Il importe plus qu'on ne pense de parler ferme et de ne rien dire avec mollesse : fortifiez la voix, le caractère se fortifie de même temps. Le rapport, c'est qu'en général la voix forte est la voix de l'obstination.

Ce n'est qu'en parlant, et non en lisant, que l'on peut rendre vraiment sensible ce qu'on dit. Quelques gens habiles pensent cependant qu'il faut lire, et c'est l'usage des avocats du parlement de Bordeaux, autrement on *patauge;* les idées se relâchent, s'affaiblissent et s'éteignent bientôt. C'est ce qui arrive à M. de Saint-Fargeau. De là le mot favori de la plupart des avocats qui aiment tant à *causer d'affaires.* Pour concilier la nécessité d'un style plein et serré avec l'autre, je pense qu'il faut *apprendre par cœur*. Il est vrai qu'il en coûte; mais la gloire est au bout, et c'est la manière de surpasser, et ceux qui parlent et ceux qui écrivent. En ne parlant jamais au hasard, on n'hésite jamais, toujours on excite l'admiration et dans ce senti-

ment qui se manifeste chez autrui on puise une nouvelle force et une nouvelle fécondité.

Il peut y avoir mille manières d'exprimer une chose ; mais il n'y en a qu'une seule de vraiment naturelle ; c'est celle-là qu'on doit chercher. Au reste, il y a la manière naturelle en général, et la manière naturelle en particulier, à celui qui parle : le talent de la déclamation résulte peut-être de cette double combinaison.

Avant de parler, j'aime à me recueillir profondément, à prendre des résolutions avec moi-même, à me dire, suivant le conseil de Larive : j'irai doucement dans tel endroit, plus fort dans tel autre. Dans cette partie de mon discours, je serai attentif, méthodique, discuteur ; dans cette autre, pressant, éclatant ; ailleurs, touchant, etc., et en général, dans tout le discours, je me posséderai. Je ménagerai, sans affectation, tel geste, telle pause dans tel moment. J'économiserai ma voix, je ne la prodiguerai pas en commençant, afin qu'elle ait la liberté de s'élever, et qu'il paraisse m'en rester beaucoup en finissant. Je prendrai dans le bas, en général, pour éviter les cris et me trouver riche en inflexions ; car c'est cette variété qui fait la vérité et la beauté du débit.

Il faut toujours avoir l'air de créer ce qu'on dit. Il faut commander ses paroles. L'idée qu'on parle à des inférieurs en puissance, en crédit, et surtout *en esprit*, donne de la liberté, de l'assurance, de la grâce même. J'ai vu une fois d'Alembert à une conversation chez lui, ou plutôt dans une espèce de taudis, car sa chambre ne méritait pas d'autre nom. Il était entouré de cordons bleus, de ministres, d'ambassadeurs, etc. Quel mépris il avait pour tout ce monde-là ! Je fus frappé du sentiment que la supériorité de l'esprit produit dans l'âme[1].

1. On nous permettra de rapporter ici une anecdote qui n'est pas étrangère au sujet, et que nous croyons très peu connue. Le célèbre d'Alembert avait dans sa jeunesse le talent d'imiter à un degré de perfection qu'on aura peine à croire. Un jour qu'il dînait chez le marquis de Lomellini, envoyé de Gênes, ce ministre, instruit du talent de son convive, avait invité mademoiselle Gaussin et mademoiselle Dumesnil. D'Alembert imita successivement, et avec une vérité frappante, le ton, la voix, les gestes de Sarrazin, de Quinaut-Dufresnes, de Poisson, etc. Et comme ils étaient absents, il fit sortir les plus petits défauts qui se trouvaient dans leur débit. Mademoiselle Gaussin désira de se voir imiter. D'Alembert s'en défendit quelque temps, par la raison qu'elle était trop accomplie ; enfin il céda. L'illusion fut complète, mais très flatteuse pour mademoiselle Gaussin : car plus l'imitation était parfaite, plus elle eut de quoi être contente d'elle-même. On sent bien que mademoiselle Dumesnil voulut avoir son tour. Elle prit une attitude imposante, mais qui n'en imposa point à l'imitateur. Il commence,

Il n'y a point de sensibilité sans détail, de mémoire sans activité, de beau langage sans assurance, et même sans quelque audace, de grâce sans liberté.

Ce qu'il y avait d'étonnant dans Lekain, c'était l'accord parfait de ses mouvements, de son corps, de ses gestes, de toute sa personne, de son visage et de sa voix. « Quelquefois j'arrivais trop « tard, me disait M. Thomas, et je me trouvais « sous le théâtre. Alors ne voyant point Lekain, « mille choses me paraissaient dites d'une ma- « nière fausse. Mais quand je parvenais à l'or- « chestre, et que je voyais cet acteur, l'accord « admirable et complet de son être remettait au « ton de la nature les accents mêmes qui parais- « saient le plus en sortir. »

Ceci me rappelle un trait du même genre. La

on est attentif : à peine avait-il dit sept à huit vers, que mademoiselle Dumesnil s'élance de son siège, en criant : « Ah! voilà mon bras gauche, mon maudit bras gauche ! Il y « a dix ans que je travaille à en corriger la raideur, et je n'ai « pu encore y parvenir. Oh! monsieur, je vois bien que rien « ne vous échappe. Je vous promets de faire de nouveaux « efforts pour en venir à bout. Mais aussi vous ne pouvez « me refuser de me donner vos conseils. Vous avez trop de « tact pour n'être pas un excellent maître de déclamation. » Nous tenons cette anecdote d'un ami de d'Alembert. (*Note de Millin.*)

déclamation de Gerbier, le mouvement de ses yeux et de son visage, produisent un tel effet magique, que dernièrement, après l'avoir entendu, je fis une observation assez curieuse. A tous ceux qui l'avaient vu en face, il avait paru beau, admirable, et presque le même que dans les jours de sa gloire. Tous ceux qui s'étaient trouvés derrière lui l'avaient trouvé vieilli et tombé.

Je reviens à Lekain. Les rôles où cet acteur excellait, ajoutait M. Thomas, étaient les rôles passionnés ; Orosmane, Vendôme, Tancrède, Gengiskan, Venceslas, Warwick, etc. Il n'avait pas ce qu'on appelle beaucoup d'esprit, mais nul homme ne reçut de la nature une sensibilité plus profonde, plus variée. La sensibilité des acteurs est souvent en dehors, parce qu'ils n'en ont point une réelle. Celle de Lekain était toute en dedans. Elle ressemblait à ces monuments antiques, qui ne s'élèvent qu'à peine au-dessus du sol, et dont les colonnes, couvertes par la terre, laissent deviner toute leur hauteur à l'imagination du voyageur. On ajoute même machinalement à tout ce qu'on ne voit pas, et qu'on ne fait que pressentir. Lekain, dans ces moments,

produisait des effets terribles par des sons brisés en éclats, qui partaient de l'âme et semblaient y rester; dans d'autres moments c'était un lion rugissant, un lion qui avait brisé sa chaîne. A lui seul il remplissait tout le théâtre. Il étudiait profondément ses rôles. Il y a tel rôle qu'il a travaillé pendant dix ans. Il étudiait scrupuleusement son geste, comme étant le véhicule de la vérité de sa diction.

On le félicitait de ce qu'au théâtre il paraissait avoir plus de six pieds. Il répondit : « Ce n'est « point par notre corps que nous sommes grands, « c'est par notre âme. »

Il avait coutume, une heure avant de jouer, de se promener seul sur le théâtre, de l'arpenter, de se remplir des fantômes de la tragédie. Nous devrions transporter cette méthode dans nos études. On ne se pénètre pas assez de l'objet qu'on veut rendre. Il faut le personnifier, se placer auprès de lui, le voir. C'est ainsi que M. G... m'a dit qu'il était parvenu, en peu d'heures, à composer le beau portrait de saint Bernard.

Point de beau débit sans la richesse des intonations. Il y a des comédiens, et beaucoup même

de ceux qui passent pour les meilleurs, qui ne parlent que sur trois ou quatre tons.

J'ai éprouvé que rien ne me donnait la possession de mes idées, comme de faire longtemps une même chose, ou de m'y préparer par des travaux analogues, mais plus difficiles. Par exemple, pour m'exercer à la déclamation, j'ai déclamé à outrance, pendant une heure entière, les fureurs d'Oreste, les rôles de Thoas et de Mahomet. Je m'étais éraillé tout le gosier. Le soir je déclamais tout avec une force, une facilité extrême, et beaucoup de vérité. Pour quoi que ce soit, il faut se monter. Le talent commence par les efforts violents dont il se compose, ensuite il se rassoit, s'épure et approche de la perfection.

Très peu de gestes pour un orateur du ministère public, me disait mademoiselle Clairon, votre genre est la noblesse et la dignité au suprême degré. Très peu de gestes, mais les placer à propos, et observer les oppositions qui font ressortir les changements de gestes.

Il importe d'être ferme sur les pieds, qui sont comme la base du corps, et de laquelle part toute l'assurance du geste. On ne peut trop s'exercer dans sa chambre à marcher ferme et bien sous

soi, les jambes sur les pieds, les cuisses sur les jambes, le corps sur les cuisses, les reins droits, les épaules basses; le col droit, la tête bien placée. C'est ce qu'enseigne la danse noble et figurée.

Voulez-vous faire paraître vos yeux dans toute leur grandeur? baissez la tête, baissez-la jusqu'à ce qu'elle vous pèse. On sent en effet qu'en haussant la tête, les yeux se raccourcissent. Voulez-vous exprimer l'attention? tournez-la légèrement; par là vos yeux tournent et s'arrêtent. Autrement, écouter en face, annoncerait plutôt de la stupidité que de l'attention. Voulez-vous peindre l'étonnement? laissez tomber le bas du visage; la frayeur? agitez les lèvres.

J'ai remarqué qu'en général les gestes devenaient plus faciles, lorsque le corps était incliné. Quand il est droit, si les bras sont longs, on risque de manquer de grâce. Les gestes à mi-corps sont infiniment nobles et pleins de grâce.

Plus on pourra raccourcir le bras par l'opposition du corps, et moins, peut-être, le geste coûtera.

Madame Larive m'a dit que son mari s'occupait surtout à contracter l'opposition du corps

et du bras, ce qui donne en effet au geste beaucoup de grâce.

La noblesse vient de la position des épaules, de la longueur du col, et de son mouvement sur son pivot. Elle est beaucoup dans le mouvement *tonique*.

N'agitez point le poignet, même dans les plus grands mouvements. Je me suis aperçu que les saccades du poignet détruisaient la noblesse et la grâce.

Mademoiselle Clairon, en parlant, tient son poignet un peu hors de bras. J'ai entendu critiquer cette position ; mais elle me plaît assez.

Observez les mains de Brizard pour la manière dont elles remuent au bout du poignet.

Molé a beaucoup de petits gestes, et sûrement en a trop. Mais quelle aisance ! quelle liberté ! quelle grâce ! — L'aisance dans tout. — Joindre la grâce à la force.

Avant d'exprimer un sentiment, faites-en le geste. C'est presque toujours la meilleure méthode. — Deux mois après avoir eu cette pensée, j'ai été tout fier de trouver à Bordeaux, dans les manuscrits de Montesquieu, que c'était ainsi que le célèbre baron en usait souvent.

Une observation essentielle est celle-ci. Le geste est le mouvement du bras, et non pas le mouvement de la main. Voilà d'où vient le principal défaut de Saint-Prix, acteur des Français ; je le lui ai dit, et il en est convenu. Ce principe est bien simple! eh bien! c'est le plus fécond, du moins pour moi ; c'est celui qui m'a le plus facilité les gestes, que j'avais jusque-là d'un raide, d'un sec, d'un sautillant épouvantables. Ainsi la plupart du temps, chez Larive, même dans les mouvements les plus véhéments, la main ne paraît être qu'au bout du bras, mais le poignet n'agit point.

Seconde observation. — Les meilleurs acteurs disent souvent plusieurs phrases de suite, sans faire aucun changement de geste. Ils ont raison. Il en faut éviter la multiplicité : car alors, plus vous voulez marquer de choses, et plus vous en effacez en voulant également les marquer toutes.

Il y a souvent une grande expression à n'en pas mettre. Dans les pauses, on ne paraît jamais plus pathétique. La tête et ses mouvements peuvent produire de très grands efforts sans le secours du bras.

Plus on peut diminuer le nombre des gestes, plus ils sont simples et plus ils feront d'effet. Chaque sentiment doit avoir son geste caractéristique. Je ne crois pas cependant que le nombre des gestes principaux soit très étendu. J'ai observé que les meilleurs acteurs n'avaient qu'une certaine quantité de mouvements assez bornés, et qui reviennent sans cesse. Est-ce leur faute, ou celle de leur art?

Le geste multiplié en petit est maigre. Le geste large et simple est celui d'un sentiment vrai. C'est sur ce geste que vous pourrez faire passer un grand mouvement.

Je voudrais essayer, dans toutes choses nobles et simples, et qui ne comportent point de chaleur, de ne me permettre qu'un demi-geste, lent, et même rare. Lorsqu'ensuite il faudrait dire quelque morceau vivement, comme le moindre geste, si peu animé qu'il fût, paraîtrait vif! — Les oppositions. — L'économie.

Troisième observation. — Ce qui rend souvent le geste pénible et gauche, c'est qu'on ne laisse pas tomber son bras à propos, ou qu'on le laisse tomber à tout propos. En cela consiste le lâche

et le traînant du geste. Le moins que vous pourrez laisser tomber votre bras, ce sera le mieux. J'ai vu Larive et les bons acteurs varier tellement le mouvement de leurs bras pendant plusieurs vers, et même des tirades entières, que ce bras ne tombait que très rarement, et tout à la fin. — Qu'il tombe mollement et sans saccade.

On n'applaudit jamais en fait de geste que ce qui paraît original. Sans cela le geste serait irréprochable, mais ne serait que de la fabrique et de la routine.

L'âme du bras est dans le coude. — C'est dans le coude que le mouvement commence nécessairement. — Quand vous voudrez hausser le bras, haussez le coude ; qu'il soit en général de niveau avec la main. Ouvrez aussi les bras. Ces gestes ouverts et à côté du corps valent mieux que ceux qu'on fait devant soi. — En élevant le coude, vous arrondissez le bras. — Baissez aussi la tête, pour avoir l'air d'élever le bras. Le geste est dans la combinaison de la tête et du bras. — Levez le bras tout d'une pièce, c'est-à-dire le bras et la main ensemble.

Que le geste remonte toujours, ainsi que la perspective de la terre. Faites souvent le geste

avant de parler. Qu'il en reste souvent une fin qui puisse monter encore quand vous aurez parlé.

Dans certains moments, ouvrir les yeux le plus grand possible ; — il est bon aussi de descendre les yeux avant de reprendre le geste, cela opère dans le geste une suspension.

On peut soumettre à des règles le mouvement des yeux, celui de la tête, celui du corps, celui des bras, celui des mains.

Changez avec soin la tête de place, et pour cela changez les pieds. Mettez quelquefois la tête dans les épaules. Changez la position du corps, vous changez la tête.

Les doigts ouverts et écartés annoncent l'étonnement, l'admiration, la surprise ; y joindre aussi l'élévation de la poitrine qui se dilate pour recevoir l'idée qui la frappe.

J'ai recueilli ces observations au théâtre. Je ne sache pas qu'elles soient écrites nulle part.

SUR LA CONVERSATION

SUR LA CONVERSATION

J'ai rencontré dans le monde plusieurs hommes célèbres. Chacun avait une tournure d'esprit différente, et cette différence se faisait sentir dans leur conversation. Je les ai beaucoup observés, car je suis entré jeune dans la société, et j'ai longtemps fait le rôle d'écouteur. Aujourd'hui que je me rends compte de ces observations, il m'a semblé que l'on aurait un prodigieux avantage, soit comme homme du monde, soit comme orateur, si l'on était venu à bout de réunir :

Le ton, tantôt éloquent et fort, tantôt fin et délié, toujours retenu, de M. Thomas.

L'air inspiré, l'expression enthousiaste et poétique de l'abbé Arnaud.

La tournure piquante, élégante, académique de l'abbé Delille.

La voix forte et mâle, le port noble, colère, le geste majestueux, la beauté, la franchise fière et bonne de Larive.

L'affabilité gaie et seigneuriale du comte de Mercœur.

Les pinces mordicantes de l'esprit de Chamfort.

La liberté, l'aisance, la grâce théâtrale et sociale de Molé.

Le ton noble et poli, l'esprit de justice de M. Duval.

Je ne sais quoi, mais quelque chose dans la mémoire effrontée et le courage honteux de l'abbé Maury.

La repartie piquante et soudaine de madame de Mongl...

L'attitude politique, et la voix soutenue, royale de mademoiselle Clairon.

L'accent bas, calme, profond, gascon et léger, le ton de découverte, l'œil roulant ou fixe, la manière de lever la tête, de plier le front, de M. Garat.

La conversation analogique, métaphysique et

haute, l'existence rustique, désabusée, maritime, patiente, provocante, à projets; l'égoïsme littéraire de M. de la Salle.

La parole diviseuse, précise, vouée à de grands objets, soit politiques, soit gracieux, de M. Cérutti.

L'air d'un homme à part, isolé, le ton bonhomme qui conte des histoires et sème les vérités, de M. de Buffon.

Les manières sensibles, naturelles et simples de Gerbier.

Le silence du célèbre Franklin.

L'audace verbeuse et brillantée de l'abbé Fauchet.

La facilité intrépide, la voix haute de Bonnières.

Le coup de gueule dur et ferme de Martineau.

Le débit concentré, riche d'inflexions, les éclats soudains et perçants du fameux Lekain.

Les poumons infatigables et vastes, l'air simple et convaincu, du P. Beauregard.

La candeur jeune, intéressante de la déclamation de Saint-Phal.

Les beaux gestes, les mains, l'accent pater-

nel, l'éclat vigoureux et entraînant dans le débit de Brizard.

Les barangues longues et soudaines, la présence d'esprit, la voix forte de d'Epresmesnil.

La manière de conter de d'Alembert.

La parole vive et expansive de Lavater.

L'entretien continu et bien français de Marmontel.

Le feu d'artifice, les étincelles piquantes de Barthe.

La tournure simple, mais supérieure et entièrement exempte de ce qu'on appelle misères, l'esprit sérieux, étendu, calculateur, géomètre, instruit dans tous les genres ; l'habitude constante et l'amour des détails, la facilité d'y apporter une philosophie saine, des vues politiques et administratives, une connaissance du cœur humain, un peu de malignité même dans les récits de M. de Condorcet.

Le génie d'analyse, le scepticisme et l'intelligence chercheuse de M. de la Grange.

Il est un autre homme dont la conversation fait souvent mon bonheur. Élevée, soutenue, en général calme et coulante, presque toujours heureuse, piquante, et même gaie quelquefois, rem-

plie de ces tournures qui n'appartiennent qu'à l'excellent style, de ces sensations déliées qui n'appartiennent qu'à un esprit fin et étendu, enfin brillante et pure, et par-dessus tout claire comme un rayon de soleil, cette conversation ressemble à une belle lumière qui ne demande qu'à être approchée de beaucoup d'objets, et qui répand un jour enchanteur sur la vie.

Rousseau avouait souvent les obligations qu'il avait à Diderot, celui de tous les hommes qui, par la parole, influait le plus puissamment sur ceux qui l'écoutaient, celui dont on a dit que la conversation valait mieux qu'un livre, parce qu'elle instruisait et persuadait, ce que les livres ne font pas toujours.

Rousseau brillait peu lui-même dans la conversation, comme Lafontaine et Corneille, et son entretien ne laissait pas même soupçonner ce style énergique, impétueux ou touchant qui caractérise ses écrits. Mais au défaut de la parole, son regard était toujours éloquent, et l'on sentait bien, en le voyant, que ce regard n'était pas celui d'un homme ordinaire.

Dans la conversation même, Rousseau ne se négligeait jamais. Il *ponctuait* singulièrement

bien toutes ses paroles, à moins qu'un sentiment ne l'agitât, et ne le fît sortir de lui-même.

Rousseau parlait quelquefois avec chaleur. Ce n'était pas de la chaleur d'éclat, c'était une chaleur concentrée, qui agitait ses membres.

Lorsque Diderot n'avait à dire que des choses ordinaires, ou de peu d'effet, il prenait un ton doux et clair.

DÉTAILS

SUR LA SOCIÉTÉ D'OLTEN

(A PARIS 1790)

DÉTAILS SUR LA SOCIÉTÉ D'OLTEN

(A PARIS 1790)

Quod genus hoc hominum? Quæve hunc tum [barbara morem.
Permittit patria?...

VIRGILE, *Æneid.*, I, 1.

Ne manquez pas, me dit à Strasbourg un savant qui a beaucoup voyagé, d'aller voir l'assemblée d'Olten. Vous serez en Suisse précisément à l'époque où elle se tiendra; elle est fort curieuse.

Voici en quoi consiste cette société : toutes les années, les mardi, mercredi et jeudi, qui précèdent la Pentecôte, les patriotes helvétiques, et surtout les savants les plus éclairés et les artistes les plus habiles, se rassemblent de toutes

les parties de la Suisse; deux cents personnes composent ce club national. Il y vient des dames; on y reçoit aussi des étrangers. Outre l'avantage de pouvoir être spectateurs, ils y trouvent encore celui de faire connaissance avec les hommes célèbres de la Suisse, et de se procurer des amis dans les cantons qu'ils se proposent de parcourir. Les petits cantons sont ceux qui fournissent le moins à cette assemblée. Une fierté sauvage, et même un peu grossière, les retient chez eux; et comme ils sont en grande partie catholiques, on prétend que les capucins, qui, dans ce coin du monde, jouissent d'une influence qu'ils ne sont pas accoutumés d'exercer ailleurs, ont un soin extrême de les entretenir dans cet éloignement, de peur que la contagion des hérétiques n'aille leur gâter des consciences dont ils possèdent seuls la direction. Le but de cette réunion est de lier ensemble tous les cantons par une amitié et une fraternité mutuelle. Ces différents états se voient, pour ainsi dire, dans la personne de leurs principaux habitants. La chaîne de leurs montagnes semble alors resserrer de plus en plus leurs cœurs. Dans ces grandes occasions publiques, des nationaux, fiers d'un même

titre, n'ont besoin que d'un jour pour se voir et s'aimer ; et il faut avouer que l'absence est ensuite le meilleur moyen pour que cette amitié ne s'éteigne pas.

Le lieu de ce rendez-vous patriotique et littéraire est la petite ville d'*Olten*, située sur les bords de l'*Aar*, devant de belles montagnes couvertes de forêts, et couronnées par des sapins. Olten n'a guère plus d'apparence qu'un village. Il y a dans la Suisse deux cents villes qui ne valent pas mieux ; mais elles ont le plaisir de se gouverner elles-mêmes, de rendre la justice autour d'elles, d'avoir, en un mot, une municipalité. L'heureux *bourgeois* y exerce avec orgueil les fonctions que son peu de talent ou d'instruction l'eût empêché d'obtenir dans une grande cité. L'assemblée n'était pas d'abord à *Olten*. Lorsque le célèbre *Gessner* fut un de ses premiers fondateurs, elle tenait ses séances à deux lieues de là, à *Schinschnach*, petite ville protestante ; mais on s'aperçut que les catholiques n'y venaient plus, et par une condescendance dont les protestants aiment à donner l'exemple (avec un peu d'affectation peut-être, mais du moins avec une affectation plus pardonnable que l'hu-

meur qui exige tout, et ne se prête à rien), on a transporté la société à *Olten*, ville catholique, et dont la position est à peu près aussi commode que celle de *Schinschnach*.

Lorsque j'arrivai à *Olten*, il n'y avait que trente personnes, et quoiqu'il ne fût que onze heures du matin, déjà l'on était à table. L'aubergiste me mena au bout de la grande rue dans un vaste grenier où se trouvaient ces messieurs. Vainement lui observai-je qu'en ma qualité de piéton, je n'étais pas encore présentable. En effet, si mon costume était commode, il n'était pas magnifique ; une veste de toile bleue rayée, un pantalon de la même étoffe et point de bas, voilà quelle a été toute ma toilette pendant quatre cents lieues que j'ai faites à pied. Bah ! dit-il, tout ça ne fait rien pour des Suisses. J'allai prendre place à la longue table. Mon premier soin fut d'observer les figures : il y en avait d'excellentes. J'avais à ma droite un énorme ministre du canton de Bâle, vrai cochon, grosses lèvres, col enfoncé dans les épaules ; quand il voulait regarder son voisin, il commençait par fermer les yeux, puis il les rouvrait tout grands et vous fixait avec le dessous de l'œil. A côté de lui était un

professeur en théologie de *Zurich*, étique et jaune, à dents de cheval. Il avait jeté sur la nuque de son long col une ample perruque à marrons, dont la moitié, prise dans le collet de son habit, donnait, à ce qui restait extérieurement, l'air d'une queue de perroquet déjetée. Plus loin, un petit pasteur pâlot de Neufchâtel, coiffé en jockey, faisait le joli cœur auprès d'une Bâloise au bec serré, qui ne riait que du coin d'une lèvre. Le petit coquin avait à son autre côté une baillive à triple menton du pays de Berne ; vieille vache qui, d'un bout de la table à l'autre, appelait son mari avec une voix d'homme, et disait toujours : *Monsieur le Paillif!* — Le président de la société, M. Orelli, de *Zurich*, était assis au milieu de la table. Il avait devant lui une petite statue en bois, travaillée par Trippel, le plus habile sculpteur de la Suisse, et représentant leur grand *Guillaume Tell* au moment où son fils, qu'il embrasse, lui rapporte la pomme percée sur sa tête, et la flèche passée au travers. Cette statue est d'une grande expression. *Tell* est adossé contre un tronc d'arbre, sur lequel s'élève une large coupe de la liberté. Un étranger qui arrive, et dont les idées sont en-

core poétiques, admire cet ornement simple et auguste.

Lorsque le repas fut vers sa fin, il survint une demi-douzaine de musiciens coureurs de villages. Ils se placèrent devant nous en demi-cercle ; au milieu, une bonne maman en cornette, apparemment la grand'mère de la troupe, tenait dans son bec une clarinette qu'elle maniait avec dignité. Deux grandes filles bien bâties, établées à chacun de ses flancs, et affublées d'un chapeau rond, donnaient du cor; tandis qu'un ménétrier et un petit bonhomme fermaient les deux bouts de ce chœur grotesque, l'un par une flûte, l'autre par un violon. Je n'ai jamais rien entendu de plus aigre et de plus discordant que ce concert de famille. Ils entonnèrent une musique suisse : à l'instant, à mon grand étonnement, chacun des convives tira un papier de sa poche, et vieux ou jeunes, femmes ou prêtres, depuis le petit ministre jockey jusqu'au curé calotte à l'oreille, tout le monde se mit à chanter une chanson nouvelle, composée pour *Olten* par un jeune ecclésiastique de Lucerne. Voici la traduction de cette chanson allemande, dont l'air est agréable et parfait pour de pareilles occasions. Il fut inventé

anciennement par un poète suisse, nommé *Jubart*, dans une circonstance où leurs troupes affligées quittaient la patrie pour aller à une guerre étrangère.

CHANT D'OLTEN

(1790)

TRADUCTION

Le mois de mai ranime la nature, et revient orner pour les Suisses les bocages et les prairies d'*Olten*.

Helvétiens ! chantez le bonheur de vous voir fraternellement. Qu'il est grand, qu'il est beau, mes frères, de ne former qu'un cœur et qu'une âme, quelque nombreux que nous soyons !

Dès qu'un vrai Suisse se rend à *Olten*, une salutation franche, un serrement de mains, un baiser fraternel, et un séjour agréable l'y attendent.

D'un œil serein nous contemplons notre chère

patrie, et nous nommons *loyal*, celui qui l'aime sincèrement, et qui est prêt à s'immoler pour elle.

Pénétrés d'une reconnaissance qui se peint dans nos yeux, nous voyons que chaque état libre de la Suisse possède des hommes sages et fidèles, qu'il est solide et florissant.

Nous disons avec une confiance et une énergie qui remplissent le fond de notre âme : Nous voulons faire encore plus de bien, dans le bonheur et dans le malheur ne pas nous reposer en esclaves. — Oui, vrai ; aussi vrai que la liberté existe ?

Pleins de confiance en la nature, nous nous reposons dans son sein. Lorsqu'un Suisse en salue un autre dans une vallée sombre et fraîche, une larme involontaire échappe de ses yeux.

Ici retentissent les chants de la liberté, ces chants purs de l'habitant des Alpes. Quels sentiments de vertu et de sécurité n'excite pas l'éloge de Tell et de Winkelried, chanté dans le petit bois d'Olten ?

Aucun terme ne peut exprimer les biens qu'Olten nous offre ; cette gaieté, cette confiance que produisent rarement les plaisirs de ce monde, on s'en souvient toute la vie.

Ah ! mes frères, il n'en fut pas toujours ainsi. Dieu donna de la force à nos pères ; il les rassembla dans les vallées de Grutli, et, tout à coup, nous fûmes libres.

Temps heureux ! un préjugé farouche ne nous sépare plus. Il n'y a plus d'esprit de division, ni de prince dispensateur des grâces et des richesses. Vive Olten !

L'on dit bien de certain Suisse qu'il n'est plus digne de ce nom ; que dégénéré il n'aime plus que l'or, la faveur et les femmes. Qui, d'entre nous, mériterait ce reproche ? Qui ?...

(Allusion au baron de Bezenval).

Ce n'est pas un frère d'Olten ! Que l'exil et la honte soient son partage ! Qu'il fuie dans un pays d'esclaves. — Qu'il y vende sa main faible aux femmes et aux despotes.

La mâle vigueur de nos pères anime encore nos bras. L'amour de la patrie ne nous commande point à présent d'ensanglanter nos armes ; mais autant qu'il est toujours pur, autant cet amour est toujours brûlant.

S'il ne l'était pas, comment pourrait-on nous nommer un peuple heureux? Les veuves et les orphelins ne sont pas dans les pleurs. Aucune âme vertueuse ne soupire dans les cachots, et ne redemande la lumière. Voilà les fruits du patriotisme!

Approchez, patriotes! Jurez de rester ce que vous êtes, fidèles à vos frères, fidèles à la patrie ; animés d'un courage héroïque dans l'adversité, à la mort. Que ce soit là le serment d'Olten.

Que ce serment soit inviolable et cher à nos descendants, que nos derniers neveux l'entendent une fois par an dans la salle d'Olten.

Entends-le toi-même aujourd'hui, peuple heureux ; toi qui viens de secouer le joug (*la France*)! Vois la face de la liberté : qu'elle est belle! Ne recules pas : le bonheur l'accompagne.

Gouvernes maintenant, souveraine de la terre (*la France*)! Donnes l'exemple du courage. Nous maudissions ton or; il était la source de nos maux : mais nous sommes réconciliés avec toi.

Bientôt, frères, chacun sera libre, en soutenant les droits des hommes. Jurez encore une fois à votre patrie, du cœur, de la bouche et de la main, qu'elle est et qu'elle restera libre!

C'est ainsi que le Suisse aime et chante son pays; c'est ainsi qu'il chante la liberté. Mais l'aime-t-il également? La connaît-il? Est-il vrai qu'il en jouisse? Ah! ce n'est pas par l'Ode d'*Olten* qu'il en faut juger; je dirai dans un instant des choses qui étonneront.

Après le dîner, j'allai me présenter à M. Orelli de Zurich, qui présidait la société cette année. Quand je me fus nommé, il me dit : « *Vous êtes né, monsieur, chez un peuple qui a pris le mors aux dents.* — *Monsieur*, lui répondis-je, *c'est afin de passer tous les autres peuples!* » Quoique la réception assez aristocratique de M. le

président semblât promettre à un Français peu d'égards de sa part, je puis dire que je me suis trompé, il m'a comblé d'amitiés et de soins : il venait toujours me chercher pour causer. Nous allâmes l'après-midi nous promener deux heures sur une jolie terrasse que les capucins d'*Olten* ont sur le rivage de l'*Aar*. Là, M. Orelli m'entretint avec passion de la littérature française. Il passa en revue tous les bons livres, tous ceux dont la lecture avait charmé sa jeunesse ; il me demandait si on les aimait encore ; et chaque fois que je l'en assurais, il semblait renaître aux jouissances de ses premières années. La conversation nous ramena sur la littérature allemande, dont il parla en homme qui la possède, et qui sait la faire valoir. Mais M. Orelli se ressouvint qu'il était président. Il fallut aller rejoindre ses compatriotes. Au retour de la capucinière, je trouvai toute la société répandue dans la grande rue d'*Olten*. Les uns étaient assis à la porte des auberges, les autres se promenaient. Il y avait des tables couvertes de théières et de bouteilles de bière ; déjà l'on recommençait à boire ; tous les arrivants, tous, sans exception, fumaient une pipe, c'était une odeur qui vous suffoquait, et

une fumée à ne pas se reconnaître. Ils s'approchaient de moi, et me lâchant une bouffée, me disaient très sérieusement : *Monsieur le Français, est-ce que ma pipe ne vous incommode pas?* Le spectacle qu'ils me donnèrent le reste de la soirée fut la plus pittoresque de toutes les lanternes magiques. A chaque instant, on voyait venir de toutes les parties de la Suisse des piétons, des gens à cheval, des voitures, des cambiatures, des charrettes; tous ces gens-là se précipitaient au col les uns des autres, comme des amis intimes qui ne se seraient pas vus depuis mille ans : ils s'embrassaient trois fois, car c'est la mode des Suisses qui s'appliquent trois fois leurs visages, de manière à croire qu'ils ne pourront plus les décoller. On ne savait à qui aller, on se prenait les mains, on se réembrassait. Enfin, de compte fait, il arriva cent cinquante-sept personnes, et sur les sept heures du soir toute cette cohue patriotique remonta souper dans le même grenier où l'on avait dîné. Nous avions là six grandes tables longues, couvertes de bouteilles, de chevreuils et de pâtés. En une heure et demie le tout fut dévoré, mais il était dit que nous en aurions encore pour longtemps.

On rapporta de nouveaux vins, et soudain, par un accord presque miraculeux, voilà tous mes Suisses qui se remettent à chanter la chanson du matin. Figurez-vous l'ébranlement que reçut le grenier de deux cents voix ivres, donnant des coups de gueule affreux, et appuyant surtout sur les dernières syllabes du vers avec toute la rudesse à laquelle la langue allemande est déjà si disposée par elle-même. Cette musique, ces cris, ces chants de fraternité, cette image de la patrie, ces sons aigus des plus hautes notes, et leurs accords à la tierce font un si prodigieux effet sur les organes suisses qu'ils ne se possèdent plus ; les convives se lèvent de table, jettent là leurs serviettes parmi les plats, se mettent à courir comme des bacchantes par toute la salle, le verre à la main ; et c'est alors que vous voyez mille simagrées plus drôles les unes que les autres. Tantôt ils trinquent tous ensemble ; si le couplet qui se chante contient quelque image énergique, ou prononce quelque serment, ils lèvent tous la main, tenant en l'air les trois premiers doigts ; tantôt s'accommodant à la mesure, ils se frappent de main en main, chacun reçoit une claque et la rend ; tantôt deux amis se détachent, vont

prendre sur la table une carafe de vin, se donnent un baiser, puis se regardant fièrement et avec allégresse, ils boivent alternativement la même bouteille, et la vident en cadence. Enfin, quand la chanson est achevée, des applaudissements, des cris, des hurlements couronnent cette scène bachique, qui ne tarde pas à recommencer. Tout le monde a un livre de chansons helvétiques. On choisit d'abord. On finit par chanter le livre entier. Est-il épuisé ? Quelque ministre entonne un air de sa composition, après en avoir distribué l'imprimé à tous les assistants. Car il ne faut pas omettre que là (comme non pas ailleurs), presque toutes ces chansons, qui ne respirent que la liberté et la haine du fanatisme, sont composées par leurs prêtres. On porte jusqu'au scrupule l'attention à ce qu'il ne soit rien dit contre la tolérance, rien qui puisse brouiller la religion catholique et la protestante. Pendant le premier repas de la réunion générale, un ministre fait une quête avec un curé. Il semble surtout que le Suisse prenne ces précautions pour prévenir les obstacles qui l'empêcheraient de chanter. C'est en effet le plus beau moment de sa vie, le moment où il se développe le plus. Quelle

douleur quand la nuit s'avance, et qu'il faut cesser de chanter, se séparer, aller se coucher! Mais non, on ne va pas encore se coucher. Des jeunes gens font rapporter du vin ; ils s'écrient : Est-ce que nous ne serions pas prêts à nous immoler pour la patrie? Faisons-lui donc un sacrifice qui en soit le gage. On suspend une épée au plafond, tout le monde est obligé d'aller y enfiler son chapeau ; ce beau monument est sacré : il n'est pas permis d'y toucher; on l'appelle *le père de la Patrie,* on sent que c'est un excellent moyen de retenir le monde que de faire le père de la patrie; personne ne pouvant ravoir son chapeau, il faut bien rester, et en voilà jusqu'à trois heures du matin. Le second jour d'*Olten,* sur la fin du souper, je causais avec un professeur de grec à Berne. La discussion par elle-même était assez importante : tout à coup les chansons de la veille se font entendre à une extrémité de la salle, mon homme n'y est plus, au lieu d'achever sa phrase, le voilà qui chante, puis il me dit : *Je vous demande pardon, c'est un enthousiasme qui s'empare de nous autres, il n'y a pas moyen d'y tenir!*

J'oubliais de dire que pendant cette orgie hel-

vétique il survint un violent orage, mais le père éternel tonnait en vain, on ne fit d'attention qu'au *père de la patrie.*

Le lendemain, à neuf heures du matin, l'académie d'*Olten* tint sa première séance. Le muséum n'était pas magnifique. On se servit de la pièce voisine de celle où nous mangions, toujours au grenier. Avant le discours d'ouverture qui devait se faire en allemand, et qui roula sur les mœurs des anciens Suisses, l'auteur, M. *Orelli*, président, me confia qu'il se trouvait extrêmement embarrassé d'avoir à parler en public, qu'il tremblait de tous ses membres, qu'il n'était qu'un bon homme médiocrement instruit ; non pas fait il est vrai pour être à la queue, encore moins pour être à la tête d'une société, mais bien pour se trouver avec tout le monde, au milieu de la foule. Je m'efforçai de le rassurer en lui disant que tous ceux devant lesquels il allait s'escrimer me paraissaient aussi de fort bonnes gens. Effectivement la société était cette fois je ne dirai pas mal composée, mais très faiblement... Autrefois les *Gessner*, les *Lavater*, les *Pfeffel*, en un mot, tous les hommes célèbres ne manquaient pas ce rendez-vous général ; c'était tous les ans

pour eux un centre de ralliement, un jour de fête. Les gens d'esprit sont les premiers à se lasser de tout; *Lavater*, *Pfeffel*, *Zimmermann* ne viennent plus : ce sont aujourd'hui leurs enfants ou leurs cousins qui les remplacent, quelques conseillers habitués à l'intrigue dans leur canton et qui, en partant de chez eux, se font une affaire du voyage qu'ils entreprennent; quelques professeurs, ministres, ou chanoines, qui vont là comme à un congé ; et, en général, ce sont surtout les jeunes gens des villes, matière bruyante, chantante, évaporée, pour qui le mot de patriotisme n'est qu'un prétexte pour faire du bruit, et qui formant le plus grand nombre, donne nécessairement le ton au reste de la société. Je puis m'être trompé, mais, quoique j'aie causé avec presque tous, je n'en ai trouvé que quatre d'aimables, dont deux étaient instruits, philosophes, et montraient une âme. L'un de ces deux se nommait *Meyer* de Lucerne : l'autre, aussi de Lucerne, s'appelait *Balthazar*. Le troisième était encore de Lucerne, et se nommait *Ruttimann*, digne et excellent jeune homme. Quant au quatrième, c'était un citoyen de Zurich, *Escher de Berg*. Je n'ai vu nulle

part d'être plus prévenant, plus amical, plus sociable, plus occupé des autres, plus constamment jaloux de les servir et de leur plaire. Il était impossible de ne pas céder à ses politesses, de ne pas se lier avec lui, de ne pas l'aimer comme un homme avec lequel on serait heureux de vivre dans tous les pays.

L'académie tint une autre séance le surlendemain. On fit diverses lectures allemandes assez tristes et assez insipides sur des sujets d'antiquités suisses et de politique. Les Suisses, si vous mettez à part quelques phénomènes qui ont brillé parmi eux, ne sont pas un peuple fort spirituel. Leur vie est peu élégante, peu agitée. La pipe et la chanson les absorbent. Ils ont devant les yeux la plus belle nature de toutes les natures du monde, mais il en est très peu qui la connaissent et presque point qui la sentent. Manger et boire toute la journée, prendre du thé, du vin, du fromage et des pommes, fumer, parler à tue-tête, bavarder sans cesse pour ne dire que des pauvretés, voilà les Suisses. Encore tout livrés qu'ils sont à la vie animale, ne connaissent-ils point les commodités les plus ordinaires de la vie. Leurs lits sont trop courts de

deux ou trois pieds pour une créature raisonnable.

De toutes ces lectures que je ne crains point de condamner à l'oubli, j'excepterai cependant celle qui fut faite par le ministre *Bridel*, jeune pasteur de Bâle, rempli de talents et de facilité. Il lut une pièce de vers en français, langue que parlaient un peu les assistants, mais que personne n'entendait. Seul parmi les orateurs de cette séance, il fut applaudi à tout rompre. Il est bien sûr cependant qu'aucun ne comprit sa pièce : ni les beautés, ni les défauts n'en furent aperçus, mais le poète avait eu l'art de chanter l'*Helvétie*, il leur faisait sonner les exploits de leurs pères, leur vaillance, leurs vertus, ils prirent tout cela pour eux, ils s'applaudirent avec transport ; enfin, après le dîner, ils s'emparèrent du ministre *Bridel*, l'exhaussèrent sur une chaise, et le couronnèrent de fleurs, scène qui ne se passa pas sans hurlements à la manière du pays.

Le reste de mon séjour à *Olten* ne mérite pas d'être raconté, si ce n'est une promenade que nous fîmes à une lieue de la ville au château d'*Arbourg*, vieille masure inhabitée, située sur

une haute montagne couverte de bois. Nous étions une trentaine. On eût dit une colonie marchant à quelque conquête. Un jeune homme à tête tondue, bibliothécaire de *Berne*, M. *Wagner*, et qui avait plus de six pieds, fut nommé le grand *gymnasiarque* de notre émigration. Il était deux heures après-midi et le soleil était ardent. Ce grand diable nous mena à travers les bois, les rochers et les précipices. Jamais route ne fut plus pénible, quoiqu'il nous assurât qu'elle était la plus courte. Plusieurs de nos soldats restèrent à moitié chemin, rendus, essoufflés. Pour faire un pas il fallait s'accrocher d'un arbre à l'autre ; la montagne était elle-même comme un grand arbre aux branches duquel il fallait monter. Ce supplice dura plus d'une heure, au bout de laquelle nous nous trouvâmes sur le bord d'un abîme opposé à notre route, et presque aussi peu avancés qu'au commencement. Le grand gymnasiarque fut déposé. On en choisit un autre qui nous tira d'affaire. Mais il aurait fallu aussi un échanson. Nous ne trouvâmes à ce vieux château que de l'eau et des noix ; c'était bien peu pour des gosiers aussi affamés, aussi altérés que les nôtres. Avant que

d'en descendre, le ministre *Bridel* nous proposa d'écrire chacun nos noms et une devise sur un livre qui est là, et que l'on envoie tous les ans à *Leurs Excellences de Berne*. La proposition vint fort à propos. Depuis une heure, ces messieurs, sans pitié pour l'étranger présent, chantaient, à fendre le crâne, leurs chansons helvétiques. C'était toute leur conversation ; j'en étais excédé ; mais comme il faut être honnête, surtout chez une nation étrangère, célèbre au temps jadis, quand mon tour vint d'insérer une devise sur le registre, j'écrivis deux vers de Virgile qui, faisant calembour avec mon nom, étaient en même temps, peut-être, une allusion assez heureuse et assez polie. Voici les deux vers de Virgile :

Divisque videbit,
Permixtos heroas *et ipse videbitur illis.*

Le ministre *Bridel* sentit cette citation, et il eut l'honnêteté d'aller la répéter à tout le monde ; il ne cessait de la redire : ce n'est pas que je prétende me vanter du très petit mérite de m'être souvenu à propos de deux vers latins ; mais je

les rapporte pour faire connaître le sot et stupide orgueil de messeigneurs qui reçurent cette civilité d'un étranger, aussi dédaigneusement que les statues des dieux reçoivent l'encens qu'on brûle sous leur nez. Personne ne m'en parla, ne m'en remercia ; il n'y eut que le grand diable *Wagner* qui me prit la main, et me dit bravo : en quoi je le trouvai tout plein d'esprit. Un gros sénateur de Soleure, grand sautier, c'est-à-dire lieutenant de police, de plus grand sot, et joli biberon, avait écrit pour sa devise :

Quo semel est imbuta recens, servabit odorém.

Testa diu. — Voici le bel esprit et l'érudition vineuse de l'académie d'*Olten !*

N'avez-vous pas remarqué avec plaisir, Monsieur, notre manière d'être? me disait très sérieusement un autre de ces académiciens. *Depuis que nous sommes ici, personne n'a parlé de politique, ni d'objets sérieux, nous n'avons fait que boire, que chanter !*

Mais c'est maintenant à moi de parler un peu politique, il en est temps; je me rappelle que

j'ai promis de m'expliquer sur la liberté des treize cantons, et de dire ce qui en est. O Suisses! vous avez brisé le joug, parce que le jour de l'insurrection, tout le monde est frère, tout le monde est égal! Mais non, non vous n'êtes plus libres; j'en jure par les saines lumières de la philosophie, par les sentiments immuables de l'humanité. Pour être sans rois on peut n'en être pas moins sans maîtres; on peut même avoir encore plus de rois qu'on ne pense, car il m'est permis d'appeler ainsi tous ceux qui, ne tenant point leur autorité du consentement public, ou qui imposant sans raison des ordres que n'a point approuvés la volonté générale, règnent sans trône, et vivent en despotes sous le nom perfide de citoyens. Or, c'est là le reproche que votre nation mérite. Français, et devenu libre à mon tour, je veux enfin désabuser mes concitoyens de l'admiration qu'ils vous prodiguent, sur la foi de votre antique histoire, et sur je ne sais quelles traditions modernes, jamais éclaircies, qui, confondant les roches sauvages et les cavernes solitaires avec l'indépendance, ont fait croire jusqu'à ce jour que l'Helvétie, que l'heureuse Helvétie était le siège auguste et inébran-

lable choisi par la liberté. Est-on libre quand les paysans sont contraints d'apporter dans les villes les fruits de la terre et de leurs sueurs, et de les vendre à une classe privilégiée avant de pouvoir les proposer à autrui? Est-on libre quand un seigneur, un bailli suisse a le droit, pour son seul usage, d'ordonner une corvée, de faire faire un chemin, sans qu'il lui en coûte une obole; d'assujettir les bras de ses malheureux vassaux à lui fendre une route plus douce et plus commode sur le roc où est assis son château, et s'étonne encore aujourd'hui de ce qu'en France nous venons d'abolir les droits féodaux? Est-on libre quand des Etats pauvres sont surchargés de nombreuses et inutiles pensions qu'il faut payer à des intrigants stupides, pour avoir vieilli dans le pouvoir? Est-on libre quand ce sont des magistrats qui gouvernent impérieusement, et que ces magistrats sont choisis par la plus petite partie du peuple, et par la plus noble (car ces Suisses si libres et si simples ont aussi leur noblesse)? Est-on libre enfin quand on ne peut supporter, sans la plus profonde douleur et sans une mortelle jalousie, le spectacle de la liberté naissante chez les autres peuples?

O Suisses! telle est pourtant votre histoire actuelle. Tout ce que je viens de dire, je le tiens de quelques-uns de vos propres concitoyens, hommes vraiment philosophes, affranchis par leur seule pensée, mais gémissant de leur esclavage réel, et qui m'ont raconté tout bas, et presque en confidence, les faits que je m'empresse ici de consigner.

Veut-on encore d'autres faits? Le soir même de mon arrivée à *Olten*, un jeune officier suisse vint me trouver, me parla avec amertume de la révolution, des vains efforts de son régiment, et finit par me démontrer avec quelle bravoure il s'était enfui de Paris à la tête des intrépides dont il était le capitaine. — On peut se rappeler que les trois derniers couplets de l'hymne d'*Olten* font allusion à l'état actuel de la France. Il y eut une intrigue terrible de la part de vieux pour que ces couplets ne fussent point chantés, mais quelques jeunes gens, amis de l'auteur, les entonnèrent, et l'amour du chant qui là, comme je l'ai dit, est irrésistible, l'emporta. — L'homme des petits cantons, qui est en général le plus fier et le plus grossier de la Suisse, appartient à ses prêtres, à ses capucins, et surtout aux présents

de la France. Ainsi, c'est sur le rempart même de la liberté qu'ils marchandent la leur propre à leurs voisins. — Dans les commencements de la société d'*Olten*, l'ambassadeur de France[1] ne vit pas sans peine une association qui, resserrant les nœuds d'un peuple fier, le rendait plus difficile à diviser. Il décria tant qu'il put cette académie, et depuis ce temps les petits cantons n'y viennent point. Enfin, pour achever cette épreuve, je vais citer un fait qui m'est personnel, et qui par l'espèce de sentiment qui animait les auteurs, montre bien jusqu'à quel point le vieillard et l'homme fait portent en Suisse la frayeur de la liberté. Lorsque l'on sut que j'étais Français, quoiqu'il vienne tous les ans beaucoup d'étrangers à Olten, quoique même je fusse connu de plusieurs personnes par un précédent voyage, et notamment du président à qui Lavater avait donné une lettre de recommandation pour moi, ainsi qu'à quelques autres membres de la société, voyageant à Paris, je vis cependant de petits conciliabules où les gestes me disaient qu'on parlait de moi, et qu'on m'évitait. Je reconnus

1. M. de Beautteville.

des Soleurois au gros ventre, visage rouge, œil fixe, tête chauve, vraies faces de tyrans romains, qui, fronçant le sourcil et faisant de leurs grosses lèvres une moue abominable, semblaient s'entretenir avec importance. Quoique je fusse évidemment l'objet de leur conversation, je n'y fis pas grande attention d'abord. Il est assez naturel qu'on se dise quelques mots sur un nouveau visage; ma pensée n'alla pas plus loin. A la promenade de la capucinière, me trouvant avec un autre Soleurois, quelqu'un parla de Soleure. Je parlai de l'extrême dévotion que j'avais trouvée dans cette ville, dévotion qui est poussée à un tel point que ce qui marche dans les rues marmotte continuellement les grains d'un chapelet qu'il porte à son bras, et que, depuis quatre heures du matin jusqu'au coucher du soleil, les églises, les chapelles, les pèlerinages ne désemplissent point. Mon Soleurois reprit alors la parole, et d'un ton mystérieux et administrateur, il observa qu'il n'y avait rien de plus essentiel que d'entretenir le peuple dans de pareils sentiments ; que si les magistrats lui laissaient une fois ouvrir les yeux, bientôt il leur *péterait dans la main* (ce furent ses expressions aussi nobles que

philosophiques) ; que c'était cette indévotion qui avait perdu la France, dont la constitution jusqu'alors avait été si belle, et si heureusement fondée sur trois ordres, à la tête desquels était le clergé ; il ajouta enfin qu'un étranger avait eu dernièrement l'audace de venir prêcher au milieu d'eux des maximes de tolérance et d'humanité, mais que par bonheur on s'en était bientôt aperçu ; qu'on avait traité cet homme comme il le méritait ; qu'un bon cachot l'avait mis à l'ombre pendant huit jours, et qu'ensuite, on l'avait reconduit à pied, d'archers en archers, jusque sur la frontière de sa patrie. L'auguste sénateur termina ce discours par le vœu de retrouver un pareil coupable, assurant bien que cette fois il ne serait pas reçu aussi doucement, mais qu'un exemple terrible instruirait l'univers à respecter Soleure. Très édifié de cette péroraison, que d'ailleurs la tournure de l'entretien avait amenée assez naturellement dans la bouche de ce vilain, j'étais à cent lieues de penser qu'elle pût me regarder. Assurément personne ne m'avait donné mission pour aller évangéliser les tribus Suisses, déjà si libres aux yeux de la France ! Ce ne fut que trois jours après, et presque au moment de partir d'*Olten*, que

quelques jeunes gens vinrent, de leur propre mouvement, me faire amende honorable, pour leurs compatriotes, de la fausse opinion qu'on s'était inutilement efforcé de leur faire prendre sur mon compte. Ils m'apprirent alors qu'un certain M. *Schloutz*, conseiller de Soleure, personnage dartreux et galeux depuis la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds, m'avait travaillé le plus joliment du monde dès le jour de mon arrivée, et cela sans aucun motif, sans même m'avoir jamais connu, mais uniquement par le plaisir de nuire. Tranchons le mot ; ce M. *Schloutz* m'avait affublé de l'honorable qualité d'espion. « Quelque décrié que soit le sieur *Schloutz*, « m'ajoutèrent, avec ingénuité, ces jeunes gens, « (car c'est le plus mauvais sujet de la Suisse, « qui la vendrait pour un petit écu), vous savez « que la calomnie trouve toujours quelque espèce « de créance ou du moins de soupçon, mais nous « n'avons pas tardé à reconnaître que vos ma- « nières simples et égales étaient celles d'un « honnête homme ; nous avons appris d'ailleurs « qui vous étiez, et le soir dans nos chambres « nous avons ri bien souvent en nous couchant, « de la bonhomie de M. *Schloutz* et de la terreur

« panique de nos vieillards. » — Je remerciai ces messieurs de leur confidence, mais je me plaignis à eux de ce qu'ils ne me l'avaient pas faite plutôt; je leur dis que si j'avais pu deviner qu'une portion de l'assemblée conçût de moi cette glorieuse et charitable idée, malgré tout le plaisir que me faisait leur compagnie, il y avait longtemps que j'aurais pris congé de l'académie d'*Olten*. En même temps je voulus aller trouver M. *Schloutz* pour lui faire mes remerciements, et lui dire *amicalement* mon avis; mais on avait eu la précaution d'attendre que M. le conseiller fût parti. Je puis bien dire qu'il n'est sorte de caresses et d'honnêtetés que ces jeunes Helvétiens n'aient employées dans le peu de moments que j'ai passés encore à *Olten* pour me faire oublier le désagrément que j'avais éprouvé. Ils redoublèrent d'attentions et de soins. Pendant le dîner qui suivit, dans l'ivresse de ces chansons où l'éloge rodomont de la liberté *suissesse* couronne le repas, ils imaginèrent de boire à ma santé dans la coupe de *Guillaume Tell* et de boire en même temps à *la liberté française*. Ce fut un mouvement très brillant de leur part, très sensible pour moi. Une centaine de personnes suivit

machinalement leur exemple ; je ne savais à qui entendre, ni avec qui trinquer; tout le monde voulait toucher mon verre; debout au milieu de ceux qui s'avançaient vers moi, j'avais beau me retourner, j'essuyais encore l'aimable reproche de ne pouvoir suffire à leurs empressements. — Qu'une si touchante scène ne fut-elle générale pour ma patrie, pour eux-mêmes, pour l'honneur de l'humanité! Mais mes amis observèrent que plus de la moitié de l'assemblée, restée insensible et froide dans son égoïsme, n'avait pris aucune part à ce mouvement. Ils convinrent même avec moi de la tournure très fine qu'ils avaient employée dans l'espérance d'un plus grand succès ; c'est qu'ils avaient proposé de boire à *la liberté française*, jugeant que dans tous les pays et dans tous les siècles le vœu naturel de l'homme devait être pour la liberté, et pour celle de ses semblables; mais jamais ils n'auraient osé faire la même proposition en l'honneur de *l'assemblée nationale de France.*

Et voilà donc cette fameuse liberté des Suisses.

On dit pourtant que dans ces montagnes il existe du moins un seul canton où la dignité de l'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort,

ne cesse pas un seul jour d'être respectée. Ah si cela pouvait être vrai ! si mes yeux... Je pars pour Appenzel!

Ecrit à Saint-Gall, sur la montagne des roses-bleues, près de l'étang, ce 3 juin 1790.

ÉLOGE D'ATHANASE AUGER

ÉLOGE D'ATHANASE AUGER

Lu à la Séance publique de la Société des Neuf-Sœurs, le 25 Mars 1792.

Hoc memoriæ amici
Quasi debitum munus exsolvit.
CAII PLINII, Ép., l. III.

Messieurs,

La douleur publique et les regrets de l'amitié m'ont amené au milieu de vous lorsque j'ai appris que vous prépariez un hommage fraternel à la mémoire d'Athanase Auger. Homme simple et utile! Vertueux écrivain! les devoirs assidus que la patrie m'impose, me privèrent d'accompagner ton cercueil, et l'un de tes amis les plus fidèles a paru négliger ta cendre, et ressembler

à ces savants d'une Académie vieillissante et désœuvrée, dont pas un seul n'a daigné se glorifier, à tes funérailles, de l'honneur d'avoir été ton collègue. Je viens venger cette outrageante injustice. On verra comment l'abbé Auger a payé sa dette envers la patrie, et l'on jugera si dans la génération actuelle des littérateurs, il en est beaucoup qui puissent lui être opposés, pour le nombre et la réalité des services.

Dans un temps où l'Université a laissé périr la belle langue des Grecs, cette clef des sciences, ce dépôt de toutes les formes sous lesquelles on pouvait le plus se passionner pour la nature, les arts et la liberté, l'abbé Auger se dévoua tout entier à la connaissance approfondie de cet Athénien fameux qui força la nature à lui rendre l'organe de la parole, et fut ensuite le plus éloquent de tous les mortels : génie sublime dans la discussion des intérêts politiques ; génie puissant qui protégeait, par la seule force de ses raisonnements, une patrie et des Républiques qu'un roi voulait asservir. L'instinct de l'abbé Auger (je risquerai cette expression en faveur du plus simple des hommes) fut une passion constante pour l'art oratoire ; passion qui ne devait guère

lui permettre, dans le gouvernement où nous vivions, d'autre société que celle des anciens. Au fond d'une province, dans l'obscurité d'un collège, il me semble l'entendre se dire à lui-même : Démosthène a vécu pour l'éloquence ; je vivrai dans Démosthène ; je m'attacherai à tous ses détails ; je m'efforcerai de reproduire cette parole intrépide, accusatrice, victorieuse ; et que manquera-t-il à mon bonheur, si, après m'être rempli de ces ravissantes émotions, je puis les répandre autour de moi, et communiquer à quelques âmes l'enthousiasme du plus beau des arts, et le besoin de s'y livrer !

Aujourd'hui, messieurs, que la révolution, en développant nos idées politiques, nous a donné, pour apprécier les ouvrages de quelques anciens, et pour jouir de tout leur génie, une mesure qui nous manquait, ne séparons plus les noms de Démosthène et d'Auger. C'est Auger qui a fait connaître aux Français Démosthène. Si l'on se rappelle en effet les moins inconnus de ceux qui firent semblant parmi nous d'en traduire quelques harangues, combien l'on sera surpris de ce qu'ils sont tous si étrangement au-dessous du modèle, et de ce qu'ils rendent suspecte, en

quelque sorte, la fidélité de la langue française, celle de toutes cependant dont les analogies se prêtent le plus heureusement à recevoir dans ses moules les formes helléniques. Quelle médiocrité ! quelle sécheresse ! quelle effrayante multitude de crimes oratoires ! Tourreil, qui n'échappe à aucun contresens, eut, comme on sait, la stupidité de vouloir donner de l'esprit à Démosthène. Millot s'énonce comme un homme qui ne se douterait pas du grec, et traduirait sur du latin. L'abbé d'Olivet semblait l'amoindrir et le dessécher pour l'éducation du Dauphin. Auger seul lui rendit sa véritable physionomie ; il lui rendit cette âme orgueilleuse et sensible, qui porte en elle toute la dignité et toutes les douleurs de la patrie ; ce mouvement général sans lequel il n'est point d'éloquence populaire, où les rapports accessoires serrés fortement, et roulant de haut dans des périodes qui compensent l'étendue des idées par la précision du style, entraînent l'auditeur, et couvrent des pages entières de sentiments et de magnificence. Jamais, surtout, il ne négligea d'égaler, au moins par ses efforts, cette beauté, cette perfection continue du langage, ce mécanisme heureux, si familier à

l'orateur, qu'il ne pouvait pas même cesser d'être élégant dans les apostrophes les plus impétueuses, dans les sorties les plus véhémentes ; mérite plus rare qu'on ne pense, parce qu'il tient à un genre d'esprit particulier, et principalement à l'adresse, qui est le don de multiplier la force en la distribuant ; mérite que J.-J. Rousseau paraît seul avoir éminemment possédé parmi les modernes ; et que celui de tous les anciens qui a le mieux connu les principes d'un art dont il a laissé tant de modèles, Cicéron, ne se lassait point d'admirer dans Démosthène : « Sa « foudre écraserait moins, disait-il, si elle n'é- « tait lancée par tout le nombre oratoire. »

L'abbé Auger plaça, pendant dix ans, tout son bonheur dans Démosthène. On chercherait vainement à se faire l'idée des peines incroyables qu'il se donna pour amener cet ouvrage au degré où il est aujourd'hui. Il étudia dans tous leurs replis, les constitutions des Grecs, leurs gouvernements, leurs lois, leurs usages, leurs mœurs. La géographie même de l'Attique, ses villages, et jusqu'à ses ruisseaux, s'embellissaient à ses yeux d'une importance antique et presque religieuse. Il consulta toutes les éditions, tous les

manuscrits. Ce ne serait rien de dire qu'il traduisit et retraduisit plus de trente fois, peut-être, chacun des discours de Démosthène et d'Eschine, de cet Eschine assez heureux, après avoir été vaincu par Démosthène, pour que la postérité l'appelle encore son rival. Mais, ce qui est vraiment remarquable, c'est qu'au bout de plusieurs années, lorsque lui seul pouvait avoir le secret de quelques-unes de ces imperfections que l'amour paternel d'un auteur se pardonne si facilement, lorsqu'il était en jouissance de sa renommée littéraire, lorsque son livre, accueilli dans les écoles de la France, l'était encore plus chez les étrangers qui sont moins sensibles aux recherches du style, et n'attachent de prix qu'à l'exactitude de la version, l'abbé Auger, par un scrupule, ou plutôt par un courage que l'idolâtrie de l'éloquence pouvait seule inspirer, conçut et exécuta le projet de retravailler son Démosthène, et il le refondit en entier avec une ardeur nouvelle. Lisez la préface de cette seconde édition. Est-il rien de comparable à la modestie de cet excellent homme, qui s'accuse lui-même au milieu de la reconnaissance publique, et se reproche des fautes de style avec la même

sévérité qu'eût fait un envieux, si l'idée d'envieux pouvait naître quand on parle de l'abbé Auger. En même temps il publia, et un texte grec plus correct, et une version latine conforme à ce nouveau texte. Ainsi Auger grava pour l'éternité l'objet de son admiration dans les trois idiomes du monde qui ont eu le plus d'influence. Le même jour Paris, Rome et Athènes, reçurent le même bienfait des mains d'un savant français. Démosthène, poursuivi à travers les siècles, Démosthène étonné, ressuscita dans sa propre langue, et pour rappeler ici une expression usitée par les anciens qui se servaient du mot *prince*, dans un sens un peu différent du nôtre, grâce au soin du laborieux Auger, le prince de l'éloquence ancienne reconquit sa domination dans tout l'empire littéraire.

Il y a des écrivains qui se tiennent heureux d'être venus à bout d'un seul ouvrage, et qui bornent les prétentions de toute leur vie à un éclair de célébrité. L'abbé Auger ne pouvait pas connaître un tel repos. Représentant de Démosthène, il sentit que toute l'éloquence grecque et romaine avaient droit d'attendre de lui les mêmes services ; cette éloquence, si majestueuse et si

grave, si évidemment supérieure à nos harangues modernes par la vérité des sentiments, par l'observation des convenances, et dont il voyait avec douleur la tradition s'anéantir chaque jour dans une littérature qui, en effet, n'étant pas encore celle de la liberté, ne pouvait être que frivole. Aussitôt il reprend la plume, il rassemble tous les discours grecs des orateurs, des philosophes, des historiens, des pères de l'Église. Il choisit, dans Paris, une habitation solitaire, qui sera désormais aussi vénérable que la caverne studieuse du citoyen de Péanée. Quelques années s'écoulent... et tout à coup je le vois reparaître dans la carrière oratoire à la tête d'un nouveau cortège d'illustres morts, à qui ses traductions rendent leur renommée : Isocrate, le plus harmonieux des écrivains dans la plus harmonieuse des langues, et dont la diction, aussi pure et aussi douce que la morale, semblait le culte de la poésie associée à la vertu ; Lysias, le modèle de la narration (talent si rare et si précieux), qui voilait la perfection sous la simplicité, qui n'eut point en partage l'élévation ou la force, mais bien plus dangereux par le don de plaire sans paraître en abuser ; Lycurgue, à qui une probité sévère don-

nait de l'indignation, et à qui l'indignation donnait de l'éloquence ; Isée, dont le mérite fut une raison véhémente, dont la gloire fut d'avoir été choisi par Démosthène, qui voulut être son disciple, et dont le talent se retrouve tout entier dans Bourdaloue ; Andocide et Dinarque, qui se composèrent une réputation en s'ajustant avec une sorte de mérite quelques-unes des qualités de leurs prédécesseurs ; Gorgias et Alcidamas, qui, succédant à de beaux génies, n'eurent que la ressource d'être de beaux esprits ; et Cicéron, dont l'immense gloire interdit l'éloge, et qui coûta trente ans d'étude et de respects à l'abbé Auger, avant qu'il osât en publier quelques discours, quoiqu'il les eût traduits tous; et saint Chrysostome, qui, recommençant un autre ordre d'éloquence, moins parfait en apparence que l'orateur d'Athènes et celui de Rome, mais mieux organisé peut-être que chacun d'eux, et digne de figurer dans cet inaccessible triumvirat, fut une des âmes où la nature se plut à répandre le plus de sensibilité, d'abondance, de magnificence et de vertus.

Permettez-moi, messieurs, d'abandonner cette énumération. Il faudrait sortir des limites d'un dis-

cours pour prolonger ici le récit seul des travaux de l'abbé Auger. L'infatigable éditeur de plus de deux cents chefs-d'œuvre trompe le zèle de son panégyriste, comme il trompa M. le Beau lui-même. « Vous auriez besoin de la vie de six « hommes », lui disait un jour ce professeur célèbre, qui devait pourtant s'effrayer moins qu'un autre des longs ouvrages, cet homme qui écrivit pendant soixante ans, et dont la main défaillante traçait encore des lignes sur son lit de mort. « Non, répondit Auger, je promets d'y suffire » ; et vous voyez s'il a tenu parole.

En effet, il n'appartenait qu'à cette seule idée; les passions les plus enivrantes ne s'emparent pas plus exclusivement du cœur qu'elles dominent, que le sien n'était maîtrisé par les orateurs, par Démosthène, par Cicéron. Un jour, sur les bords de la Seine, dans une retraite champêtre, où j'avais eu le bonheur de le recevoir, la promenade nous conduisit, avec quelques autres amis de l'éloquence, sur les hauteurs d'une colline aride où vivait seul un vieux ermite ignoré de la nature entière. Après quelques questions insignifiantes que chacun de nous se lassa bientôt de faire au déserteur de l'humanité, et au mo-

ment où nous nous retirions, je vois l'abbé Auger qui, pendant tout ce temps, avait gardé un silence observateur, s'approcher de lui, croyant enfin être seul. Curieux, je me cache dans un enfoncement de la grotte. Il l'aborde, lui ôte son chapeau, puis le regardant fixement : Connaissez-vous Cicéron? lui demande-t-il ; l'ermite, un peu sourd, se fait répéter. Je vous demande si vous connaissez Cicéron? — Non, répondit le solitaire. — Pauvre homme, s'écrie l'abbé Auger, et à l'instant il lui tourne le dos. Je me rappelle Alcibiade entrant chez un maître d'école, et le punissant, par un soufflet, de n'avoir point Homère. Ah ! sans doute, le plus bel éloge des grands hommes est d'inspirer ainsi un moment d'oubli aux âmes faites pour les sentir !

Dira-t-on encore que l'art de traduire n'est qu'un art mécanique, un métier? Du temps de Durier il était juste, peut-être, de traiter avec cette indifférence un traducteur, c'est-à-dire un de ces hommes à qui le besoin ordonnait de faire un livre, et à qui la nature ne permettait pas de penser. Mais, de nos jours, la traduction a pris un grand caractère ; souvent elle est devenue

une occasion de créer. J'offenserais la mémoire de l'abbé Auger, si je n'employais pas quelques lignes de son éloge à parler d'un homme qu'il avait connu trop tard, et que, dans les dernières années de sa vie, il consultait sans cesse, écrivain profond et concis, qui a su acquérir une immortalité personnelle, en reproduisant dans notre langue le plus sublime, le plus désespérant des historiens ; cet historien qui a eu tant d'esprit, dont la sagacité prodigieuse égale l'énergie, souvent accusateur et toujours soupçonneux ; qui dit tout, quoiqu'en présence du tyran ; qui cache à la fois ce qu'il révèle ; vous parle à l'oreille ; vous effraie et vous charme, et vous remplit d'idées immenses, quoiqu'elles restent à compléter ; telles ces ruines dont le voyageur admire l'élévation, et dont les trois quarts sont sous la terre : c'est Tacite.

A côté de M. Dureau de la Malle, traduisant Tacite, et souvent semblable à son modèle, l'abbé Auger rallumait son imagination épuisée par les veilles ; il rajeunissait à l'éloquence ; il colorait ses dernières productions des teintes d'une ardeur renaissante. Une remarque que j'ai faite plus d'une fois, non sans un vif intérêt, c'est que

l'abbé Auger se perfectionnait chaque jour en vieillissant. A l'âge où les autres hommes ne peuvent plus même conserver ce qu'ils ont appris, son talent recevait une croissance nouvelle; il acquérait des méthodes plus courtes, une manière plus sûre; il se repliait plus habituellement sur les impressions de sa vie; et comme ceux qui ont beaucoup travaillé savent qu'en général nous ne conduisons pas notre esprit, mais que notre esprit nous conduit: comme il arrive presque toujours que la méditation nous fait rencontrer autre chose que ce que nous cherchions, l'abbé Auger a fini par être inventeur; ses discours préliminaires, qui n'étaient d'abord qu'historiques, sont devenus de véritables ouvrages où, non seulement son expérience de quarante ans pose les lois immuables de la traduction; mais où il s'élève encore jusqu'aux règles de l'art oratoire avec un sens exquis, et une raison que n'eussent pas désavouée Quintilien, Aristote, Cicéron lui-même. Les jeunes gens qui naissent à l'éloquence populaire consulteront sans doute ces préfaces comme la meilleure rhétorique qui ait paru depuis longtemps. L'écrivain sera leur ami, titre qui aurait le plus flatté le modeste

Auger, et ils devront s'en glorifier à leur tour, en se souvenant que cet ami fut un sage.

Je me reproche en quelque sorte, messieurs, de vous entretenir des écrits de l'Abbé Auger, lorsque j'aurais dû vous avoir déjà parlé d'un autre sentiment non moins cher à son cœur que le sentiment de l'éloquence (et pour lui, sans doute, ce n'est pas dire peu); la révolution le trouva au milieu des républiques de la Grèce, et cette âme si pure, si remplie de la dignité de l'homme et du droit éternel qui consacre son égalité, n'eut besoin d'aucun effort pour se livrer sincèrement, dans sa patrie, à ces mêmes jouissances que son imagination avait tant de fois savourées dans l'histoire; bonheur, pour le remarquer en passant, qui n'a pas également touché tous les gens de lettres; mais l'Abbé Auger, digne de connaître et de partager les émotions des orateurs qui, dans tous les siècles, ont plaidé la cause de l'humanité, suspendit aussitôt ses travaux. Trop heureux de pouvoir adresser à des assemblées de Français le langage des Romains et ces mêmes périodes que les Grecs s'affranchissant de l'esclavage avaient rendues, en quelque sorte, les formules oratoires de la liberté, on le

vit publier une suite de discours où respire, avec l'amour de la sagesse, celui des nouvelles lois; descendre jusqu'à la forme du catéchisme pour éclairer à la fois un plus grand nombre de citoyens; multiplier de toutes parts l'attachement à l'ordre, à la patrie ; et dirigeant désormais toute son érudition et toutes ses vues vers notre bonheur, tracer l'histoire de la constitution Romaine, pour la déposer ensuite près du berceau de la constitution Française.

Hélas! ce fut là ton dernier ouvrage! Tu n'avais pas encore soixante ans; la mort jalouse est venue t'enlever, et une douleur éternelle est tout ce qui nous reste. Mais efforçons-nous de nous oublier en cet instant pour ne parler que de toi. Tu as été heureux! tu as vécu dans les plus douces émotions de la vertu et du génie; l'amitié que, jeune encore, tu avais célébrée dans un ouvrage touchant, l'amitié a semé ta carrière d'approbations et de jouissances. Une famille douce et vertueuse a embelli tes jours, a fermé ta paupière. Enfin, tu as vu en mourant ta patrie libre et résolue de ne jamais cesser de l'être. Homme de la nature! ami des Muses! toi dont aucune pensée abjecte n'altéra l'âme sereine et

naïve, repose-toi sur nos souvenirs. Que les Dieux, suivant l'expression de Juvénal, accordent à ta cendre une terre plus légère, des fleurs et un printemps éternel autour de ton urne; et tandis que ton ombre, errante dans l'Elysée, converse sans doute avec les ombres de Lysias, d'Eschine, d'Isocrate, nous conserverons ton image avec une tendre vénération; nous la placerons entre Démosthène, dont tu reproduisis la gloire, et Socrate, auquel la nature t'avait fait ressembler par les traits du visage, comme par quelques rapports intimes d'une sagesse supérieure : et aussi longtemps que la candeur, la vertu, l'éloquence, seront honorées sur la terre, ta mémoire, ton nom, seront chers et sacrés comme elles!

PENSÉES ET ANECDOTES

PENSÉES ET ANECDOTES

Quel est le père de la gloire? Le génie. Quelle est la mère du génie? La solitude.

Pour l'âme qui a été occupée par les passions, il n'y a plus que la gloire.

L'esprit ne voit que les ressemblances; le jugement et le génie voient les différences. C'est que les objets se ressemblent par les côtés les plus grossiers, au lieu qu'ils diffèrent par les plus délicats.

On a bien défini le hasard, le cours *inaperçu* des choses. Il n'y a point de hasard : mais nous

l'appelons ainsi, lorsque nous ne voyons pas la cause.

Locke a très bien dit que le temps n'est que la succession de nos pensées.

Qui ferait attention aux mots trouverait souvent beaucoup d'idées dans un seul : *je me récrée*, n'est autre chose pour le vulgaire que jouer à la paume, aux cartes, etc. ; pour le philosophe, il y voit une *seconde création*, par laquelle on se retire soi-même du néant.

M. Turgot avait fait une chaîne systématique de toutes ses idées, et il liait chaque chose à une autre. Cela peut être fort bon ; mais il faut savoir alors détacher au besoin un anneau de sa chaîne, et non pas la traîner tout entière.

Tout raisonnement juste est une découverte. J'ai vu applaudir de simples raisonnements dénués d'éloquence, mais frappants par leur justesse.

La douleur a des charmes, sans doute, et cela est heureux pour l'homme destiné presque exclu-

sivement au malheur. Mais avant d'attendrir, il faut y préparer, autrement les larmes ne viendront pas, quelque touchant que soit l'objet, et des urnes sans douleur, mais non sans art, obtiendront ce que des cendres réelles n'ont pu arracher. J'en ai un exemple sous les yeux. A Falaise, M. de Tourny a répandu dans différentes parties de son jardin les tombeaux de son père, de sa fille, de son amie et d'une momie. Croiriez-vous que le mieux enterré de tout cela c'est la momie? Elle est au fond d'un noir souterrain, où trente marches conduisent, tandis que le père, la femme, la fille, l'ami, sont jetés en plein champ, comme des betteraves. Aussi, je l'avoue, quelque intéressantes que fussent ces inscriptions : A MA FEMME, A MON PÈRE, A MA FILLE, je n'ai pleuré que la momie.

La plupart des gens qui ont fait des livres, ne les ont faits que pour les étudier eux-mêmes. C'est peut-être une des raisons qu'il y a tant d'ouvrages faibles.

Il y a deux espèces de caractères fermes : celui qui attaque, celui qui résiste.

Il faut mettre son ambition loin de soi ; il faut la placer dans l'avenir, à une distance où les hommes ne puissent pas l'atteindre.

Il y a deux espèces de génie : le génie de l'esprit crée des rapports, le génie du talent, des expressions ; Corneille a le premier, Racine, le second.

Franklin est l'homme du siècle dont la destinée a été la plus extraordinaire. Egalement grand, également créateur dans les deux genres, la nature et la société ; témoin l'électricité et la liberté de l'Amérique ; il a fait avec la finesse et l'étendue de sa raison, ce que les autres font avec leur enthousiasme. Il observait tout, il découvrait sans cesse. J'ai ouï dire que son foyer était même entouré de ses découvertes. Homme calme, tranquille, humain, simple, être indépendant, il se promit de bonne heure de n'accorder son assentiment qu'aux objets qu'il verrait, après les avoir bien regardés. Il pensait que l'homme peut faire lui seul sa santé. Il citait avec complaisance cette pensée de Salomon : L'HOMME SAGE PORTE SES LONGUES ANNÉES DANS SA MAIN... Il entre dans tout moins de fortune qu'on ne croit.

Le fond d'un grand talent est toujours beaucoup de raison.

L'amour ne naît, ce me semble que de la physionomie et des manières.

Les grands hommes, ceux qui le sont, soit par leur caractère, soit par leurs talents, vivent seuls. Ils en ont le besoin et le goût. Ils ne se communiquent aux autres hommes que dans leurs actions publiques et solennelles.

Il me semble voir beaucoup d'hommes sur un toit : les uns tombent, et les autres glissent ; la vie n'est pas autre chose.

C'est un grand mérite que la sagacité dans les ouvrages d'esprit : chez les anciens, où tout était neuf, elle s'exerçait sur les sentiments les plus naturels ; chez les modernes, dont l'instrument est formé, elle doit s'exercer sur les sensations les plus fines et les plus détournées. Il me semble beaucoup plus difficile d'être un moderne qu'un ancien.

Que de gens prouvent que l'on peut être médiocre, même avec de l'esprit! c'est que la grandeur et la supériorité viennent de l'âme.

Il est important de bien débuter. Les hommes jugent toujours au premier coup d'œil, et leurs jugements ne sont guère que la répétition du premier.

Il y a deux sortes d'esprit philosophique, celui qui généralise, celui qui observe. Le second est encore plus précieux et plus rare.

Pour les hommes nés avec un peu de talent, il n'y a que deux sortes de livres à lire, ceux qui font penser, et ceux qui contiennent des faits.

Diderot parlait un jour avec emphase de Shakespeare devant Voltaire. Ah! Monsieur, lui dit Voltaire, est-ce que vous pouvez préférer à Virgile, à Racine, un monstre dépourvu de goût? J'aimerais autant que l'on abandonnât l'Apollon du Belvédère pour le Saint Christophe de Notre-Dame. Diderot resta un moment sur le coup; mais ensuite : Que diriez-vous, cependant, mon-

sieur, si vous voyiez cet immense Christophe marcher et s'avancer dans les rues avec ses jambes et sa stature colossale ? — Voltaire, à son tour, fut atterré par cette image imposante.

Je me trouvais un jour avec six hommes de lettres. On se demandait quel était le plus beau morceau de poésie. J'opinai pour que chacun écrivît secrètement son avis sur un scrutin. Nous fûmes très étonnés de voir que nous nous étions tous réunis à donner la préférence à la peinture d'Adam et Eve dans le paradis terrestre, par Milton.

Les sentiments produisent le courage actif, et la philosophie, le courage passif.

Le talent a besoin aujourd'hui du caractère, pour recevoir un nouvel éclat.

Tacite est à la fois fin et fort ; une sagacité prodigieuse et une énergie égale ; et puis c'est qu'on sent qu'il se retient, et qu'il cache toujours la moitié de ce qu'il montre. Il vous dit tout, quoiqu'il écrive en présence du lion. Il a l'art

d'être encore plus *soupçonneur* qu'accusateur. C'est un homme qui vous parle à l'oreille, qui vous effraie et vous charme, parce qu'il y a une sorte de plaisir à avoir peur. Il donne, pour ainsi dire, ses idées sous le manteau. Elles sont souvent infinies, parce qu'elles ne sont pas finies. Telles ces ruines dont le voyageur admire l'élévation, et les trois quarts sont sous la terre.

J'aime à me trouver avec les hommes qui ont conçu et terminé de grands ouvrages. On se sent plus courageux, en approchant de grandes *patiences*.

Les bons mots, les vrais bons mots naissent bien plus du caractère que de l'esprit. Voyez tous les mots des anciens.

On demandait à l'impératrice de Russie : Comment avez-vous pu établir tant d'ordre dans vos finances ? — En comptant les jours, répondit-elle. Alexandre fit la même réponse à celui qui lui disait : Comment se peut-il que, si jeune, vous ayez exécuté tant et de si grandes choses ? — En ne remettant rien au lendemain. C'est

aussi le trait par lequel Lucain caractérise César :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum.

Les écrivains médiocres rendent leurs idées, mais ne les expriment pas.

On se perd dans les villes ; on se laisse à la campagne ; il est bon d'aller de temps en temps s'y retrouver.

FIN

NOTES

Visite à Buffon.

Page 5, ligne 16. Je partis à l'instant. *Chemin faisant, je ne m'occupai que des écrits de Buffon; je me nourrissais de ce style grand, élevé, mais simple, qui généralise tout, qui découvre une multitude de rapports, dont on ne peut changer ni déplacer un seul mot.* Quelle palpitation, etc...

Page 8, ligne 6. Ce buste est maintenant au musée de Dijon.

Page 10, ligne 4. Var. *Le Discours sur les Animaux.*

Page 11, ligne 18.... plus commode que belle, *elle a néanmoins quelque chose de noble et d'imposant quoiqu'elle soit fort grande. M. de Buffon s'occupe à l'étendre encore, car une de ses grandes passions a toujours été celle de bâtir.*

Page 13, ligne 25... sa plume. *Que j'ai été tenté de dérober cette plume! Je croyais voir celle du génie même.*

Page 15, ligne 1. Ne serait-ce pas M. de Belle-Isle? (*Note de Millin.*)

Page 19, ligne 1. Var. ... *qu'un petit livre de parchemin qui est apparemment son livre de dépense. Du reste, pas de papiers.*

Page 24, ligne 6.... Si l'on peut s'exprimer ainsi. *Buffon ne parle que de ses droits, tandis que les hommes ordinaires ne mettent en avant que leurs prétentions.*

Page 36, ligne 24... parés d'une robe de pourpre *ou d'améthyste.* (En note) *On trouvait quelquefois madame de la Suze habillée et parée de très grand matin. Lorsqu'on s'en étonnait, elle répondait : C'est que j'ai écrit, parce qu'en effet, pour n'être pas distraite, elle commençait par faire sa toilette. C'est beaucoup plus simple que tout cet étalage de parure et de belles paroles.*

Page 46, ligne 9... pour lors. *C'était l'exorde d'un plaidoyer.*

Page 50, ligne 21... que par une Académie, *et, pour le dire en passant, le traité relatif à ce système est celui de ses écrits que M. de Buffon estime le plus. C'est aussi le plus profond en métaphysique et celui peut-être qu'il a le plus travaillé.*

Page 51, ligne 17. Ici se termine le récit d'Hérault de Séchelles dans l'édition qu'il a faite. L'auteur ajoute : *Écrit dans l'allée de Bréaux, près du couvent, octobre 1785.*

Page 55, ligne 15... soit avec les événements. *J'aimerais à commencer par la lecture de tout ce qui tient aux*

sauvages de l'Amérique. Si l'homme primitif nous échappe, s'il ne nous reste que nos conjectures pour le connaître, n'a-t-on pas le plaisir de le retrouver du moins dans cette espèce d'antiquité dont nous sommes contemporains? Quel spectacle pour la raison! Un monde dans la barbarie et les lumières dans le monde voisin. C'est-à-dire à la fois la naissance et la vieillesse de la terre éclairées l'une par l'autre. Pour l'homme qui pense, il ne faut que des faits et avec des faits il bâtit tout.

Codicille politique et pratique d'un jeune habitant d'Épone.

Page 65. Le manuscrit portait en épigraphe : *Il est dans la science des affaires une partie qui ne se rapporte qu'à l'agrandissement particulier de chaque individu. Elle recueille et suggère une infinité de petits moyens dont l'ensemble peut servir à chacun de tablettes ou de codicille secret.* — Bacon, *Dignité et accroissement des Sciences, VIII, 2.*

Page 83, xxiii... *première colonne.* C'est un renvoi aux deux tables de la Balance naturelle d'Antoine de Lassalle. (Voir mon livre sur *Hérault de Séchelles*, p. 92.) On en trouvera beaucoup d'autres, en particulier p. 135, xxv. Le manuscrit d'Hérault de Séchelles portait encore de nombreux renvois à la *Mécanique morale* du même auteur qui ne parut qu'en 1789, et dans laquelle celui-ci reproduisit de nombreuses maximes du *Codicille*, en particulier la *Théorie du charlatanisme*.

Réflexions sur la déclamation.

Page 153. Le manuscrit portait en épigraphe : *Actio*

in dicendo una dominatur. Sine hac, orator in numero nullo esse potest. Huic primas dedisse Demosthenes dicitur, cum rogaretur quid in dicendo esse primas, huic secundas, huic tertias.

Sur une feuille placée au hasard étaient ces deux paragraphes : *La mémoire verbale et locale est donc le meilleur moyen qu'il y ait pour parler très facilement. Elle vous établit sur un bon fonds, sur lequel vous introduisez ensuite avec liberté et sécurité toutes les pensées, les développements et les tours qui vous viennent à l'esprit. Certain de retrouver toujours le fil de votre discours, vous vous livrez intrépidement à la parole et votre parole a plus de valeur.*

Se faire une loi de ne rien dire qui ne soit su d'avance, bien pensé, bien ordonné, ferme de ton et un peu étendu. On s'abandonne souvent, on s'oublie comme je le disais tout à l'heure. De cette mollesse, de cet oubli, naît la faiblesse de l'esprit et du caractère. Mais il faut avoir soin en même temps d'éviter la raideur et l'affectation. L'effort de l'art doit consister à cacher l'art même.

Page 159, ligne 19. *Lekain* (1728-1778), célèbre acteur tragique. Il entra en 1750 au Théâtre-Français.

Page 159, ligne 23. *Larive* (1746-1827), acteur tragique, élève de mademoiselle Clairon, sans rival au Théâtre-Français après Lekain et jusqu'à Talma.

Page 160, ligne 6. *Gerbier* (1725-1788), le plus célèbre avocat, en son temps, du Parlement de Paris, avec Bonnières et Linguet cités plus loin.

Page 161, ligne 23. *Mademoiselle Clairon* (1723-1803). Elle débuta au Théâtre-Français en 1743 dans *Phèdre* et quitta la scène en 1765. On sait que son jeu était tout de

calcul ; mademoiselle Dumesnil, au contraire, donnait tout à la passion.

Page 163, ligne 19. *Thomas* (1732-1785), poète et académicien.

Page 169, ligne 16. Il s'agit du conventionnel *Lepeletier de Saint-Fargeau*, alors président à mortier au Parlement de Paris, ami, depuis l'enfance, d'Hérault de Séchelles.

Page 176, ligne 16. *Molé* (1734-1802), acteur du Théâtre-Français, ainsi que *Brizard* (1721-1791), cité plus haut. Molé jouait les rôles de fats et de petits-maîtres ; Brizard, les pères nobles et les rois.

Sur la conversation.

Page 183. La plupart des causeurs célèbres cités par Hérault de Séchelles sont connus. L'abbé *Arnaud* (1721-1784) était un helléniste distingué, académicien, collaborateur de Suard ; le comte *de Mercœur* et madame *de Mongl...* n'ont pas laissé de traces ; *Duval* était un professeur de philosophie au collège d'Harcourt ; M. *de la Salle*, le philosophe ami d'Hérault, auteur de la *Balance naturelle* ; *Lérutti*, littérateur, ancien jésuite, fit partie de l'Assemblée législative ; le P. *Beauregard*, comme l'abbé *Fauchet*, était alors un fameux sermonnaire ; *Saint-Phal*, acteur du Théâtre-Français ; *Barthe*, auteur dramatique ; M. *de la Grange*, le célèbre géomètre, auteur de la *Mécanique analytique* ; *Martineau* (1755-1835) est sans doute le futur membre de la Législative et de la Convention.

Détails sur la Société d'Olten.

Cet opuscule a été déjà publié, d'après l'exemplaire

unique de la Bibliothèque nationale, par FINSLER, *Lavater's Beziehungen zu Paris in den Revolutionsjahren* 1789-95. Zurich 1898.

Pensées et anecdotes.

Page 147, ligne 7. *Falaise* était un château voisin de celui d'Épone, qui appartenait à Hérault de Séchelles.

TABLE DES MATIÈRES

Préface . . . . . v à xiii

Visite a Buffon 3

Parallèle de J.-J Rousseau et de M. de Buffon. 57

Codicille politique et pratique d'un jeune habitant d'Épone. 63

Préface. 65

I. *Préceptes généraux pour avoir du génie* 67

II. *Choix de moyens et de circonstances pour exalter les facultés intellectuelles, soit toutes ensemble, soit les unes aux dépens des autres*. 77

III. *Lecture*. 89

IV *Caractère*. 102

V. *Connaissance des hommes* 110

VI. *Plan d'action* 116

VII. *Conversation* 122

VIII. *Forme des livres* 126

IX. *Style des livres et des discours publics* 129

X. *Théorie du charlatanisme* 140

XI. *Logique des contractifs* 144

Réflexions sur la déclamation. 151
Sur la conversation. 181
Détails sur la société d'Olten. 189
Éloge d'Athanase Auger. 225
Pensées et anecdotes 243
Notes. 255

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

PQ 1988 H47 1907

Hérault de Séchelles, Marie Jean
Oeuvres littéraires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY